

●●++●● SEAN BRADY

PHILIPPE EGERLAND ●●++●●

ÉDITIONS 00h00.com

Sean Brady

Philippe Egerland

Sean Brady

Tome I : Le Chant des anges

1999

Éditions 00h00
Z É R O H E U R E
www.00h00.com

Retrouvez ce livre et l'ensemble des éléments proposés autour,
notamment les liens recommandés, ainsi que les commentaires des
lecteurs sur le site des Éditions 00h00.com :

<http://www.00h00.com>

ISBN : 2-7454-0216-1

© Éditions 00h00, Paris, 1998

Ce texte publié par les Éditions 00h00 est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Éditions 00h00
173, rue Saint-Martin 75003 Paris France
Tél. : 33 (0)1 44 54 84 94
Fax : 33 (0)1 44 54 84 95
contact@00h00.com

À Mercedes et à « Nomi ».

*À Franck Daniels pour l'architecture et à Jean
Kokelberg pour les anneaux.*

À Astrid, Pablo et Lucas.

À Franck pour Todd, Peter, Sean et Ty.

À propos de l'œuvre

1906, un attentat un petit matin pluvieux de Dublin : deux soldats anglais meurent. L'Irlandais qui les a abattus écrit « Irlande libre » sur le mur. Le boulanger témoin de la scène ferme ses volets en grommelant.

Quand Dublin s'éveille, le marché s'anime, les enfants courent dans les rues. Sean a dix ans. L'âge où se jouent les derniers instants de l'insouciance. Malgré lui, il sera le héros du jour — et de ce livre. La scène est campée ; le récit peut commencer.

À propos de l'auteur

Philippe Egerland a des racines familiales et culturelles diverses : Oran et Dresde, Barcelone et Copenhague, Dakar et Singapour, la Corse et Israël. Après un tour du monde, il vit maintenant dans le Sud de la France entre Marseille et La Ciotat, où il travaille à la suite de *Sean Brady*.

Que les historiens me pardonnent s'ils ne trouvent en ces lignes qu'un roman. L'exactitude du moindre fait, de la moindre date, n'était pas mon propos ; et si, au détour d'une ligne, le lecteur croise Yeats, Joyce ou d'autres, là où ils ne pouvaient être, qu'il n'y voie qu'un hommage.

Je n'ai cherché qu'à raconter une histoire et communiquer des émotions, laissant des clefs à tous les coins de page. La plupart sont visibles, quelques-unes sont masquées, mais nulle part vous ne découvrirez de mensonge ; en tous cas pas plus que chez Sean Aloïsius O'Feaney, homme tranquille qui, le premier, me fit aimer l'Irlande.

Chapitre 1

Peut-être cet après-midi iraient-ils à Terenure d'où partait le tramway à vapeur.

À moins qu'ils n'aillent à Phoenix Park, y regarder les daims, pendant que les gosses garderaient la boutique.

Ses yeux le piquaient et ses épaules, raidies par la fatigue, lui faisaient un peu mal. Matt O'Shea venait de sortir la dernière fournée, attendant qu'à l'étage sa femme ait fini de se préparer. Dans quelques instants elle descendrait pour ouvrir ; comme d'habitude elle traînerait un petit peu : c'était ainsi depuis que les enfants étaient grands. Les familles nombreuses sont de règle chez les catholiques. Autant dire toute l'Irlande. Deux des aînés et trois de leurs filles avaient trouvé épouses et maris ; les quatre autres habitaient encore avec eux, mais plus personne n'entendait la minuscule Bernadette O'Shea seriner constamment à sa horde de gosses : « J'ai les minutes comptées ! »

L'odeur du pain imprégnait tendrement toute la pièce. Le boulanger s'étira et ouvrit bruyamment les lourdes portes de bois. Bientôt le jour allait se lever ; il resterait un peu avec Bernadette pour lui faire plaisir et filerait se coucher.

Au-dehors Dublin s'éveillait. Les tout premiers passants s'approprièrent les rues ; se lever dans le froid pour aller travailler ne les déridait guère. À travers sa vitre, Matt pouvait les voir frissonner du fond de leurs manteaux et marcher d'un pas vif pour ne pas être en retard en ce début de journée. Une femme, une affaire ou bien un contremaître devaient quelque part les attendre ; autant de clefs pour des mystères uniques dont toutes les rêveries de Matt ne couleraient jamais les doubles. Jamais personne ne s'était pris à son jeu ; personne n'était

venu se coller de l'autre côté de sa vitre pour le voir ; l'observer lui : Matthew O'Shea le boulanger, prisonnier de son propre aquarium. Ni sa cinquantaine rondelette ni sa miroitante calvitie n'avaient su éveiller l'intérêt d'un seul de ces forçats anonymes. Une fois de plus chassés de leurs cellules par la montée du jour, ils ne s'unissaient guère que pour maudire cette pluie froide quand le voile d'un sommeil trop bref, d'un réveil trop proche, se collait encore à leurs yeux.

Les marches de l'escalier annoncèrent sa femme en couinant sous ses pas. Elle réprima un bâillement pour lui sourire quand même et vint se blottir dans ses bras.

— Tu veux un peu de thé ? J'ai mis l'eau à bouillir, demanda Matt en gaélique.

« À la maison on parle comme des Irlandais » avait-il coutume de dire, car le couple tenait à ce que les enfants puissent s'exprimer comme leurs ancêtres, même si la tradition se perdait. Il sentit Bernadette hocher la tête contre sa poitrine et presque ronronner ; Matt l'enveloppa un peu plus. Tout était en ordre, à sa place : un moment de bonheur paisible et bref comme une douceur volée.

— Les beignets sont tout chauds, il n'y a qu'à se servir.

— Laisse, répondit-elle en lui tapotant affectueusement le ventre, je vais tout préparer.

Bernadette s'activait dans l'arrière-boutique, prenant soin de bien laisser le thé infuser : Matt l'aimait fort et sucré. Loin d'elle, le front toujours contre la vitre, le boulanger essayait de nouveau d'imaginer la vie de tous ces lève-tôt à qui — paraît-il — le monde appartient, et ce qu'ils pourraient bien en faire, une fois que lui serait couché.

Au bout de la rue, le visage fermé comme un coffre, un comptable cauteleux venait de transpercer la bruine. Plus loin, un sacristain décrépi croisait sans les voir des ouvriers de la biscuiterie Jacob's, tandis qu'une carriole déglinguée bégayait son chemin sous des fenêtres aveugles. À l'angle de la *maison*, épuisé par l'ivresse et les filles, un dernier client étreignait un

des rares becs de gaz dispensant ses maigres lumières au quartier. D'autres encore s'extirpaient de l'ombre pour alimenter cette frileuse mosaïque et frôlaient son univers sans lui concéder un regard ; tous butant sur des pavés disjoints, jurant en silence avant d'accélérer le pas ; alors qu'au loin, obscurément, résonnait le carillon sourd des bidons du laitier.

Seul un jeune homme restait là, tête nue, immobile. Indifférent à la pluie qui s'insinuait sous son col, ce papillon triste fixait sans espoir un carré de lumière au dernier étage de la *maison*, en face. Un amoureux éconduit sans doute ; assez naïf pour avoir laissé traîner son cœur sous les talons des filles... Puis deux militaires anglais sortirent de chez ces dames. Trop saouls pour conserver leur équilibre, ils tanguaient d'une flaque de boue à un amas d'ordures, avant que le soudain ressac d'une vague de bière ne les renvoie en arrière. Féroce­ment cramponnées l'une à l'autre, ces marionnettes en uniforme s'en allaient reconquérir leur caserne en chantant, accompagnées seulement par les aboiements d'un bâtard qui se tenait à distance.

Cinq siècles qu'ils occupaient l'Irlande.

Cinq siècles d'exécutions sommaires, de pendaisons expéditives, de déportations vers l'Australie ou la Nouvelle-Zélande.

Cinq siècles sans droit de vote ; sans le droit d'être médecin, avocat ou notaire ; sans le droit d'écrire en gaélique.

Cinq siècles de spoliation des terres ; jusqu'à la Grande Famine, son million de morts et pour les plus chanceux, la fuite éperdue vers des terres d'asile, reclus dans les cales sans air des *coffin boats*¹.

Non vraiment, Matt n'aimait pas les Anglais ; encore moins leurs soldats.

Le jeune homme parut frissonner et grandir. Énorme et

1. *Coffin boats* : littéralement bateaux-cercueils, tant les conditions réservées aux émigrants les plus pauvres y étaient effroyables.

noire, une arme vint prolonger son poing. Deux balles dans le dos pour coucher le corps des soldats à ses pieds. Deux autres dans la nuque une fois qu'ils sont au sol. Le sang chaud, la chair, qui giclent sur ses mains, sa veste, sa barbe naissante.

Sur le mur, le tueur écrivit « IRLANDE LIBRE » sans qu'un seul trait ne tremble. Alors ; alors seulement, la tête rejetée en arrière, la bouche grande ouverte et découvrant ses dents, il abandonna à la pluie le soin de lui laver le visage.

— Le thé est prêt ! chantonna Bernadette.

Une joie âpre comme une rancœur tribale explosait en rafales dans ses yeux.

Son mari ne l'entendait pas.

La tête en feu, les mains moites, Matt s'empressait de refermer les lourdes portes de bois.

« Pour sûr, d'ici ce soir, il y aura d'autres morts. »

Chapitre 2

Les gendarmes de la *Royal Irish Constabulary* étaient plus nombreux dans les rues. Plus nerveux aussi. Surtout les protestants.

Hirsutes et goguenards, les petits marchands de journaux s'empressaient de claironner le titre du *Herald* dès qu'ils voyaient la harpe et la couronne¹ s'immiscer dans la foule du marché.

— *Édition spéciale ! édition spéciale : deux soldats anglais abattus ce matin !*

À intervalles irréguliers, un bref accès de violence explosait dans un recoin de Dublin. Pour la plupart des gens, ce n'était que l'œuvre d'un petit groupe de fanatiques dont il faudrait supporter les conséquences, en attendant que les Anglais se calment. Le reste du temps, ceux qui vivaient au nord de la Liffey avaient bien trop à faire pour trouver de quoi se nourrir, s'habiller, se chauffer ; sans parler des quelques piécettes nécessaires pour pousser jusqu'au pub ou récupérer le peu de choses de valeur qu'ils auraient pu mettre au clou. Des gosses au ventre creux jouaient près de la place du marché, tourbillonnant autour de policiers revêches en se tirant dessus à l'aide de pistolets qu'eux seuls voyaient. Aucun n'accordait d'importance à la rage qu'ils faisaient naître chez les représentants de l'ordre. À voix basse, certains allaient même jusqu'à en faire de mauvais jeux de mots : Irlande, 2 ; Angleterre, 0.

Pieds nus, Seanny Brady courait : il ne connaissait pas d'autre

1. L'insigne de la gendarmerie : la harpe pour l'Irlande, la couronne pour l'Angleterre.

façon de se déplacer. Le gosse rase les naseaux des chevaux qui tiraient le tramway et, poursuivi par les injures du cocher, fila se perdre dans le labyrinthe du marché sous les lazzis amusés des forains.

Sean adorait cet endroit : voir qu'il y avait tant de nourriture en ce monde le rassurait et le faisait rêver. Son excitation s'abreuvait à celle de tous ces gens des faubourgs qui s'y étaient rassemblés : à croire qu'ils avaient choisi ce matin pour retrouver leur verve et se libérer de l'hiver dans une langue colorée regorgeant de dictons, d'expressions imagées ou d'extraits de chansons. Pour les *Shawlies*¹ tirant leurs charrettes en osier, les poissonnières toutes vêtues de noir et emmitouflées d'enfants ; pour les *Tinkers*² adossés à leur roulottes aux couleurs éclatantes et qui faisaient bande à part ; les livreurs ou même les pick-pockets et les mendiants ; pour tous ceux-là qui ne vivaient qu'entre l'humide et le brun ; l'aigre et le rêche, enfin d'autres jours arrivaient ! Et tous s'enivraient au plus vite des quelques lueurs d'espoir qu'un jeune soleil distillait farouchement au travers des masses effilochées de nuages en retard.

Le nez en l'air, heureux de vivre et insouciant, Seanny Brady venait d'avoir dix ans.

Un éclat de rire sur sa gauche lui fit tourner la tête et oublier l'immense livreur qui soulevait ses fûts de Guinness face aux vitraux de O'Feaney's. L'enfant rebondit comme une balle sur un mur et dévala en marche arrière le bref escalier de pierre qui conduisait à une petite échoppe. Son dos ouvrit la porte à toute volée ; il y eut le tintement d'une sonnette et la pénombre l'engloutit.

L'imposant livreur mit un peu de temps à mettre en mouvement l'ensemble de sa masse, déjà il n'y avait plus rien à voir.

1. *Shawlies* : marchandes de quatre saisons, réputées pour leur franc-parler.

2. *Tinkers* : gens du voyage. Pour la plupart, d'anciens paysans chassés de leurs terres aux alentours de 1850 et dont le mode de vie itinérant s'est transmis jusqu'à nos jours.

De sa main libre, Neal Mulcahly souleva sa casquette ; d'un doigt circonspect il se gratta le crâne. Seuls flottaient encore dans l'air les derniers échos d'une note claire, pareille au son d'un triangle et qui bientôt s'évanouirent.

Son fût sur l'épaule, Mulcahly resta un instant pensif avant de majestueusement s'ébranler. Après tout, ce n'était pas bien grave. Il avait toute la journée pour comprendre ce qui s'était passé.

— *Je n'ai besoin de rien !*

L'accent dans la voix valait une signature. En ce début de siècle, un juif portant calot était aussi improbable dans ce quartier de Dublin qu'un Papou ouvrant un bal au bras de la reine Victoria.

Les quatre fers en l'air, tournant le dos à son interlocuteur, coudes râpés et épaule endolorie, l'enfant se dégrisa d'un coup. Le silence revint.

Sean se redressa en remuant tout doucement le bras. Il se tourna vers l'homme. Au centre, tout près de lui, une lampe à pétrole déformait les traits du vieux tailleur en un masque jauni, pour en faire un mélange incertain de grotesque et de drame. D'ailleurs, il ne lui prêtait aucune attention. Au-delà du cocon de lumière qui éclairait sa table de travail, le monde n'avait pas d'existence. D'une phrase, il avait déclaré son absolue indépendance et tout le reste — dont Sean — ne l'intéressait pas.

Le gosse respecta son mutisme. Son regard balaya la pièce — une tanière bien plus qu'une boutique — puis revint s'accrocher au vieil homme ; à ses mains surtout, en apparence si noueuses et pourtant si agiles, voletant comme si elles ne lui appartenaient pas, sans une erreur ou un instant de repos. Bien vite, l'enfant fut fasciné par ce travail d'artiste que scandait discrètement le picotement obstiné de l'aiguille. Il se laissa bercer, puis peu à peu l'émerveillement se fit si fort, qu'après une dernière hésitation, Sean ne sut lui résister.

— Vous faites quoi ?

La tête couverte de noir ne se redressa pas ; seule une voix éraillée et furieuse fusa comme un reproche.

— Je fais quoi ? Ça, c'est une question ! Je fabrique une bombe qui tuera tous les Cosaques, évidemment ! Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre avec une machine à coudre ?

— Ça sera très bien une fois fini, balbutia Sean pour le rasséréner. Comme neuf...

— *Max Weil est un bon tailleur !*

— C'est ce que je voulais dire .

— Hmmm...

— Oh ! oui ! renchérit l'enfant.

— Tout le monde sait que Max est un bon tailleur ! affirma le vieil homme en s'énervant tout seul.

— Ils ont drôlement raison !

— Évidemment qu'ils ont raison ; pour qui ils me prennent ?
Un fripier ?

— Y en a même qui vous appellent Maximum Weil, ajouta Sean pour le calmer.

C'est le contraire qui se passa :

— Maximum Weil... Maximum Weil, ça sonne pas mal du tout ! Je devrais peut-être mettre ça sur l'enseigne ! Pourquoi pas quitter le pays si c'est ce qu'ils veulent ; m'installer à Londres... En face de Harrod's tiens ! Ou Saville row peut-être ! Maximum Weil... Je vais leur apprendre moi !

— Non M'sieur Max, c'est pas la peine, ils savent ! insista le gamin en essayant d'apaiser le bonhomme. Les gens disent qu'avec trois fois rien vous faites des miracles !

— Pff ; des miracles !... Des miracles : les Irlandais, vous avez que ce mot-là à la bouche ! Même pas fichus de reconnaître un ourlet d'une poche... Hmm ! Ils savent rien, conclut-il en haussant les épaules. Et toi, encore moins !

L'enfant préféra ne pas insister.

Une soudaine accalmie succéda à cette brève bourrasque. Après une longue hésitation, Sean en profita, sur la pointe des pieds, pour s'approcher encore.

Irrésistiblement le ballet que faisaient les doigts et l'aiguille l'attirait. Bientôt ce ne fut plus pour lui qu'un combat : une poignée de lutins échappait à tous coups au monstre à dard unique ; ils dansaient sous son nez avant de s'éloigner et d'attiser sa rage ; se jetaient à ses pieds pour mieux le tourner en bourrique, puis guidaient vers sa gueule un ruban de tissu, avant de s'en saisir dans son dos, là où il ne voyait rien...

Sean aurait probablement continué des heures à contempler leur lutte, sans esquisser un geste, sans la moindre impatience si, au-dessus des danseurs minuscules, le masque ne s'était mis à grogner.

Celui qui se cachait derrière commençait à être intrigué par cette bouche ronde, humide, et ce regard avide. Les gosses d'habitude sont incapables de se tenir tranquilles. Celui-ci ne lui avait pas dit un mot depuis un bon moment ; n'avait pas essayé de tout tripoter ou de changer les choses de place ; il n'avait rien cassé, pas fait de bruit, et même rien qu'emandé.

De nouveau Max grogna.

Débusqué au beau milieu de son rêve, le petit Brady hocha la tête à tout hasard et, obstinément, entreprit de se replonger dans la fascination que lui procurait le spectacle : cette fois, il se trouvait au cirque. Dans l'arène, de minuscules dompteurs accrochaient leurs rubans à la moustache d'un tigre.

Sean était presque parvenu à les voir, quand la voix hargneuse de Weil finit par se forcer un passage dans cette ménagerie :

— Tu voudrais apprendre le métier, petit ? insista Max.

Sean fut surpris : tout le monde savait que Weil avait toujours refusé d'avoir un apprenti. Avec le temps, les sollicitations s'étaient faites plus rares car la réponse ne se modifiait pas : il devait garder la place, au cas où un très improbable arrière-petit-neveu surgirait de sa Pologne natale.

Sean réfléchit bien. Son front se plissait comiquement, et le vieil homme put y mesurer toute l'attention qu'il portait au problème. Malgré lui, Max vit alors l'enfant tel qu'il était :

deux yeux verts mobiles sous une tignasse blonde, des taches de rousseur plein les joues et des genoux écorchés ; des pieds nus ; des vêtements miteux, trop courts, dans lesquels le petit semblait pourtant flotter... L'enfant se détendit, redressa la tête et un peu tristement, comme à regret, sourit. Du haut de ses dix ans, Seanny ne voyait pas comment, quoi qu'il fasse, il pourrait un jour devenir un aussi grand artiste. Même dans un si petit cirque :

— J'crois pas que je saurais, M'sieur...

Sans le savoir, Sean venait de trouver la serrure, la clef et l'avait tournée du bon côté. Car Max se revit, petit garçon noiraud dans le même genre d'échoppe, au plus profond du ghetto de Varsovie.

Lui aussi avait cru que jamais il ne saurait.

Mais lui, avait menti.

Le vieux juif et la jeune pousse irlandaise se défrichèrent longuement du regard ; jusqu'à ce que, enfin, Max adopte le gosse comme bien des années plus tôt l'Irlande avait su l'adopter.

Il n'avait alors pour tout trésor qu'un billet pour New York, et comme seule perspective deux jours à grelotter dans Dublin, le ventre vide, avant de rejoindre Queenstown ¹ d'où son bateau appareillait.

Non loin des jardins de Saint Stephen, un pub l'avait attiré comme l'aimant la limaille : ses rires, ses chants, sa cheminée décorée de faïence, le bois chaud du comptoir ; tout le faisait se coller du mauvais côté de la vitre. Pataugeant dans la boue, trempé par la fine pluie irlandaise, Max n'osait pas entrer.

Ce fut l'Irlande qui bondit jusqu'à lui.

La porte s'ouvrit avec une violence qui le fit reculer : bien au-dessus de sa tête, un géant roux apparut sur les marches. Enroulé sous son bras se trouvait un jeune homme qu'il portait comme l'anse d'un panier. Un quinquagénaire tout rond et fulminant le poursuivait de sa voix de fausset :

1. Queenstown : Cobh.

— Allez, fichez le camp, soiffards sans argent !

Un simple quart de tour du géant et son paquet redressé en équerre — jambes droites, buste à l'horizontale — se retrouva nez à nez avec Max. Face à ce visage dégoulinant, encadré de tresses qu'agrémentaient des papillotes ornées de gouttes de pluie, le tout jeune homme éclata d'un rire aussitôt haché par le premier hoquet d'une longue série.

Les dominant tous, immense, hirsute, dépenaillé, le gigantesque fils d'Erin, écrasant de toute sa masse l'homme-boule, fit éclater sa voix :

— Graherty, tu n'es qu'un nain nuisible ! Jamais plus nos vers n'égayeront ton misérable tripot. Ailleurs, nous irons déverser les joies et les drames que recèlent nos rimes, et chercher l'hydromel propice à notre inspiration !

Empreint d'un formidable sérieux, le plus jeune ondulait sous les assauts du hoquet, tout en offrant ses fesses à la réprobation du tenancier :

— Joyce ! James Joyce. Auteur dramatique. Enchanté !

Et à chaque mot ou presque, Weil, hébété, voyait ce buste se redresser, ce cou fouetter l'air, la phrase s'interrompre et reprendre, comme s'il n'y avait rien que de très naturel dans cette façon de s'exprimer.

— Mon ami s'appelle Danaher. Bienvenue en Irlande, descendant de Moïse !

Au-dessus d'eux Graherty, le tenancier, crut bien tenir la réplique décisive :

— Vous n'êtes que des poètes mineurs !

Sous l'insulte, le hoquet de Joyce s'interrompit brutalement. L'œil se fit lucide ; il retrouva un semblant d'équilibre. Tout en fixant Max, il déclama :

— Depuis Homère, nous le sommes tous !

Graherty, suffocant mais incapable de répliquer, resta sans voix devant tant d'infamie, puis en désespoir de cause préféra tourner les talons.

— Bien parlé James ! ponctua le géant. Alors, apercevant Max, il lui tendit la main.

Comme c'était celle qui portait Joyce, l'auteur dramatique, abandonné aux dures lois de la gravité, s'effondra à leurs pieds.

Mécaniquement Weil offrit ses doigts, aussitôt avalés par l'énorme poigne envahie de poils roux.

En contrebas, affalé dans la boue, Joyce plissait les yeux pour mieux viser le pont de chair qui se balançait au-dessus de sa tête ; mais Danaher le secouait trop vigoureusement pour que la manœuvre réussisse : c'est donc les fesses par terre que Joyce acheva les civilités d'usage, espérant ainsi stabiliser sa cible.

— Je vous présente Rory Danaher, poète gaélique.

Jamais homme n'avait exprimé aux yeux de Max un tel mélange de vigueur et de totale sincérité. On ne lisait en lui que l'absence de doute, un amour de la vie et une chaleur immense qu'il déversait sur ceux qui l'entouraient. Sans même en avoir conscience, il irradiait. Tout simplement.

Subjugué, Max balbutia dans son mauvais anglais :

— Max Weil. Tailleur juif.

— Parfait ! tonna le dieu celte. Allons au *Fianna bar*.

Chacun d'eux saisit Joyce par un bras, et le petit cortège s'ébranla tandis que la pluie se remettait à tomber.

Joyce se laissait porter, tout en les abreuvant d'un flot de paroles entrecoupées d'éclats de rires que ponctuait son hoquet. Danaher progressait d'un pas décidé, entraînant les deux autres. Max, incapable de suivre une telle cadence, s'astreignait à conserver le rythme ; intégrant d'incessantes corrections qu'une multitude de flaques, de trous, d'obstacles et de trop petites jambes venaient pourtant contrarier. Aussi tirait-il la langue, non sous l'effet de la fatigue comme aurait pu le croire le *constable* qui les croisa, mais sous celui de la concentration. La nuit était noire, on les discernait mal. Le représentant de la loi dut plisser les yeux pour observer l'avancée cahotante du groupe humain le plus mal assorti que quinze ans de service lui aient donné de voir. Max l'intriguait ; son

costume d'abord, et surtout cette étrange façon d'avancer : le suspect potentiel retenait sa jambe au beau milieu d'un pas puis brutalement la lançait en avant ; s'arrêtait net et semblait devoir repartir en arrière pour soudain sauter à cloche-pied. Sauf dans les cas où il choisissait de bondir sans élan, tandis que d'un brusque et imprévisible mouvement du bras, il écrasait vigoureusement son chapeau.

À son immense regret, le *constable* ne trouva dans ce qu'il connaissait du code aucune raison de les interpellier. De plus, quelque chose dans l'allure et le comportement des deux autres lui semblait familier. À tout hasard, il fit sonner sa matraque sur le métal d'un réverbère, sans pour autant provoquer chez ses suspects la moindre trace d'intérêt. Le gendarme les laissa donc partir — à regret — tout en se promettant de mettre un terme à ce spectacle impudique si, d'aventure, tel le fantôme d'Hamlet, il venait de nouveau à se manifester.

C'est ainsi que le trio rallia le *Fianna Bar*, établissement respectable.

Danaher se passa la main dans les cheveux. Joyce se redressa. Weil avala sa salive. Tous trois essuyèrent religieusement leurs pieds avant de franchir ce seuil sacré.

Max fut aussitôt sous le charme. Une demi-heure plus tard, tout lui paraissait familier : de leurs images que renvoyaient les miroirs biseautés aux boiseries noircies de fumée qui ornaient le plafond ; même leur place dans un *snug* semblait depuis toujours les attendre. Un jeune couple chantait, plus nostalgique que triste, sous le regard attendri d'un vieux joueur de flûte et d'un autre, bien plus âgé encore, sur les jambes duquel sommeillait un violon.

— *Welcome home, Max*, énonça tendrement Danaher en encerclant de son bras son épaule.

Bien plus tard dans la nuit, un sourire béat accroché sur les lèvres, le petit tailleur contemplant assidûment les restes d'une pinte de bière presque noire, coiffée d'une mousse caramel dans laquelle se lisait encore l'hésitant tracé de ses deux initia-

les. Le patron avait depuis longtemps poussé son dernier cri et nettoyait amoureusement les poignées de porcelaine qui déliaient *lager* et *stout*¹ ; rêveuse mais bien distincte, la voix de Joyce s'employait à bercer leur ivresse :

— Un jour, je ferai un livre de cette nuit... Et toi ; TOI... tu en seras le héros...

Max acquiesça sans le croire et sourit plus largement encore. Puis en une lente et élégante volute, il s'effaça sous la table ; plus court chemin vers le pays des fées, des elfes et des petites gens .

Weil n'avait jamais pris le bateau.

Après quelques jours, Joyce et Danaher l'avaient déposé dans Dublin comme une dernière vague sur une plage accueillante ; puis ils s'étaient faits rares avant de disparaître. Bien des années plus tard, Max reçut un exemplaire froissé d'*Ulysse*, vieilli par les lectures, presque encore habité.

Des deux, il ne sut pas lequel le lui avait envoyé, ni pourquoi. Ce n'était pas important. Il ne le lut qu'une fois, pas à pas, et ne s'en sépara jamais.

En marmonnant dans sa barbe, Max tira sèchement sur l'étoffe du col pour s'assurer qu'il tenait bien au manteau. Sean lui aussi était revenu de ses rêves, bien que trop lentement pour comprendre.

— Pardon, m'sieur ; vous m'avez dit quelque chose ?

— Bon sang, faut tout te répéter deux fois ou quoi ? Passe derrière, enlève tes vêtements et choisis ce que tu veux !

Le gosse obéit, un peu refroidi par ce coup de semonce, tandis que Max, dissimulant un sourire, s'était remis au travail.

Un simple rideau séparait la boutique de la réserve ; pourtant les deux faces de ce monde n'avaient rien de commun : l'endroit était beaucoup plus grand qu'on pouvait s'y attendre.

1. *Lager* et *Stout* : bière blonde et bière brune.

Plus haut aussi, et illuminé par une immense verrière. Des vêtements encore en bon état et impeccablement rangés s'alignaient sagement jusqu'au fond, sous la garde symbolique de quelques mannequins aux postures affectées. À droite se dressait une sorte d'autel où trônait un chandelier à sept branches. Sean le dépassa et découvrit un bureau débordant de livres aux reliures précieuses ; la bibliothèque qui s'adossait au mur en était, elle aussi, surchargée. L'enfant caressait du doigt un presse-papiers où s'enlaçaient l'équerre et le compas lorsque la sonnette grelotta.

Quelqu'un venait d'entrer.

Pour faire au plus vite au cas où Max changerait d'avis, Sean se débarrassa de ses hardes, et une fois nu, se mit à trotter, saisissant d'une main les habits de son choix qu'il empilait sur son bras. Le gamin venait pratiquement d'achever sa cueillette par une paire de chaussures à sa taille, quand il se pétrifia : une veste écarlate, ornée de boutons, d'épaulettes et de parements dorés ! Sur le cœur, deux baguettes de tambour s'affichaient fièrement dans leur harnais de cuir..

Sean laissa choir tout ce qu'il portait dans les bras, enfila prestement cette moitié d'uniforme et rayonnant, courut jusqu'à Max pour se faire admirer.

La vieille O'Leary marchandait pied à pied Dieu sait quoi quand Sean, seulement vêtu d'une veste d'enfant de troupe britannique, sa petite verge offerte aux regards et recroquevillée par le froid, signala sa présence d'un tonitruant :

— Et voilà !

Son public n'eut pas exactement la réaction attendue.

La vieille se figea ; son visage quasi centenaire vit sa mâchoire tomber, ses yeux saillir, ses rides s'enchevêtrer un peu plus.

Apoplectique, Max s'étouffa, hurla, puis, avec une agilité stupéfiante pour un homme de cet âge, jaillit de sa chaise pour mieux apostropher l'enfant :

— *Un uniforme anglais !* Tu veux que ton père me tue ?
Enlève-moi ça !

Un des boutons dorés résista.

Il fut arraché.

Une main ferme propulsa le gosse vers l'arrière-boutique, saisit une autre veste, la jeta sur les vêtements qu'avait choisi Sean et se referma comme un étau sur son bras.

— Tu t'habilles ; tu aides Miss O'Leary à porter ses paquets jusqu'où elle te dira d'aller, et demain, tu es ici à 7 heures ! fulmina Max.

— À 7 heures ? Ici ?

— Petit, tu t'es trouvé un boulot.

Sean ouvrit la bouche pour balbutier un mélange d'excuses et de remerciements, mais Max ne lui en laissa pas le temps :

— Et jusqu'à ce que l'enfer ne gèle, tu ne dis plus un mot !

Chapitre 3

— Jésus, Marie, Joseph ! Trop vieille ? Comment, trop vieille ?

Sean eut l'impression très nette que quelque chose en lui se recroquevillait.

— Pose mes paquets tout de suite !

On devait l'entendre jusqu'à l'autre rive de la Liffey, simplement parce qu'il avait essayé de se montrer aimable.

Toujours assailli par cette furie parcheminée, le gosse rentra autant qu'il le put la tête dans les épaules et, pour finir, s'exécuta.

Dire qu'ils avaient quitté la boutique du tailleur depuis à peine trois minutes. « Habille-toi ! Déshabille-toi ! Ne parle pas ! Parle moi ! Porte ci, pose ça.... ! » Décidément, il avait choisi un métier bien difficile, où tout le monde semblait avoir pour principale occupation de lui crier dessus.

D'ailleurs, ça reprenait de plus belle :

— Tu serais bien capable de filer avec toutes mes affaires ! Sainte Mère de Dieu ; je me demande ce qui lui est passé par la tête à Weil !

Seanny ne répondit pas ; d'abord parce qu'il n'en avait pas la moindre idée et, surtout, parce que dès qu'il ouvrait la bouche il se faisait enguirlander.

— Hmm... ; allez, allez, ramasse ça et marche ! Par tous les saints du paradis ; c'est bien pour ne pas contrarier ce vieux fou, sache-le ; mais, de toute ta vie, ne redemande jamais quel effet cela fait d'être vieille !

Leur minuscule procession reprit dans le silence le plus complet.

Sean rêvassait, autant par plaisir que pour oublier le poids de sa charge ; tandis que Miss O'Leary, bien décidée à punir, se forçait au mutisme, essayant de toutes ses forces de résister à son seul mais irréprouvable vice : la conversation.

Apparemment l'enfant tenait bon, tandis que sa propre résolution s'effritait pas à pas. Lentement, puis de plus en plus vite, elle compta jusqu'à soixante et décida, dans sa grande clémence, que le châtiment infligé au gosse était maintenant suffisant.

La vieille femme se fit tentatrice :

— Hmm... Je suis au courant de beaucoup de choses dans le quartier...

L'intérêt qu'il portait aux commérages étant absolument inexistant, Sean repoussa sans un mot la perche qu'on lui tendait.

La position de Miss O'Leary devenait intenable : pour parler, elle avait besoin d'une base. Qu'elle puisse se saisir du moindre fil et toute la pelote y passait ; qu'on évoquât le plus mince écho du plus petit potin, elle se l'accaparait et se lançait dans d'interminables discussions qui ne s'achevaient qu'avec l'épuisement de son interlocuteur. C'est bien simple, dans le quartier — et peut-être même plus loin — tout le monde s'en méfiait.

La pauvre femme n'avait qu'un point faible, une irrémédiable insuffisance, une tare insurmontable quand on y repensait : elle ne savait pas commencer.

— Hmm... Y a bien quelque chose qui t'intéresse, des questions que tu te poses ?

Sean ne pipait mot et la vieille commère bouillait.

— Par saint Patrick, crois-tu donc tout connaître en ce monde ?

Le gosse était gentil ; il la voyait embarrassée. Avec un délai qui parut durer des siècles à celle qui était pendue à ses lèvres, il s'extirpa de ses rêves et demanda :

— C'est quoi un Cosaque, Miss O'Leary ?

Le sujet n'était pas bon ; la vieille voulut l'évacuer :

— Un Anglais qui parle russe. Quoi d'autre ?

Sean réfléchit de nouveau mais rien ne venait ; la satisfaction du client à tout prix ne l'avait pas encore pénétré. Demain, quand le travail commencerait pour de bon, il y songerait sûrement : le monde des affaires l'exigeait ; mais aujourd'hui il rendait service et avait encore le droit de rêver :

— C'est tout, Miss O'Leary.

La boîte de Pandore qu'elle avait tenté de forcer venait de claquer sur les doigts de la vieille. Son moral fléchit, son humeur vira franchement à l'aigre. Même son arthrose semblait se réveiller. Maugréant intérieurement sur le peu d'esprit des jeunes enfants, elle progressait d'un pas de plus en plus pesant sur une chaussée mal pavée, affrontant sans recours l'effrayant désert d'une conversation mort-née.

C'est alors qu'un hurlement de rage et de colère, un cri formidable la fit se redresser :

— Sean Brady, misérable chenapan : cette fois, je te tiens et tu vas le payer !

Pour la vieille femme, l'espoir renaissait. Le spectacle du père Lonergan, pourfendant la foule à la vitesse d'un coureur cycliste, la ravit. Il tractait les jumeaux O'Brien par les oreilles et, sourd aux cris de douleurs de ses prisonniers, repoussait les passants comme l'étrave d'un croiseur le ferait d'un très léger clapot.

Le regard soudé à sa proie, le prêtre progressait vers elle, le gosse et leurs paquets. Dans son sillage moussait l'écume d'une conversation riche d'arguments où, avec délice, Miss O'Leary s'apprêtait à plonger. Sans même qu'elle s'en aperçût, un sourire fleurit sur son visage, et ce fut d'une voix enthousiaste qu'elle s'adressa au petit :

— Regarde qui arrive... Peut-être vais-je enfin avoir une conversation digne de ce nom !

Sean aussi l'avait vu, sans partager ce bonheur tout neuf.

Miss O'Leary s'était tournée vers lui, réalisant qu'il allait probablement s'enfuir en abandonnant son fardeau. Pourtant le

gosse restait là, bien que son premier réflexe eût été de détalier pour se mettre, au plus vite, à l'abri du curé. Incrédule, elle l'observait encore quelques secondes plus tard, sans comprendre pourquoi, tremblant de peur, il attendait le prêtre.

— Qu'est ce qu'...

Sean leva les yeux vers elle.

Un appel au secours.

Désarmant...

Tout le plaisir qu'elle espérait, toute son excitation, sa petite revanche, se dissolvaient dans un regard d'enfant.

— Tu peux t'en aller si tu veux....

— M. Max. Je lui dois, bredouilla le gamin.

Tout était dit. C'était signé.

« Même pas dix ans et déjà un Brady, pensa Sinhead O'Leary. Qu'est ce qu'ils ont tous pour que... » Elle n'eut que le temps de se retourner : l'organe de Rome rugit, couvrant de ses basses les hurlements asynchrones, complémentaires, et pourtant suraigus des jumeaux.

— Ah, te voilà, crapule blasphématrice ! Vas-tu m'avouer par quel miracle mon vin de messe se transforme en pétrole ; ou faut-il pour cela que je te fende le crâne ?

— J'vous jure, mon père...

— Ne jure pas, misérable !

Entravé par les jumeaux, le prêtre essayait malgré tout de contourner Miss O'Leary pour atteindre l'enfant.

Sans donner l'impression de bouger, elle le salua d'une voix douce :

— Bonjour, père Lonergan, dit-elle tout en s'interposant.

Sean, ayant lâché les sacs, se déplaçait sur le même rythme que lui dans le dos de la vieille : une fois à droite, une fois à gauche, mais en sens inverse de l'ecclésiastique afin de conserver son abri.

L'important était de bien surveiller le moment où le prêtre accepterait de libérer les jumeaux pour retrouver son allonge et redevenir dangereux.

Miss O'Leary, aveugle à la danse guerrière qui unissait le curé à sa cible, insista :

— Bonjour, père Lonergan !

Attirés par les éclats de voix, une bonne partie des consommateurs installés au Swordfish Inn — certains même, largement imbibés — un cocher de fiacre et quelques ménagères caquetantes s'approchaient. Deux livreurs de tourbe, un bookmaker et ses clients, plus une dizaine de badauds dont un paralytique de retour de Lourdes, les avaient précédés.

— Je disais : "Bonjour, père Lonergan !"

Autour d'eux le cercle se resserra et frémit d'impatience : le curé contre la vieille O'Leary, ça promettait d'être un sacré combat ! D'autant que le bon père venait d'abandonner les jumeaux O'Brien pour retrousser ses manches :

— Bonjour, Miss O'Leary, finit-il par répondre d'une voix difficilement contenue. Auriez-vous l'amabilité d'enfin vous écarter, pour que je puisse m'expliquer avec ce petit vaurien ?

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Le curé crut s'étouffer de rage. Le simple fait qu'on puisse lui poser cette question semblait déjà inconcevable. Sa main vola jusqu'aux cheveux du jumeau le plus proche — Tim, celui qui commençait leurs phrases — et le souleva de terre :

— *Qui* a mis du pétrole dans mon vin de messe ?

Sidéré, Sean fixa les O'Brien. Entre deux hurlements de douleur, Tim parvint à balbutier :

— C'est nous...

— ... trois, mon père, conclut Tom en écho, détournant le regard pour ne pas croiser celui de Sean.

— Voilà pourquoi !

Autour du petit Brady la foule s'empressait, attendant son martyr. Le décor était planté, leur religion était faite. Seul au milieu de l'arène, Sean ne voyait que les pouces baissés des Romains, n'attendant plus que ce fauve en soutane cesse de griffer le sable pour enfin l'éventrer.

— *Qui* en a eu l'idée ? rugit le curé.

— Mouchards !

Miss O'Leary venait de foudroyer les jumeaux. Ils rougirent sous l'insulte et, sans y parvenir, essayèrent de retenir leurs larmes. Dans un pays où l'argent de la délation couvrait les murs de sa lèpre, le terme avait une charge qu'ailleurs il n'aurait pas portée. Quelques hommes crachèrent par terre ; des femmes se signaient. Un murmure de désapprobation fit furtivement trembler la foule, tandis que l'accusé changeait de visage et de nom. Décidément, on avait bien fait de venir !

— Comment osez-vous ? Des enfants ! proféra un père Lonergan écumant de rage.

— Vous êtes parti longtemps, mon père. Ici, certaines choses ne se font pas : même ceux-là se doivent de l'apprendre !

Le curé vacilla. La tête de la vieille lui arrivait à peine au plexus, et pourtant cette relique chaussée de bésicles le toisait, forte d'une inébranlable certitude.

Autour d'eux, les discussions allaient bon train :

— On n'a pas le droit d'arracher un secret par la torture ; même à un gosse ; même quand on est curé, ânonnait Léo Dillon, rouge et maigre comme un pilier de pub.

— Mais c'est le curé qui a bu le pétrole ! répliqua son reflet qui répondait au nom de Tony Mahony, les rares fois où il ne trempait pas dans la *stout* et le *whiskey*.

— Et alors ? Un curé, c'est fait pour garder les secrets ; maintenant tout le monde est au courant ! intervint Seamus Cucogri, son melon cabossé si fermement enfoncé qu'on l'aurait cru vissé à son crâne.

Il ne s'agissait que de punir un garnement, se dit le père Lonergan, et voila que son rôle de prêtre était remis en question. Sur la place publique ! Au sein de sa propre paroisse ! Certes, sans le journal qui emballait leur *fish and ships*, aucun des deux premiers n'aurait pu dire qu'elle année on était ; mais chaque personne présente semblait avoir un avis sur la chose et, plus que tout, tenait à le donner : le *bookie* et un des livreurs tout d'abord, puis

cinq ou six autres personnes étaient déjà intervenues.

Vinrent les insultes sous les yeux de plus en plus ahuris du père Lonergan. Un cri de joie et divers feulements les suivirent. Une dizaine d'hommes prirent parti sans que l'on puisse déterminer ni leur camp ni les raisons de leur choix. La femme de l'un d'entre eux aidait même son mari à grand renfort de coups de canne. Un étal fut renversé et le curé, impuissant, contempla bientôt une mêlée confuse sur un lit coloré fait de fruits et légumes, sans comprendre comment et encore moins pourquoi on avait pu en arriver là.

Suave, Miss O'Leary lui décocha la flèche du Parthe :

— Et voila... Vous êtes content ? Joli travail, mon père !

Les jumeaux en avait profité pour disparaître. Plus personne ne se préoccupait du prêtre qui, les bras ballants, assistait à ce pugilat général dont la moitié des participants se réclamait de lui : le cocher de fiacre venait d'assommer le plus petit des livreurs ; la *bookie* mordait l'oreille d'un de ses meilleurs clients...

Totalement dépassé, le père Lonergan revoyait défiler ses années d'Orient, quand quelque chose — une chaussure peut-être — vola près de sa tête : « Les Chinois au moins n'étaient pas contrariants : ils disaient toujours oui, et après, en douce, faisaient ce qu'ils voulaient. » Ici, le moindre souffle, sur le plus petit nuage, faisait naître un typhon. Son regard glissa avec amertume sur l'âme du complot. Sean s'était fait tout petit.

Malgré la protection efficace de Miss O'Leary, la fuite de Tim et Tom le laissait seul en première ligne.

Lonergan se demandait comment appliquer un châtiment exemplaire à ce diabolin sans toutefois réduire la ville en cendres, quand apparut le facteur. Mâchonnant son éternel demi-cigare, il contourna posément la mêlée, une lettre à la main.

Le prêtre avait dû réfléchir à haute voix car, amusé, l'homme des postes enchaîna :

— Allons, mon père, le diable peut prendre bien des formes, mais il faudrait un miracle pour qu'il prenne celle-là.

— Peut-être en sauriez-vous plus sur les miracles M. O'Hara, si vous fréquentiez le temple aussi assidûment que les pubs ! rétorqua le curé, sachant que la famille O'Hara était protestante depuis cinq ou six générations. Îlot perdu dans un océan catholique, le Mercure du service public ne cachait pas, de plus, ses opinions socialistes.

Le facteur rit de bonne grâce, détendant un peu l'atmosphère. Son appartenance à l'Église anglicane ne l'empêchait pas de faire partie de ces gens de bon conseil, souriants et prêts à rendre service, avec qui on ne peut se refuser à sympathiser.

— Ne croyez pas que je noie si facilement mon salaire chez Buchanan, monsieur Lonergan. Pour le reste, la poste aussi a ses miracles : j'ai une lettre d'Emett pour les parents du petit.

Et tournant le dos au curé, il tendit le courrier à Sean.

— Pour le pétrole, mon père, je vous jure que...

— Ne jure pas, te dis-je !

Mais l'importance de la lettre l'obligeait à revenir à une plus grande sérénité. D'ailleurs tout le monde revenait à plus de sérénité : l'amoncellement de corps se clarifiait aussi vite que l'intérêt se déplaçait vers la conversation du curé et d'O'Hara. Il ne resta bientôt plus que le bookmaker et sa victime qui, en l'absence de public, ne virent plus de raison de se servir mutuellement de repas.

Puisqu'il était de nouveau le centre de toutes les attentions, le père Lonergan se laissa aller à croire qu'il menait la partie. L'ecclésiastique fronça les sourcils, s'éclaircit la voix et s'apprêta à régler son compte à celui qu'il tenait pour l'initiateur de la machination ; celui par qui un instant — un instant seulement certes — son autorité avait été prise en défaut.

C'était compter sans les avocats de ce petit démon : O'Hara regarda fermement le prêtre dans les yeux :

— Les parents du gosse attendent cette lettre depuis des années, monsieur.

— Dans ce cas ils peuvent bien attendre une minute de plus ! Mais ce fut Miss O'Leary qui trouva la faille dans la cuirasse :

— J'ai beaucoup apprécié votre dernier sermon, mon père.
— J'en suis bien aise, madame ; et maintenant écartez vous !
— Votre sermon sur le pardon des offenses...

O'Hara se rapprocha de la vieille dame, renforçant le front qui séparait le curé de sa cible :

— Très beau sujet de réflexion, le pardon des offenses : notre pasteur n'en parle pas assez, glissa le facteur.

— C'est ça, mon père, insista Miss O'Leary : *le pardon des offenses* !

Lonergan tonna :

— Quel rapport entre mon sermon (il commençait à comprendre) et ce petit monstre (sa voix revint à la normale) mal-faisant de Sean Brady ?

Ses derniers mots étaient presque inaudibles.

« Le pardon des offenses... »

Le prêtre se sentit sans force : il avait voulu boire, s'était penché et était tombé dans le puits.

L'assistance retenait son souffle, pressée de savoir comment chez l'intransigeant curé se manifesterait ce si fameux pardon.

— Va, Barabas, et emmène tes comparses ! murmura-t-il pour consommer sa défaite.

Sean tira la manche du facteur :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Le sourire d'O'Hara souleva sa moustache :

— Je crois qu'il veut que tu files chez ton père lui remettre ce courrier.

Sans demander son reste, le pli dans le poing, Sean prit ses jambes à son cou.

— Vous êtes un brave homme, père Lonergan, dit le facteur, regrettant quelque peu maintenant le tour qu'il lui avait joué.

Ce fut encore pire : ce genre de compliment mettait toujours le curé mal à l'aise. D'autant que cette fois, on lui avait assez forcé la main pour qu'il n'en soit pas fier.

Le père Lonergan préféra tourner le dos pour crier au gosse qui s'éloignait à grande allure :

— Et gare à toi si je ne te vois pas aux vêpres avec tous tes complices !

Seanny était déjà trop loin pour l'entendre, et tout l'espoir qu'il plaçait dans cette lettre l'en aurait de toute façon empêché.

— Avec tout ça, j'n'ai plus personne pour m'aider ! déclara Miss O'Leary. O'Hara, emmène ce que je laisse chez Buchanan, je reviendrai le chercher.

Petite silhouette fragile et lourdement chargée, Miss O'Leary s'éloigna à pas comptés.

— C'est bien les hommes : à la fin c'est moi qui porte les paquets sans même avoir à qui parler, marmonnait-elle toute seule.

Le père Lonergan la regarda un moment s'en aller et finalement rit franchement de lui-même.

— Je l'aime bien. J'aime les gens de ce pays. J'ai bien fait de rentrer.

Le prêtre, tout en sourire, se tourna vers le facteur.

— Au fait, O'Hara, il est midi. Votre service est fini ! Que diriez vous d'aller boire une pinte ?

— Vous l'offrez ? Vous faites une bonne affaire : elle est moins chère à cette heure !

*

Pour Sean, finalement, la journée continuait comme elle avait débuté : il courrait à perdre haleine et était surexcité. Au moins maintenant, savait-il pourquoi. Les jumeaux O'Brien qui, prudemment, s'étaient tenus à distance, se lancèrent à sa poursuite :

— Pourquoi est-ce...

— ... qu'il t'a laissé filer ?

Tout en courant, Sean agita la lettre.

— C'est un secret !

Les trois gosses passèrent en trombe devant Peter Donohue.

La casquette en arrière pour avoir l'air d'un photographe, debout entre deux piles de quotidiens, le petit vendeur de journaux s'époumonait :

— *Harolomail ! Harolomail !* hurlait-il, contractant en un mot le nom des deux principaux titres qui paraissaient à Dublin.

Les jumeaux se retournèrent après lui avoir filé sous le nez :

— Sean...

— ... a un secret !

Peter ne pouvait manquer ça. Brutalement déchiré entre l'appât du gain et la curiosité, il se tordit le cou. Trois autres gosses suivirent, courant comme si leur vie en dépendait :

— Y a une lettre aussi ! hurla Jacky Collins, un rouquin boutonéux aux oreilles décollées, qu'il connaissait à peine.

— Et ma monnaie ? ne put que s'exclamer le grand type à qui il venait de donner le Herald, quand Peter, sans le moindre égard pour sa clientèle, eut laissé tomber son gagne-pain.

Lancé qu'il était à l'assaut des nouvelles, le reporter en herbe ne l'entendit même pas.

Le grand type resta planté là, bouche molle et épaules circonflexes, aussi décidé sur la conduite à tenir qu'un coq devant un réveille-matin. Quelque chose dut pourtant faiblement résonner sous ce crâne, tirant d'un long sommeil toute une matière grise si souvent au repos :

« J'ai payé deux fois ; je le lirai deux fois ! » Il se pencha et saisit un deuxième exemplaire, en tous points semblable à celui qu'il avait sous le bras.

La petite troupe se regroupa quand, à bout de souffle, Sean arriva en bas de chez lui. De tous, Peter était celui qui avait la langue la mieux pendue. Rapport à mon travail disait-il. La courroie de son sac lui sciait le cou ; la pile de Evening Herald dans ses bras l'embarrassait, même s'il en avait perdu quelques exemplaires sur le trajet. Le reporter en herbe était si épuisé qu'il n'aurait pu faire un mètre de plus, mais pourtant il fut le premier à parler :

— J'ai laissé tous mes foutus journaux, n'importe qui peut

me les piquer ; je suis parti avec l'argent de l'andouille qui m'a acheté le dernier ; alors Sean, si t'as un secret, j'ai mérité que tu me le dises.

— Pete, t'as rien à savoir et j't'ai pas demandé de me suivre.

Ce fut le petit rouquin qui d'une phrase lui arracha son masque, laissant le roi nu face aux questions de ses sujets.

— J'ai tout entendu : le facteur a dit que c'était une lettre d'Emett.

Au-delà de ce point, Sean savait qu'il ne pourrait pas faire sensation, pour la bonne et simple raison qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que cachait l'enveloppe. Seanny décida donc d'emboucher les trompettes du grand mystère et de gagner du temps.

— C'est un secret ; et y en a ici qui savent pas les garder, dit-il en fixant le plus proche des jumeaux O'Brien. Je vous dirai tout une demi-heure avant les vêpres, à une condition : tout le monde la boucle pour le pétrole. Je dis bien *tout le monde*, insista-t-il en fixant particulièrement Tim O'Brien. Rappelez vous : je n'ai jamais été dans ce coup.

Sean eut un regard circulaire qu'il espérait lourd de sens. Sans un mot, tous acceptèrent, y compris ceux que cela ne concernait pas.

Absous par leurs camarades — ils auraient fait la même chose à leur place — les jumeaux O'Brien se contentèrent d'acquiescer un peu plus fort que les autres.

Implicite porté à leur tête, le tout nouveau chef de bande étrenna son statut en se retournant d'un bloc. Seanny ouvrit en grand la porte de l'immeuble et disparut.

Un silence dubitatif acheva de lier le petit groupe. Comme tous les débutants dans ce qui prenait des allures de complot, les gosses enfilèrent avec jubilation le masque que nécessitaient les circonstances.

Sean était leur leader. En son absence, Peter Donohue le remplaçait.

Ayant vérifié que personne ne pouvait les entendre, que nul

ne les surveillait, ils prirent l'air de rien ou tout au moins ce qui y ressemblait le plus : l'un s'adossa au mur ; un autre refit ses lacets bien qu'il n'eût pas de chaussures. Un troisième tourna le dos au groupe avant de s'asseoir par terre ; les jumeaux, tête contre tête, firent semblant de converser entre eux.

À leur vue, n'importe quel *quidam* doté du moindre grain de bon sens se serait enfui à toutes jambes : leurs poses étaient empreintes d'un si parfait naturel, leur décontraction si affable, que l'évidence de leur fonction sociale s'imposait : cette clique n'aurait pour but que de jeter le passant à terre, et en un tournemain, de le dévaliser.

Peter, en chuchotant, mit à plat devant toute la bande les données du problème :

— Une lettre. Un secret. L'oncle Emmett...

Les O'Brien, frappés à la stupeur générale de ce qui serait sans doute leur seul éclair de génie, s'illuminèrent simultanément avant, à tour de rôle, de déclamer :

— Il part...

— ... pour l'Amérique !

Chapitre 4

Mary Brady regardait jouer le père et le fils. À presque quatre ans, Liam avait toujours le rire si particulier du tout petit enfant : du bonheur à l'état pur s'en écoulait dans le plus grand fracas. Il en était envahi, secoué ; ce débordement de joie rafraîchissant, instantané et total, éclatait en une musique qui disparaîtrait en grandissant. Un jour, elle le savait, Mary essaierait avec nostalgie de se la rappeler pour se rendre compte que, quels que soient ses efforts, rien n'avait pu la retenir.

Patrick et Liam se ressemblaient : bruns tous les deux ; mêmes cheveux raides, même yeux. Quand ils se promenaient ensemble, si proches l'un de l'autre jusque dans la démarche, Mary croyait voir son mari tenir par la main un double minuscule ; une reproduction à l'échelle comme ces poupées qui s'emboîtent, les plus grandes cachant les plus petites, et dont on aurait gardé uniquement les extrêmes.

Sean lui, était différent. Toujours ailleurs ; un rêve plus loin. Peut-être était ce pour cela que les rapports entre son mari et l'aîné étaient si difficiles. Pourtant, Dieu sait que l'enfant vénérerait littéralement son père ! Sean aurait tellement voulu qu'il soit fier de lui ; mais quoi qu'il fasse, une maladresse ou un oubli venaient rendre Patrick un peu plus méfiant, un peu plus exigeant...

Patrick lança de nouveau Liam en l'air et le fou rire reprit, inextinguible. Encore quelques mois et son fils perdrait cette voix, cette allure d'ange, sans que rien ne puisse fixer cet instant.

Mary eut envie de pleurer tellement l'émotion était forte. Trop d'amour entraîne trop de peur... Au comble du bonheur et bouleversée à la fois, elle détourna la tête.

Deux étages plus bas le vieux Thornton se préparait au choc.

C'était un cauchemar qui semblait devoir toujours se renouveler : quelle que soit l'heure où il quittait son appartement, le vieil homme voyait Sean monter vers lui à toute vitesse et n'en attendait plus aucune pitié. À croire que le gamin se tenait à longueur de journée tapi en embuscade, prêt à déjouer toutes ses ruses. Le vieux Thornton avait bien essayé de modifier ses horaires, ne sortant de chez lui qu'à des heures improbables, sans faire le moindre bruit ou au moment des repas. Ses manœuvres évasives n'avaient rencontré aucun succès.

Il s'agrippa à la rampe de bois, serra sa canne contre lui et se tétanisa. C'était imparable ; lancé comme il l'était, le gosse allait le fiche en l'air, lui faire dévaler les escaliers et lui briser les reins : l'impact était inévitable.

Les yeux brillants et le sourire aux lèvres, Sean attendit l'ultime seconde pour effectuer un crochet millimétré, effacer une épaule et frôler le vieillard sans même ralentir.

— Houps ! Jour, m'sieur Thornton.

Encore tremblant, le vieil homme faillit en perdre l'équilibre.

— *Shaun Aloisius O'Brady* ! Espèce de sacrifiant, feras-tu donc un jour attention, nom d'une pipe !

Les cloisons étaient minces, Liam en train de reprendre sa respiration : Patrick assura sa prise sur le poignet de Liam et perdit son sourire.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce vacarme dans l'escalier ?

— L'Irlande qui se soulève ou ton fils qui rentre à la maison, dit posément sa femme.

Sur le palier, penché plus que de raison bien au-dessus de la rampe, Sean montrait fièrement la lettre à sa victime :

— Oncle Emmett nous a écrit d'Amérique !

— Ton oncle aussi était un sacrifiant ! hurlait le vieux Thornton en contrebass, tout en raturant l'air de sa canne comme une arme inutile.

Patrick bondit en entendant la proclamation de son fils : encore sur le pas de la porte, il lui arracha l'enveloppe avant de

la décacheter fébrilement, tandis que Sean, privé de son trophée, les bras happant le vide, se retournait en s'exclamant :

— Non, *Daddy* ! Non !

— Arrête, bon sang ! Quand donc cesseras-tu de te conduire comme un gosse ?

Désemparé, Sean essaya de trouver un appui chez sa mère.

— *Mum* ?...

Il n'avait pas vu Mary se tendre : instinctivement elle avait attiré Liam contre ses jambes comme pour le protéger.

— Seanny ! Tais-toi !

Mary dut faire un effort pour se contrôler, et ce fut tout juste suffisant pour arracher quelques mots à sa gorge sans qu'ils ne la trahissent :

— Laisse ton père tranquille !

Patrick finissait de lire. Un silence poisseux, maussade, s'installait ; la voix minuscule de Liam la fit sursauter :

— Maman, tu me fais mal...

Elle desserra son étreinte. Sean ne tenait plus en place, attendant que son père ait achevé sa lecture : il pourrait alors annoncer fièrement qu'il avait trouvé du travail. Ses parents n'avaient même pas remarqué ses nouveaux vêtements, mais dans une semaine il pourrait faire sonner les pièces sur la table ; et là, son père serait bien obligé de le voir autrement. Peut-être même que le vieux Weil lui laisserait feuilleter ses livres...

— Emmett a pu avoir les visas. Il nous envoie l'argent.

Patrick n'eut pas plus tôt fini sa phrase que Sean se mettait à chanter à tue-tête :

— On part en Amérique !

Il saisit les mains de Liam et les deux gosses, mêlant rires et chansons, se lancèrent dans une gigue effrénée.

Mary leur tourna le dos. Ses bras se refermèrent, son front vint buter sur la vitre. Muet, le visage dénué d'expression, Patrick n'osait pas regarder vers sa femme, tandis que leurs enfants dansaient.

— On part en Amérique ! On part en Amérique !

Les épaules voûtées, leur père s'arracha finalement à sa chaise et poussa les enfants vers la porte :

— Allez jouer dehors un moment. Allez, allez...

Liam continuait de chanter. La main se fit plus ferme dans le dos de l'aîné. Patrick se préparait sans plaisir à un affrontement ; il ne les voyait déjà plus, n'entendit même pas Sean commencer une phrase :

— Tu sais, Papa, j'ai vu m'sieur Weil !

— Plus tard, plus tard...

Il leur ferma la porte au nez.

Abandonnés sur le palier, Sean sentit son frère l'observer du coin de l'œil. Le petit tenait à la main un vieil ours râpé, borgne et manchot, qui ne le quittait jamais. Ce troll le narguait et ce n'était pas bon présage.

— Tu vas vouloir me laisser, je le sais... susurra le petit serpent.

— Tu sais rien.

Sean lui saisit la main et commença à descendre les escaliers. S'ils parlaient en Amérique, peut-être que le vieux Weil ne le laisserait pas travailler pour si peu de temps.

Liam n'osait pas vraiment attaquer son frère de front. Il lui fallut bien tout un étage pour se jeter à l'eau.

— Tu vas voir Kathleen Calhil !

— Et pourquoi j'irais voir Kathleen ?

— Parce que c'est une fille !

Cette évidence posée, le cadet insista :

— Tu vas lui dire qu'on part en Amérique !

Les deux gosses étaient arrivés sur le trottoir sans que Sean n'ait réagi ; Liam dut se résoudre à brûler ses vaisseaux :

— Vous allez vous faire des bisous !

Le coup avait porté !

— Et toi, tu en fais bien des bisous à ton ours !

— Moi, je deviens pas tout rouge et je me mets pas à bégayer ! Illuminés par le pouvoir, les yeux du tout petit brillèrent.

— Tu comptes venir et regarder ? demanda Sean.

— Oui !

— Sinon, tu diras à Papa où je suis allé, et pourquoi.

— Et il te collera une raclée pour m’avoit laissé !

Un geste vif, une traction brutale et l’ours avait changé de main.

— Willy !

Sean agitait la dépouille au-dessus de la tête de Liam, juste assez haut pour que son frère ne puisse le récupérer.

— Tu dis un mot et je lui arrache la tête, les jambes et le bras qui lui reste !

Liam, horrifié à l’évocation d’une pareille sauvagerie, se mit à pleurer.

— Je t’aime plus ! Rends-moi mon ours !

Sean s’éloigna de quelques pas :

— Pas un mot, rappelle-toi, sinon...

D’un geste dédaigneux l’aîné libéra l’otage râpeux et partit en courant. Toujours larmoyant, son frère attendit quand même qu’il soit assez loin pour enfin, s’abandonner aux plaisirs amers des plus basses vengeances :

— Sean est amoureux-eux... Sean est amoureux-eux...

*

— Bon sang, Mary ! la moitié de l’Irlande *rêve* de pouvoir partir ! Quand Emmet l’a fait, Liam était soi-disant trop petit ; mais maintenant ?

Sa femme n’avait pas bougé. Les bras cadencés autour d’elle, seule une auréole de buée sur la vitre s’ouvrait et se fermait au rythme lent de sa respiration.

Désabusé, Patrick évalua du regard le mobilier de leur unique pièce. Deux matelas éreintés, un pour eux, un pour les enfants ; une table branlante, une chaise et un banc ; quelques instruments de cuisine, un miroir ébréché...

Le reste, et ça ne représentait pas grand-chose, sommeillait chez le prêteur sur gages.

Encore n'étaient-ils pas les plus à plaindre : il y avait non loin de chez eux bien assez de *slums* infestés de vermine, où certaines familles s'entassaient à quinze, pour que Patrick ne s'y méprenne pas...

— On en a discuté des heures, des nuits entières !... En priant pour que je trouve un peu de travail et qu'on crève pas de froid... Ou que les gosses ne tombent pas malades parce qu'on n'a pas de quoi payer le docteur...

Son mari dit enfin ce qui lui pesait le plus, à mi-voix, car malgré les mois et les années, Patrick aimait toujours sa femme :

— Je ne te reconnais plus...Je veux que tu redeviennes insouciant...comme quand on s'est rencontrés. Je veux que nos enfants puissent vivre autre chose que la vie qu'on leur promet.

Mary s'était raidie comme sous un coup de fouet.

Maladroit, mal à l'aise, il ne savait plus très bien comment adoucir ses paroles. Patrick s'approcha d'elle et l'entoura de ses bras ; ses mains descendirent jusqu'à la taille que les grossesses avaient épargnée. Il se rappelait encore le jour où du bout des lèvres, il lui avait demandé comment elle s'y prenait pour ne pas avoir changé.

« Secret de femme ! »

C'est lui qui avait rougi.

Patrick l'avait aimée tout de suite. Cette façon de se déplacer comme si elle se contentait d'effleurer le sol ; ses cheveux blonds sagement ramenés en arrière ; les yeux verts dont Sean avait hérité ; l'ovale très doux du visage ; et peut-être plus encore, cette apparente timidité qui ne demandait qu'à disparaître sous les éclats de rire... Tout ce qui faisait ses seize ans l'avait irrémédiablement séduit.

Mais elle avait changé.

La voix de Patrick hésitait, butait sur les mots. Il n'était pas très à l'aise quand il fallait faire des phrases. Et encore, le plus dur était-il à venir ; tellement dur qu'il ne le dit qu'à moitié :

— La nuit, tu me tournes le dos de peur d'avoir un autre enfant...

C'est vrai qu'elle était différente, comme usée : l'arrivée des garçons l'avait séparée d'elle-même. Mary n'était plus là que pour eux et parfois pour Patrick. Mais elle, qu'était-elle devenue ?

L'inquiétude avait remplacé les sourires.

Sa pensée dériva jusqu'aux bateaux cercueils, jusqu'à leurs cales obscures où elle voyait déjà s'étouffer les enfants. Puis ce fut le souvenir d'un de ses grands-oncles, qu'au moment de la Grande Famine on avait retrouvé mort sur le bord d'un chemin. De l'herbe plein la bouche, faute d'avoir trouvé autre chose ...

Mary frissonna de nouveau ; elle se sentait fatiguée, lasse de se battre, de tout craindre, de toujours s'inquiéter. Patrick lui caressa les cheveux et Mary laissa aller sa tête en arrière pour la poser au creux de son épaule. Les milliers de fétus de paille qu'elle n'avait cessé d'empiler entre eux et le monde se renversèrent sous l'inertie de ce flot.

« Moi aussi, j'en ai assez de te tourner le dos » se dit-elle.

— Tu es mon mari. J'irai.

*

Sean courait. Comme toujours.

« Kathleen va en tomber par terre ! Faudra quand même que je prévienne m'sieur Weil... Je suis sûr qu'elle va pas vouloir le croire... » Des cris commençaient à résonner dans le quartier, mais tout à ses pensées, Sean n'entendait rien.

« L'Amérique, l'Amérique ! »

Il coupa au plus court par une ruelle crasseuse, sans remarquer un jeune couple qui, en sens inverse, main dans la main, filait à toutes jambes. Juste avant Butcher street, à l'angle de Seymour's, un homme le percuta de plein fouet : tous deux roulerent dans la poussière, mais tout en se relevant pour s'enfuir, l'adulte s'était mis à hurler :

— Pas par là, petit ! Fous le camp !

L'homme avait abandonné derrière lui sa canne et son chapeau et Sean, qui se redressait en maugréant, le vit s'éloigner trop vite pour pouvoir l'insulter.

Les accessoires oubliés lui rendirent le sourire que le choc avec cet imbécile avait fait s'envoler : l'élégant chapeau noir lui tombait sur les yeux, mais la canne à pommeau d'ivoire qu'il faisait virevolter entre ses doigts était un don du ciel. Avec la veste un peu trop grande que Max avait donnée, l'ensemble conférait à Sean une bien drôle d'allure, tandis qu'il se pavanait en imitant la voix grave du riche Américain qu'un jour il deviendrait.

Sean n'en profita pas longtemps. Bruyante et désorientée, la foule débouchant de Butcher street vint avaler le gamin comme une marée humaine qui se serait mise à monter. Une femme rousse affolée et la petite fille blonde qu'elle portait dans ses bras le percutèrent, l'envoyant valser en arrière. Sa tête frappa durement le pavé. L'espace de quelques secondes Sean perdit connaissance.

La première image qui, juste au-dessus de lui, transperça la grisaille du choc, fut le poitrail osseux d'une pauvre carne, électrisée de terreur. Puis vint la tête de l'animal, les naseaux si étirés qu'ils en étaient béants ; et ses yeux, blancs, énormes. Deux boules folles, striées de sang ; prêtes à jaillir de l'orbite. Le cheval, découvrant des dents jaunes et immenses, crachait des flots de bave et agitait furieusement l'encolure pour rompre son harnais. La jument se cabra soudain et vint masquer la lumière. Une première fois, les sabots s'écrasèrent en cataracte, frôlant son crâne de quelques centimètres et l'épargnant par miracle. Quand pour la deuxième fois, le choc des fers sur les pavés et les hennissements assourdirent les plaintes effarées de la fillette, Sean avait pu s'écarter de justesse en roulant sur lui-même.

La mère ramassa brusquement la petite. Son châle épais dégoulinait sur ses épaules, sa coiffure était en déroute. Elle s'enfuit à toutes jambes, sans même prendre le temps d'essuyer les taches de boue venues souiller la robe et le visage de l'enfant.

Un regard circulaire et Sean réalisa soudain qu'il se trouvait au beau milieu d'une ruche qu'on aurait enfumée : décérébrés par la peur, ces insectes hurlants se déplaçaient en tous sens ; les portes de bois et les fenêtres à guillotine claquaient en un dernier recours ; personne ne semblait capable de garder son sang-froid, emporté d'un seul coup Dieu sait où par un vent de panique. Oscillant à l'aveugle, cette cohue insensée se croisait en désordre sous la houle des cris qui inondait la rue. Ses vagues n'en finissaient plus de se briser sur les briques des maisons, les angles d'immeubles, fuyant la lame qui les poursuivait, si brune, si avide de les noyer tous qu'elle n'en épargnerait que l'écume.

Encore légèrement étourdi, Sean prit conscience de ce que tout le monde hurlait :

— Les Anglais !

Et le mot que chaque Irlandais redoutait vint exploser sous son crâne : « Une raffe ! » La même frayeur qui avait fait se dresser l'animal vint s'emparer de lui, mais Sean n'eut pas le temps de réagir : déjà une main puissante l'agrippait par le col, le relevait sèchement et le projetait vers un petit groupe qui avançait frileusement au pas, bras levés bien au-dessus de la tête entre deux haies de fusils.

— Hé, m'sieur, j'ai rien fait, m'sieur !

De la pointe de son arme, un caporal le repoussa distraitemment.

— Tais-toi : tout le monde le sait que t'as rien fait. Mets-toi avec les autres, fais ce qu'on te dit et tout se passera bien.

Leur petite troupe se mit craintivement en marche, traînant les pieds sous la surveillance menaçante des militaires. Sean comprit qu'on les emmenait vers la Grand-Place et réalisa avec effroi, au fur et à mesure qu'ils avançaient, l'ampleur et l'efficacité de l'opération.

Les Anglais étaient partout. Par petits groupes arrogants, ils visitaient les cours, investissaient les immeubles, défonçaient les portes, retournaient les caves et appréhendaient sans

ménagement tous ceux qui résistaient ou dont la mine leur paraissait suspecte.

Leurs invectives s'entrecroisaient : « Regroupez-vous ! »
« Plus haut les mains ! » « Contre le mur ! » « Sortez de là ! »

De l'abri d'un contrevent ou de derrière une fenêtre, les rares révoltés leur répondaient :

« Que Dieu vous maudisse ! »

« Rentrez chez vous, assassins ! »

Et à tout cela se mêlaient les sifflets stridents des sergents, le martèlement des bottes, le choc brutal des crosses, les éclats des carreaux qui se brisaient et les cris de douleurs étouffés sous les coups. L'endroit grouillait de gens aussi perdus que lui-même, assaillis, ballottés et humiliés par ces militaires, dans un ballet parfaitement coordonné aux allures de fin du monde. Deux Anglais en civil, si discrets qu'ils en étaient anonymes, épluchaient tout cela d'un œil aiguë. Leurs regards fixèrent leur choix et s'en saisirent sur le champ ; si vite que le métal des menottes n'eut pas le temps de briller. Quelques gestes secs, mesurés ; des mots proférés à mi-voix et les deux hommes disparurent avec leur prisonnier comme s'ils n'avaient jamais été là.

Sean se sentit suffoquer. Perdu comme seul un enfant peut l'être, il n'était plus qu'un jouet, une bille minuscule abandonnée au milieu de cette armée faite de véritables soldats dont chaque bouton brillait, aux armes luisantes de graisse et aux cuirs impeccablement cirés.

Il comprit à ce moment pourquoi Weil lui avait arraché l'uniforme et, dès cet instant, comme tous les Irlandais, Sean se mit à craindre et haïr les Britanniques.

Un grand type à casquette venant dans l'autre sens, les manches de sa chemise roulées sur les bras malgré le froid piquant, cracha sur un sous-officier en passant devant lui. L'homme fut instantanément assommé d'un violent coup de crosse, et vint s'écrouler sur un sac de charbon qu'une brouette en fuite avait laissé s'échapper. Les autres prisonniers ne bronchèrent pas,

bouillonnants d'une rage impuissante et brûlants de honte en même temps. On les fit avancer, mais il n'y eut personne pour oser regarder le malheureux en passant devant lui pendant que méticuleusement, pour l'exemple, le sergent lui broyait les doigts.

C'est en arrivant sur la Grand-Place où se trouvait déjà une centaine de personnes que Sean découvrit l'automitrailleuse. Elle trônait comme une araignée au centre de sa toile, reliée par des fils invisibles à ses serviteurs humains qui, en nombre toujours plus grand, lui ramenaient ses proies. Ni Sean ni personne à Dublin n'en avait jamais vu. Ses yeux n'arrivaient pas à se détacher de l'engin flambant neuf. Seul un chien essaya vainement de s'y attaquer, mordant les pneus, avant de prendre la fuite quand dans un bruit assourdissant, crachant par à-coups une fumée noire, la masse métallique avança de quelques mètres. Cette chose dégageait une telle impression de menace aveugle à toute humanité, que Seanny se sentit encore plus perdu, avalé par un cauchemar dont son jeune âge amplifiait le danger.

Un pot de fleur jeté du haut d'un immeuble vint se briser sur le blindage pendant que des soldats, après un tri sommaire, chargeaient les plus suspects à l'arrière d'un camion. D'un simple mouvement de tête, un officier hautain lança trois hommes chargés de découvrir qui avait été assez bête pour s'être rebellé ; puis il se hissa sur le marchepied de l'automitrailleuse et emboucha un porte-voix :

— Je suis le colonel Blake ! Toute personne portant assistance au Sinn Feiner ¹ que nous poursuivons sera conduite à la prison de Kilmainham, jugée et pendue !

Un claquement de fouet et l'attelage du premier véhicule où s'entassaient les prisonniers démarra, faisant grincer ses essieux comme s'il voulait couvrir leurs cris.

1. Sinn Feiner : membre du Sinn Fein, mouvement précurseur de l'I.R.A. (*Irish Republican Army*) ; devenu depuis sa façade politique.

Blake lança sans ménagement le porte-voix à un sous-officier et avança de quelques pas pour se rapprocher des prisonniers. Machinalement, le colonel passa la main sur une cicatrice qu'il portait au visage ; un souvenir des Boers, presque invisible maintenant : juste un petit sillon blanchâtre au sommet de la pommette, ramené d'Afrique du sud où il avait servi aux cotés de Churchill.

Ses lèvres étaient un rictus, une promesse pour ceux qui osaient soutenir son regard. Ses yeux gris détaillaient la populace et fixaient dans sa mémoire chaque visage. Ils glissèrent sur Sean, beaucoup trop jeune pour l'intéresser. Cela suffit pourtant au gosse pour comprendre que le danger venait de cet homme, pas de la machine. Peu à peu, une terreur insidieuse le gagnait.

Un officier au teint pâle s'approcha. Le colonel Blake ne l'aimait pas. « Ce noblion fraîchement sorti de Sandhurst son stick planté sous le bras ! Comme si c'était là que réside l'autorité.... Et cette fine moustache blonde qu'il se laisse pousser pour qu'elle le vieillisse un peu ! » Une gravure de mode dont il aurait pu dire tout ce que contenaient les poches : à gauche, un porte-cigarettes en argent avec ses armoiries ; à droite un briquet du même métal offert par sa mère ; contre la poitrine, un petit carnet d'un cuir délicat où chaque page disparaissait sous des croquis...

— Colonel !

— Quoi encore, lieutenant De Havilland ? !

— Sir, je me permets de vous rappeler que nous conduisons une simple opération de police. Malgré tout ces gens ont des droits : ce sont des sujets britanniques.

Un gendarme de la *Royal Irish Constabulary* tendit une note à Blake, qui s'en saisit et pivota pour suivre de loin le chargement d'un deuxième camion, guidé rythmiquement par les aboiements des soldats.

Dans un garde-à-vous impeccable, le menton haut, le regard tendu vers l'horizon alors même que son supérieur lui tournait

le dos, De Havilland insista :

— De plus, à ce rythme, Kilmainham jail ¹ ne suffira pas. Et nous aurons toute la population contre nous.

Le colonel Blake se retourna d'un bloc :

— Ce papiste a abattu deux de mes hommes, lieutenant ; il n'a pas volé une bouteille de lait devant votre porte ! Alors, enfouissez vos remarques sous votre joli mouchoir de soie.

Blake se rapprocha du jeune officier pour mieux le dominer :

— Deux permissionnaires tirés dans le dos comme des lapins... Je le veux mort lieutenant ; je le veux mort, et je l'aurai ! Même si pour cela je dois faucher tout le trèfle d'Irlande.

De sa place, Sean pouvait entendre chaque mot, épier sur leurs visages si dissemblables les réactions des deux hommes, deviner la sueur perler sur celui du jeune officier et mesurer l'effort qu'il devait faire, simplement, pour oser parler encore.

Même ceux qui se trouvaient plus loin pouvaient suivre la scène : les femmes venues de la campagne, tapies sous leurs immenses châles sombres ; les hommes de peine aux mains calleuses et aux ongles cassés ; les vieillards qui enfants avaient connu la famine ; ceux qui ne savaient pas de quoi demain serait fait et ceux assez nantis pour avoir tout à perdre.

Tous, toutes, crevaient de peur et Sean plus que les autres, tandis que les éclats de voix du colonel sifflaient près de leurs têtes. Plus que les soldats, plus que la rafle et sa brutalité, plus que l'automitrailleuse et Kilmainham jail où son père devrait venir le chercher, c'était cet homme, cet homme spécifiquement, qui le terrorisait. Blake était pour lui l'Antéchrist, le mal incarné, un démon en uniforme venu pour l'emporter. S'il s'était simplement approché un peu plus, le gosse aurait perdu

1. *Kilmainham jail* : la prison de Kilmainham. Équivalent irlandais de la Bastille ; située dans la partie ouest de Dublin. Elle fut le passage obligé de tous les révolutionnaires irlandais : De Valera, Michael Collins, la comtesse Markiewicz, etc.

connaissance, pour qu'au moins son esprit lui permette de s'évader.

— Avec ces méthodes, sir, pour un terroriste que l'on arrêtera, c'est dix vocations que nous allons susciter, insista le lieutenant de Havilland d'une voix étranglée.

Blake faillit le gifler devant toute la troupe et la centaine d'Irlandais de tous âges qui constituait la masse des prisonniers. Chacun de ses mots était assené comme une insulte :

— Que vous apprend-on dans vos belles écoles, lieutenant ? Si la Couronne se montre incapable de faire régner l'ordre à sa porte, que croyez-vous qu'il se passera aux Indes et dans le reste de l'Empire ? C'est une guerre qu'on fait ici ! Et on ne cède rien !

Un tremblement incoercible s'empara de Sean :

« Ils sont devenus fous. Ils vont tous nous tuer... Comme Grand-père ! »

Le tremblement remonta tout le long de son corps et l'enfant sentit qu'il ne se contrôlait plus :

« Il faut que je fiche le camp. »

Blake l'empêchait de penser, la peur lui donnait le vertige, lui brouillait les idées.

C'était cet homme qu'il devait fuir, cet homme qui les commandait tous, cet homme qui allait le tuer !

La tête de Sean lui faisait mal. Personne ne s'intéressait à lui : les soldats comme les prisonniers avaient leur attention fixée sur l'algarade des deux officiers. À peine capable de respirer, l'enfant se décala vers la forme brune que constituait pour lui l'extrémité du groupe. À quelques mètres, un vélo renversé laissait sa roue cliqueter dans le vide ; au-delà, une ruelle lui tendait les bras. Pendant les premières foulées, le mur mouvant des autres prisonniers pourrait sûrement le dissimuler.

La voix de Blake explosa encore, comme une lame fracassant le silence, faisant se courber les têtes et ployer les échine. Pourtant elle ne s'adressait qu'au frêle officier qui tanguait sous l'assaut :

— Compris, de Haviland ? *Not an inch*¹ !

— *Yes, sir.*

— Je ne vous ai pas entendu !

— *Yes, sir !* répondit-il en claquant les talons.

— Occupez-vous un peu moins de ce qui se passe dans les nuages et revenez sur terre !

Sean inspira à fond ; ses dents claquaient, son cœur battait à tout rompre. Le gosse hésitait. Il vit le garde le plus proche tourner la tête.

C'était venu tout seul. Ses jambes l'avaient emporté.

Une porte qui s'ouvre et qui l'avait happé.

À peine s'était-il élancé que dans son dos, une voix martiale se mettait à tonner :

— Hé ! Toi, là-bas ! Stop, ou je tire !

Tout sembla se ralentir, se dérouler très lentement. Sans comprendre comment, Sean visualisait toute la scène : il se regardait s'éloigner, comme si ses yeux étaient restés aux cotés du soldat qui épaulait son arme. Dans le même temps, l'enfant conservait sa propre vision sur l'angle de la rue, à une vingtaine de mètres à peine, et qui tout doucement se rapprochait. Plus étrange encore, aucun son ne parvenait jusqu'à lui.

Le soldat se crispait : faire feu sur un gamin de cet âge le gênait. Il bloqua sa respiration comme on le lui avait appris et affermit sa visée. Son lourd Enfield tirait un peu trop haut et à droite.

Il lui faudrait compenser.

Ne penser qu'à ça. Ne voir qu'une cible.

Pas un enfant.

Sean courait dans le vide, attendant l'impact entre ses épaules, l'énorme gifle qui l'enverrait rouler. Les jeux étaient faits, l'angle de la rue trop loin. Pas de beaucoup, mais trop loin...

1. *Not an inch* : pas un pouce (nous ne céderons). Cri de ralliement de l'ordre d'Orange, franc-maçonnerie protestante et probritannique, toujours extrêmement puissante actuellement en Irlande du Nord.

Il n'atteindrait même pas l'enseigne verte du barbier qu'un vent timoré faisait grincer tout en la balançant.

Un peu plus tôt, l'Amérique lui avait tendu les bras ; elle serait engloutie dans la bouffée de fumée que cracherait le fusil.

Au milieu du groupe d'où Sean s'était détaché, la femme qui tout à l'heure l'avait renversé fit se tourner sa fille. Elles aussi, on les avait attrapées. La mère enfouit le visage de la petite dans les plis de sa robe tandis que d'une main tremblante, un vieillard se signait.

Un homme, un seul, s'arracha à tous ceux qui déjà baissaient la tête et déchira le rideau de militaires qui contenait les prisonniers.

Personne ne le connaissait. La quarantaine, son habit du dimanche, une moustache fournie, des mains de travailleur. Il s'appelait Bob Cole ; cela aurait pu être n'importe qui...

On put lire un juron défilé sur ses lèvres, pendant que l'homme se lançait en avant pour plaquer le soldat. Trop tard de toute façon : le doigt commençait à blanchir en écrasant la gâchette.

Et l'abri de l'angle de la rue qui était là, bêtement, à trois mètres...

Le coup partit. Bob Cole ne le dévia pas.

C'était le premier son qui revenait dans cette ambiance de ouate, tranchant ce silence neigeux comme le fracas d'une avalanche. De la foule monta une sorte de gémissement mêlé de « Jésus, Marie, Joseph... »

Jamais Seanny n'aurait cru qu'une arme puisse faire autant de bruit, avant que la balle ne le dépasse en sifflant et ne s'écrase contre un mur.

Une bouffée de poussière rouge brique. Une dernière foulée. Il tourna à droite et disparut.

Derrière Sean, Bob Cole s'était relevé et tentait lui aussi de s'enfuir. Venu de Belfast, ce protestant était à Dublin pour deux jours.

Sans doute aimait-il les enfants.

De Havilland sentait bien qu'il devait faire quelque chose, mais la brutalité et la vitesse avec laquelle tout s'était déroulé l'en rendait incapable. Une détonation toute proche fit sursauter le lieutenant ; l'odeur de la poudre vint agresser ces narines. Déjà Blake rangeait son Mauser encore fumant tout en jetant un ordre :

— Deux hommes pour ramener ce gosse ! Il doit savoir quelque chose !

À quelques pas de là, Bob Cole gisait dans son sang. Il n'avait pas fait deux mètres.

Toute la foule s'agitait. Un attelage, que le premier coup de feu avait fait se cabrer, renversa tout ce que contenait la carriole à laquelle il était harnaché. Les chevaux filèrent au grand galop, semant la panique et joignant le crissement strident de leurs roues aux aboiements de la troupe qui essayait de contenir les Irlandais.

« Ce type est mort et je n'ai même pas vu Blake sortir son arme. Peut-être est-ce cela un officier. En tout cas c'est bien une guerre. » pensa le jeune militaire.

Répondant à l'ordre du colonel, un premier soldat, long et maigre, s'était aussitôt lancé à la poursuite de Sean.

— Scott, avec moi ! cria-t-il d'un voix éraillée.

Le soldat Scott le suivit avec un peu de retard, entravé qu'il était par les caisses et les sacs éventrés tombés de la carriole et par-dessus lesquels il devait sauter.

De Havilland connaissait ce Scott : un vicelard à la stature épaisse, une brute au front bas qu'il lui avait fallu sortir du trou ce matin pour répondre aux besoins de la rafle. « Peut-être ne suis-je pas fait pour ça... »

— Lieutenant !

Comme un automate, un animal bien dressé, il se raidit, releva le menton et répondit sur le même ton :

— *Yes, sir !*

En se dirigeant vers son supérieur, De Havilland mesura un peu plus l'emprise et la fascination que cet homme exerçait. Il

savait Thomas Blake issu d'une famille de militaires, installée de longue date dans le Nord. Un de ces Anglais « plus Irlandais que l'Irlande »... Des états de service impeccables : gagnés au feu, ses galons avaient récompensé un courage physique exceptionnel. Officier supérieur avant la quarantaine, sa carrière promettait de s'achever à Londres au sein du grand état-major...

Avait-il toujours été comme ça, ou bien n'était-ce venu que peu à peu ?

Quel contraste avec sa propre famille, son *lord* de père à la voix teintée d'un soupçon d'inquiétude quand, pour la première fois, il avait pénétré l'immense salon du manoir, sanglé dans son nouvel uniforme :

— Faites attention à vous, Dorian. Pour ce que j'ai cru en voir, l'armée a pour habitude, comment dirais-je... comme nécessité, de changer les hommes qu'elle emploie... Ce n'est souvent qu'une question de temps. Ne croyez pas trop pouvoir l'utiliser.

Le jeune homme avait à peine relevé cette phrase, persuadé que l'aéroplane dont il traçait les plans s'imposerait, même à une institution aussi rigide que l'Armée royale britannique. Le sien ou celui de quelqu'un d'autre. Il y aurait forcément de la place pour lui dans les airs, il y en avait tant.

Mais maintenant, le doute était là. Peut-être son père parlait-il de tout autre chose ; de l'intérieur même de l'être humain...

Considérant la parfaite mécanique de guerre qu'était Blake, De Havilland réalisa qu'il ne savait pas ce qui lui faisait le plus peur : ne pas se révéler capable de commander...

Ou bien se transformer pour devenir comme lui ?

Les deux officiers se retrouvèrent côte à côte, dominant le cadavre de Cole, tandis que la confusion s'estompait peu à peu sous la menace et les coups des soldats.

Aux pieds du jeune lieutenant, la flaque visqueuse ne cessait de s'étendre. D'un rouge effrayant, elle continuait d'avancer, semblant vouloir atteindre ses bottes pour imbiber son uniforme et finalement l'engloutir tout entier.

Sardonique, le colonel Blake le regarda comme s'il lisait en

lui ; et De Havilland ne dut qu'à un accès de fierté de ne pas désertier ou vomir, car les centaines d'yeux de la foule étaient fixés sur eux et débordaient de haine.

*

Sean filait à toutes jambes dans un quartier vidé de ses habitants. Ici, même les rues paraissaient efflanquées. Ces maisons basses et insalubres étaient scellées des portes aux fenêtres. Les gens se terraient derrière des murs rongés de salpêtre en attendant la fin de la rafle ; seul un peu de linge, qui n'avait pas fini de sécher, trahissait leur présence. Jusqu'aux rares petits commerces qui avaient tiré leurs volets. Plus un enfant ne traînait au dehors.

Pas un marchand de lacets, pas une vendeuse d'allumettes.
Personne.

On avait même rentré les ivrognes.

Les Irlandais savaient que rien de bon ne pouvait venir des Anglais ; des siècles d'expérience l'avait toujours démontré. Aucun ne se trouvait dans ces ruelles grises pour le cacher aux yeux de ses poursuivants ; mais aucun ne viendrait leur indiquer par où il était allé, quand pour quelques secondes les soldats le perdaient de vue.

Sean estimait son avance à une cinquantaine de mètres. Guère plus. Même si ceux qui le pourchassaient étaient plus rapides que lui, entravés par leurs armes et leur harnachement, ils se fatigueraient vite.

Tenir. Ses poumons le brûlaient. Il devait faire un effort terrible pour continuer à monter les genoux. Conserver son avance le plus longtemps possible, jusqu'à ce que d'eux-mêmes les Anglais abandonnent...

De petits immeubles aux toits noirs formaient un entrelacs de venelles où Sean s'engouffrait sans réfléchir, pour qu'à chaque croisement les soldats perdent un petit peu de temps. Mais du coup, le gamin ne savait plus très bien où il se trou-

vait, maintenant que sa fuite l'avait conduit en dehors de son propre quartier. À chaque fois qu'il changeait de direction, la peur de s'engager dans une impasse lui tordait les entrailles.

Sean tourna à droite et glissa sur un pavé humide quand il voulut changer d'appui. Il trébucha, s'écorcha le genou mais repartit en avant. Quelques battements de cœur supplémentaires puis, heureusement, la voie libre pour continuer de filer entre deux murs de briques sombres dont même les lézardes se cachaient sous la mousse. Rester sur cette ombre de trottoir plutôt qu'au centre de la rue, là où un caniveau malpropre l'ouvrirait de tout son long. Courir ; courir...

Leurs voix se rapprochaient. Les deux soldats s'encourageaient mutuellement. Dès qu'ils le perdaient de vue, ils se guidaient au bruit de sa course que dans cette ambiance lunaire, aucun son ne venait perturber. Sean sentait ces chiens sur ses talons, leur souffle dans son cou. Pour les deux Anglais, ce n'était plus qu'un jeu, un amusement sans conséquence ; Sean pouvait presque les entendre rire ! Chaque enjambée ancrant en lui la crainte ; chaque mètre les lui faisait haïr un peu plus. « J'aurais dû écouter *Daddy*, rester avec Liam et rien ne serait arrivé ! »

Tout en se maudissant, l'instinct de survie le faisait réfléchir à toute vitesse. Le gamin réalisa brutalement que ses poursuivants avaient trouvé la bonne allure, se bornaient à garder le contact et attendaient que l'enfant s'épuise pour n'être plus qu'un animal aux abois, puis une proie facile, enfin une victime consentante, soulagée que tout cela se termine.

« Me cacher pendant que j'ai de l'avance et que c'est encore possible. »

Le gosse tourna à gauche et vit qu'un peu plus loin une autre rue lui tendait les bras. Juste avant, sur le côté, s'ouvrait un étroit passage entre deux maisons délabrées dont on avait muré les fenêtres.

Sean s'y jeta.

Ce n'était qu'une espèce de tortueux couloir à ciel ouvert où la lumière avait du mal à pénétrer : un paradis pour chats de gouttière, jonché d'excréments et d'objets au rebut ; s'élargissant au bout, là où s'entassaient des gravas, face à une soupente que quelques planches disjointes séparaient d'un terrain vague.

« La palissade au fond. Me cacher derrière le tas de poubelles et dès qu'ils sont passés, sauter de l'autre côté ! Ensuite, ils ne me trouveront plus... »

Les deux soldats ne l'avaient pas vu. Laughton — le grand maigre qui s'était lancé à sa poursuite en premier — passa à toute vitesse, mais Scott était encore à la traîne.

— Qu'est-ce que tu fiches ? lui cria Laughton tout en ralentissant sa course.

— Rien, j'arrête. La chasse au *Paddy*¹, ça me fait plus rigoler ! Si Blake veut des Irlandais, il a qu'à se les trouver lui-même. Moi, ça m'a fatigué !

Sean risqua un œil : le dernier à parler, un moustachu massif, s'était arrêté pile à l'entrée du passage et venait de remettre son arme à la bretelle. Le gosse se tassa un peu plus entre une poubelle débordante d'ordures et des décombres de briques et de verre.

— T'es vraiment stupide, Scotty, on t'a à peine sorti du trou que tu veux y retourner...

— Et qui le lui dira au colonel ? Toi ? De toute façon, maintenant le gosse a filé. T'as une cigarette ?

— Non ! Et j'ai aucune envie de payer pour tes envies de fumer, lui répliqua le plus grand.

— J'ai un peu de tabac. T'as du papier, je t'en ai vu ce matin. P't-être aussi que tu devrais gueuler moins fort, Laughton ; parce que j'étais seul au trou et que le sergent se demande toujours où sont passés les dés pipés.

Sean se tendit comme un arc. Malgré toute l'attention qu'il

1. *Paddy* : surnom générique donné à tous les Irlandais, comme *Jock* pour les Écossais.

leur prêtait, les mots ne lui parvenaient que de façon confuse, d'où émergeaient quelques blocs dont il peinait à saisir le sens. De toute façon, peu lui importait ce qu'ils pouvaient raconter pourvu qu'ils disparaissent.

— OK, ça va ! Mettons que j'ai rien dit, répondit Laughton sur un ton faussement enjoué. On revient tranquille et on court un peu à la fin, histoire d'arriver bien essoufflés. Ça fera la sauce.

Sean l'aurait embrassé.

— Je me demande pourquoi j'accepte que tu te trimbales toujours avec moi, Scotty, ajouta Laughton sans l'ombre d'un sourire sur son visage maigre.

— Parce que je te fais marrer.

Les deux soldats finirent par rebrousser chemin. Sean pouvait recommencer à respirer. S'il ne perdait pas trop de temps pour retrouver son chemin, ses parents ne sauraient même pas qu'il s'était absenté.

— J'ai retrouvé du papier, dit Scott.

— M'intéresse pas. T'aurais eu un peu de cet excellent *whiskey* irlandais, là par contre, j'aurais pas dit non, ça nous aurait bien remis sur pied !

Leurs voix se faisaient de moins en moins distinctes.

Il était sauvé !

Sean retrouva le sourire, tout heureux d'avoir berné ces deux lourdauds d'Anglais. Finalement, ça n'avait pas été si difficile ; et s'il n'en parlait pas, personne ne le saurait jamais.

Le gosse s'accroupit avant de se glisser jusqu'à la palissade, s'appêtant à la sauter dès qu'il ne les entendrait plus. En y réfléchissant, mieux vaudrait que personne ne le sache, car ça remonterait obligatoirement aux oreilles de son père et le gamin préférerait ne même pas y songer.

Par un trou dans le bois, Sean vérifia que tout était clair. Seules quelques planches vermoulues le séparaient de l'Amérique qui, de l'autre côté, l'attendait. Le temps que les Anglais s'éloignent, un claquement de doigts, et il aurait sauté. Pas plus compliqué qu'une partie de marelle : un, deux, trois... Ciel !

— J'ai pas de *whiskey*, mon pote... Mais j'ai un peu d'eau de vie !

— Stop soldat ! Et exécution du plan B, s'exclama joyeusement Laughton.

Sean se liquéfia.

En élevant la voix, les deux Anglais lui avaient permis de comprendre clairement leurs derniers mots.

— C'est-à-dire ? demanda de sa voix grasse le plus trapu des deux.

« Mais pourquoi ils s'arrêtent ! Qu'ils foutent le camp bon Dieu ! »

— On retourne se caler entre ces deux bicoques pour s'en rouler une petite et boire un coup. Après on rentrera en disant qu'on l'a pas trouvé... Exactement ce que tu voulais, Scotty mon pote ! C'est ça, le plan B ! lui répondit Laughton.

Ils firent demi-tour.

Tout s'effondrait.

Sean n'eut que le temps de replonger vers les ordures, pour disputer la place à un rat qui fila vers la palissade et disparut entre deux planches, à l'abri.

L'enfant en aurait pleuré de rage et se tordait les mains.

C'était passé si près ; il aurait dû faire plus vite. S'ils avaient continué leur route, si, si, si... et maintenant... !

Est-ce que ces types jouaient au chat et à la souris, s'amusaient à lui donner un peu d'espoir avant, d'un coup de patte, de lui briser les reins au premier signe d'ennui ?

Les soldats vinrent s'asseoir à moins de deux mètres de lui : qu'en partant ils se lèvent, qu'à peine ils ne tournent la tête et regardent dans sa direction, ou même que Sean émette le moindre son, et il était fichu.

De peur de se trahir, le gosse n'osait plus respirer ; même les battements de son cœur lui paraissaient déborder de bruit. Le rat s'en était mieux tiré : sa fuite, hors de portée des regards, assurait sa survie... Sean dut ravalé un cri : en se tassant un peu plus, la pointe tordue d'un clou s'était fichée dans sa main.

— On pourrait faire mieux, dit Scott en louchant sur la flasque que tardait à lui tendre Laughton.

La paume sanguinolente et cuisante de douleur, le petit présentait la catastrophe à venir, surtout à cause du grand maigre, ce Laughton, dont la voix discordante lui annonçait le pire.

— Si on tirait deux, trois coups de fusil en disant qu'on est tombé dans une embuscade ? Je pourrais même te faire un joli trou dans une manche, histoire qu'on passe pour des héros ! Ça te dit ?

— Tu crois pas que tu vas un peu loin ? dit Laughton en lui tendant l'eau de vie. On va nous demander plein de détails ; pour peu qu'ils nous parlent de trop près, ils vont se rendre compte qu'on sent l'alcool à plein nez ; et là, mon garçon, c'est pas quelques jours de trou qu'on pourrait y gagner !

Sean se sentit défaillir.

Il arriva à reprendre un peu de contrôle sur lui-même, s'efforçant de croire que les deux soldats ne pourraient pas rester encore bien longtemps, qu'ils n'avaient pas la moindre idée de sa présence, que sa cachette du fait de sa petite taille n'était pas si mauvaise, ou qu'au moment de s'en aller, les Anglais seraient bien trop pressés pour y regarder de plus près. Le gamin se répétait inlassablement chaque point pour s'empêcher de hurler. Même comme ça, cela tenait du miracle qu'il ne l'ait pas déjà fait.

— Allez, mon gars, presse-toi, on n'a pas tout le temps, maugréa Laughton en voyant Scott se réserver les dernières gouttes que contenait la bouteille.

— Tu rigoles ! On va s'en fumer une, j'ai presque fini de la rouler !

— Scotty, mon gros, c'est le problème avec toi : t'en fais trop ! C'est pour ça que t'es toujours au trou : tu sais pas t'arrêter ! Les trucs, il faut les faire en douce, sans bruit, sans se faire remarquer. Comme pour les femmes mariées : un coup vite fait et pas s'attarder, claironna Laughton en commençant à se redresser. On la fumera en marchant.

Sean se mit mentalement à égrener les secondes : le maigre était debout et ne l'avait pas vu ; que ce Scott se décide enfin à partir, et probablement il lui tournerait le dos.

Le bruit était étouffé mais le gosse comme les deux soldats l'avait clairement entendu : « Ça vient de la soupente, se dit-il, quelqu'un d'autre y est caché ! »

Pour Scott et Laughton qui n'avaient pas comme lui tous leurs sens en éveil, ce n'était qu'une alarme imprécise : leurs mains cherchèrent leurs armes, leurs doigts la détente. Se déplaçant comme des cavaliers sur un jeu d'échecs, les deux soldats s'écartèrent l'un de l'autre pour ne pas offrir une cible trop facile.

Les deux Anglais avaient peur. Peur que dans leur dos, le caprice d'un joueur anonyme ne vienne, d'un index nonchalant, les pousser dans le noir. Tassés sur eux-mêmes, les muscles tendus, ils se coulaient sur les pavés disparates, avançant lentement vers la soupente et l'amas d'immondices qui masquait encore l'enfant.

Cela faisait trop longtemps qu'ils étaient dans l'armée pour ne pas tirer dès qu'un semblant de danger surgissait : ils avaient connu le combat.

L'Irlande n'avait rien arrangé. On y avait retrouvé trop de militaires qui pour avoir ignoré ce principe étaient morts. L'objet même de l'opération tenait à cela. Les consignes du matin étaient dans leur esprit encore fraîches : « Soyez prêts à faire feu en toutes circonstances : l'homme que nous poursuivons est dangereux ! Si vous le voyez les premiers, tant mieux ; vos camarades n'ont pas eu cette chance... »

Sean ferma les yeux et essaya de se faire plus petit encore. À chaque seconde il s'attendait à être découvert.

Les deux soldats tireraient sur tout ce qui pourrait ressembler à une menace. Une forme indistincte suffirait. Le gosse priaït pour que la balle qui inmanquablement partirait puisse, par miracle, l'éviter.

En se recroquevillant encore, sa main vint se plaquer sur

quelque chose de visqueux. Son bras eut un mouvement de retrait et délogea une bouteille qui partit rouler sur la pierre. Un silence assassin soutendait le tintement du verre qui peu à peu faiblit, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien ; plus le moindre bruit : le silence envahit tout, devint palpable, étouffant...

— Ne me faites pas de mal !

Sean s'était entendu crier sans l'avoir décidé. Ses nerfs l'avaient lâché, il s'était livré de lui-même pour éviter le pire. Les mains levées bien au-dessus de la tête ; du sang coulant de sa paume le long de son poignet jusqu'à l'intérieur de sa manche ; peinant pour retrouver son équilibre, le gamin se redressa maladroitement et s'offrit en pâture.

La voix enfantine, agitée de tremblements de terreur, avait libéré d'un coup toute leur tension. Pendant toutes ces secondes, les deux soldats avaient marché à côté de leur mort, accumulant la violence pour répondre à celle qui pourrait les frapper.

Ne restait qu'eux et Sean.

Le plus trapu se tenait si près que le gosse discernait clairement les traces de couperose sur ses joues. Et des deux Anglais, c'était lui qui avait eu le plus peur.

— Espèce de petite merde irlandaise !

D'un coup de crosse, Scott renvoya Sean à terre, puis l'agrippa par le col et le gifla à toute volée.

Sa joue se mit à cuire ; le goût du sang envahit brutalement toute sa bouche ; une de ses dents de lait fut expulsée de son alvéole et son oreille se mit à bourdonner.

— Je sais rien, j'ai rien fait...

Le second coup arriva. Aussi soudain et violent que le premier, il lui ferma un œil.

— Alors pourquoi tu t'es enfui, pourquoi tu t'es caché ?

La pointe d'un lourd godillot de cuir vint le frapper sous les côtes. Pas trop fort, juste assez pour lui couper le souffle et l'empêcher de répondre. Scott était un vicieux. Maintenant, l'envie lui venait de faire durer le plaisir.

En même temps que s'élargissait son sourire, il posa son fusil contre la palissade et sortit lentement une longue baïonnette du fourreau qui pendait à sa hanche.

— Je vais t'ouvrir comme un lapin si tu parles pas !

Le goût fade du sang plein la bouche, Sean sanglotait mais n'avait rien à dire. Tout son visage lui faisait mal ; sa main se referma sur un morceau de bois humide qui dépassait du monceau d'ordures où l'Anglais l'avait rejeté.

Scott était tout près maintenant. Voûté, trapu, son haleine empestait le tabac et l'alcool ; la peur et la sueur saturaient le moindre de ses pores. Et surtout, dans ses doigts courts, dansait cet espèce de gigantesque couteau.

— Allez, petit lapin, parle-moi !

Scott s'approcha encore. Sean essaya de reculer en rampant sur le dos, mais l'Anglais l'agrippa de nouveau. Un mauvais sourire travestissait son visage et la pointe de la lame scintillait sous le nez de l'enfant.

Le gosse ferma les yeux juste avant de frapper.

Les pointes de métal rouillé qui dépassaient de la planchette s'enfoncèrent en crissant dans la chair. Le soldat recula, arracha l'hameçon de fortune qui y était ancré ; déchiqueta sa joue du coin de l'œil à l'ourlet de la lèvre, pour n'en faire qu'une plaie aux tissus lacérés.

Hurlant de douleur, crachant sang et souffrance, Scott roula sur le côté en se tenant le visage.

— Tu bouges pas, petit !

L'arme de Laughton était déjà pointée sur lui. Sean laissa tomber la planchette. Du pied, Laughton éloigna la baïonnette.

— Scott ? Il le regarda de côté.

L'autre, incrédule, avait écarté sa main. Toute une partie de sa joue pendait, découvrant l'os à nu. Scott ramassa sa baïonnette :

— Je vais le poinçonner !

— Tu te calmes ! Si tu fais ça, t'es bon pour la cour et moi avec pour t'avoir laissé faire. En plus le gosse ne sait rien, ça crève les yeux...

— Justement, s'il sait rien, il sera dehors ce soir ! Avec ce qu'il m'a fait, faut pas qu'il compte s'en sortir comme ça !

— La ferme, Scott ! Laisse-moi faire.

Mais Scott n'était plus qu'une boule de haine : cette douleur aiguë, lancinante, le rendait comme fou. Les deux hommes hurlaient à tour de rôle tandis que Sean, tremblant de peur et de fièvre, n'espérait plus qu'un miracle qui, en lui permettant de s'enfouir sous terre, lui ferait fuir ce cauchemar.

— Écarte-toi ! dit Scott d'une voix rauque à Laughton, en le menaçant de sa baïonnette.

Laughton blêmit et pointa son Enfield sur lui.

— Tu ferais mieux de m'écouter. J'irai pas en cour martiale à cause de toi, répondit-il sur le même ton.

Scott bouillait, mais connaissait trop bien Laughton pour jouer à ce jeu avec lui. Ce salaud s'en tirait toujours comme une fleur quoiqu'il fasse, quand lui passait son temps au trou. Il n'hésiterait pas à le tuer.

Sean aussi observait Laughton, mais rien n'en filtrait. Autant regarder la surface d'un lac en essayant d'imaginer ce qui se passe dessous. Sans pour autant lui accorder la moindre confiance, l'enfant savait que ce type maigre et dégingandé, capable de faire peur à l'autre tordu, était la seule chose qui empêchait Scott de lui ouvrir la gorge ou bien de l'éventrer.

Laughton lui, souriait ; ce qui étirait un peu plus son visage. Peu à peu ses muscles se détendaient ; il commençait même à y prendre plaisir. C'était un moment comme il les aimait : un moment flou où tout se passe sur un fil ; où chaque geste, chaque hésitation, peut tout faire basculer.

Contrôler la situation.

Demander une carte ou plusieurs ; doubler la mise ou perdre le paquet. Ça ne dépendait que de lui et un peu du hasard. Ne pas oublier que la chance pouvait, à chaque instant, changer de cavalier.

Pour Laughton, la vie était parfois plus excitante qu'une table de jeu ou même qu'un champ de courses : les mises y

étaient si différentes ! D'une façon ou d'une autre, l'argent peut toujours se trouver.

— Scott, range ta baïonnette et ramasse ton arme. Toi petit, tu fiches le camp tout de suite ou je te laisse te débrouiller avec lui, énonça-t-il avec un sourire inquiétant.

Les bras toujours dressés, incapable de penser, incapable même de croire qu'il allait peut-être s'en sortir, Sean commença très lentement à se déplacer vers l'autre bout du passage.

— Pas par là, gamin. Tu pourrais croiser des soldats ; reconnais que ça serait bête. Saute la palissade.

Toujours doucement, Sean se dirigea vers les quelques planches mal assemblées qui les séparaient du terrain vague. Arrivé tout contre elles, le gosse resta un long moment immobile, sachant qu'il faudrait bien finir par leur tourner le dos.

— Grouille, *Paddy*, j'ai pas que ça à faire.

Paralysé, Sean ne bougeait toujours pas.

La détonation si près de lui fut assourdissante et le fit sursauter. Laughton avait tiré en l'air et l'observait, sarcastique.

— Allez petit, rends-toi service : fiche le camp.

Sean pivota très lentement. Le buste tout d'abord. Tant qu'il pouvait garder les yeux sur eux, rien ne se passerait. Il resta ainsi aussi longtemps que possible, puis brusquement, se jeta sur les planches vermoulues pour les escalader. D'un simple mouvement de tête, Laughton lâcha Scott comme on libère un dogue, le laissant faire ce dont il crevait d'envie.

L'autre eut un rictus qui l'enlaidit un peu plus : la plaie béante et le sang qui maculait son visage le faisaient ressembler à une gargoille avide finissant d'égorger ses victimes.

Presque amoureuxment, Scott posa sa joue intacte contre la crosse de bois. Son sang, rouge et chaud, lui coulait dans le cou, sur les mains ; ses yeux rétrécis brûlaient de plaisir en voyant Seanny peiner sur ses bras pour se hisser au sommet. Il en oubliait même à quel point sa blessure ouverte du haut de la pommette au bord de sa moustache vomissait la douleur.

« Quand tu seras en haut, pensa Scott qui l'avait dans sa mire ; quand tu croiras que t'es sorti d'affaire... »

À cette distance, Sean était immanquable : les balles de gros calibre que tirait le Enfield le disloqueraient comme une poupée de chiffon.

Sean passa une jambe. Un gong tonnait sous ses tempes et lui assourdissait l'esprit. C'est à peine s'il distinguait l'endroit du terrain vague où il allait retomber ; le reste s'égarait dans un brouillard mouvant : trop loin, trop irréel pour former une image nette. Tout se mettait à tourner. Sean eut du mal à trouver son équilibre et finit par s'asseoir, les jambes tremblant dans le vide.

Le sang cognait toujours aussi fort sous son crâne, mais il était encore vivant et s'apprêtait à sauter.

« Ils vont me laisser partir ! » Une poussée sur les bras avant de basculer.

« T'es mort ! » se dit Scott.

Il crut même qu'il allait jouir.

Son index broya la détente.

Chapitre 5

Le premier coup de feu rétablit le silence sur toute la Grand-Place ; civils et militaires s'étaient figés et retenaient leur souffle.

— Enfield, annonça Blake.

De Havilland fut abasourdi qu'on puisse ainsi reconnaître une arme dont la détonation parvenait de si loin, même s'il s'agissait du fusil réglementaire de l'Armée britannique...

Maintenant le colonel était aux aguets, comme s'il craignait et en même temps attendait quelque chose. Instinctivement, la foule tout autour d'eux avait adopté le même comportement. Puis la rumeur se mit à enfler parmi les prisonniers : un soldat anglais avait tiré ! Certains se révoltaient, quand d'autres, craintifs et honteux, cherchaient à se fondre dans la masse jusqu'à y disparaître.

Même ceux-là allaient se redresser : deux tirs plus secs, rapprochés et brisant le silence, les secouèrent tandis que Blake, sans plus attendre, faisait claquer un ordre :

— Premier peloton, avec moi ! Venez, De Havilland, peut-être cette fois finirez-vous par comprendre ! Lieutenant Cornwall, en mon absence, prenez le commandement.

En une fraction de seconde, Blake à sa tête, un petit groupe de deux colonnes bien ordonnées se lançait dans la direction approximative des détonations et donc sur les traces de Sean. Semblable au premier, un quatrième coup de feu retentit : un autre soldat, ou peut-être le même, avait tiré. Presque aussitôt, deux détonations plus faibles résonnèrent. Tout en courant, De Havilland réussit cette fois à les identifier : un pistolet !

Or les simples soldats ne portent pas ce genre d'armes, réservées aux gradés.

Il y eut encore deux autres coups de revolver, largement espacés, rythmés comme autant de coups de grâce.

Derrière eux la rumeur s'amplifiait : nombre d'Irlandais prenaient la parole et attisaient la haine de l'occupant. La foule commençait à s'agiter bien au-delà de ce que le lieutenant Cornwall, abandonné à lui-même, était prêt à accepter. Ces pauvres hères mal vêtus, amaigris et dont les yeux d'habitude ne semblaient guère guetter que le pain et l'oubli ; ces gueux si habitués à courber l'échine, soudain promettaient du regard qu'un jour tout se paierait ; qu'ils le jetteraient à la mer lui et tous ses semblables ; que l'Irlande serait libre et prendrait du plaisir à leur passer sur le corps. Loin de les refroidir, le cadavre de Bob Cole les avait embrasés. Ce diable de colonel n'était plus là pour leur en imposer et les soldats qui restaient, moins nombreux.

Peu à peu les mots se détachèrent, jusqu'à sonner sans entraves :

« *Damned-Brits-Damned-Prods-Damned-Brits-Damned-
Prods*¹... »

Cachés derrière les premiers rangs, les meneurs scandaient d'une voix grave leurs insultes sans remuer les lèvres. D'autres les rejoignaient, martelant la cadence sur les tambours de pierre qu'ils battaient de leurs pieds. Même des femmes, mâchoires serrées à s'en briser les dents, les fustigeaient de leurs yeux. Jusqu'aux plus jeunes, qui reprenaient courage au spectacle de l'orgueil soudain retrouvé qu'affichaient leurs parents.

Désemparé, Cornwall ne savait pas que faire. Où qu'il tourne le regard, ces gens le défiaient. Peu à peu, plus personne ne baisait la tête. Pas un vieillard, pas un enfant. La peur changeait de camp ; et la voix du tout jeune officier le laissa transparaître quand il chercha de l'aide auprès d'un subalterne :

— Sergent, faites-les tenir tranquilles !

Quelques gestes précis, des ordres secs. L'effroyable grincement de l'automitrailleuse, les coups de crosse, l'éclat des lames

1. *Damned Brits-Damned Prods* : Maudits Anglais-Maudits protestants.

s'employèrent difficilement à rétablir le calme, d'autant qu'on entendait deux camions vides arriver. Sans attendre, d'un hurlement aux conducteurs, le sergent fit démarrer vers Kilmainham jail les véhicules déjà chargés pour qu'en plus petit nombre, les prisonniers restants ravalent leur fierté.

Mais dans l'anonymat de civils entassés, crachant presque en silence leurs dernières invectives, les sympathisants du Sinn Fein se réjouissaient de voir les Anglais aussi stupidement fertiliser un sol où ils pourraient semer.

*

La douzaine d'hommes que conduisait Blake accéléra encore. Le colonel menait les deux minces colonnes sans même se retourner.

Devant eux, quelques soldats avaient interrompu la fouille du quartier pour courir vers l'origine des tirs. Dans cette bousculade confuse, certains civils en profitaient pour soudain reprendre le large et augmenter l'impression de désordre qui agitait les alentours de la place.

En maraude un peu plus loin, d'autres soldats furent très vite rattrapés ; mais au grand dam de Blake leurs indications étaient imprécises : l'officier, de plus en plus en rage même s'il n'en laissait rien paraître, ne récoltait que des « par là » qui indiquaient surtout la distance les séparant de l'endroit d'où on avait tiré.

Les mâchoires verrouillées, le regard tendu, Blake avait ouvert sa vareuse pour être plus libre de ses mouvements. Il jurait presque silencieusement tout en courant, son Mauser à la main. À croire, se dit De Havilland, qu'il sait déjà ce qui a pu se passer.

« Et encore a-t-il réagi au quart de tour, quand je serais toujours là-bas, à me demander ce qui doit être fait... »

Le lieutenant dut accélérer lui aussi pour ne pas se faire distancer.

« Qu'est-ce que ça peut être ? Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? Est-ce que vraiment Blake le sait ? »

Le premier coup de revolver avait fait se retourner Sean assez vite pour voir une deuxième balle déchirer le cou de Scott, lui faire éclater la carotide et projeter en arrière une lame de sang.

L'homme dans l'encadrement de la soupente tenait son pistolet à deux mains, le talon de la crosse bien calé dans sa paume. Laughton eut juste le temps de pivoter et tira au jugé, son fusil à la hanche. Il toucha l'Irlandais à la cuisse, mais sut aussitôt que cela ne suffirait pas !

Les yeux exorbités, Laughton essaya vainement de réarmer la culasse de son arme d'un geste saccadé. Le canon court du pistolet se rabaissa trop vite, fut pointé sur lui et, en une fraction de seconde, tonna deux fois. Un énorme coup à l'estomac coupa le souffle du soldat ; un autre vint lui briser l'épaule pendant que ses jambes cédaient, le faisant se tordre sur lui-même juste avant de tomber.

Brutalement, tout s'était apaisé.

Un voile devant les yeux, Sean tremblait au sommet de la palissade. L'inconnu se tenait debout, immobile au milieu des cadavres et du sang, comme dans ces tableaux de Pâques où des figurants en costume incarnent chacune des stations du Christ vers le mont des Oliviers.

Mais là, personne ne se relèverait.

Ceux qu'il regardait ne rentreraient pas chez eux le soir.

L'odeur âcre de la poudre et la fumée le faisaient tousser. Un par un, les moindres détails de ce qui s'était passé parvenaient jusqu'à Sean : cela aurait dû être le contraire, mais les Anglais étaient bien morts et lui était vivant.

L'homme qui émergeait de la soupente se déplaçait en boitant, n'avait pas la trentaine et n'était pas très grand. Ses cheveux blonds à la coupe bien sage, ses habits et de petites lunettes rondes en acier dénonçaient un intellectuel aisé. La Cause avait fait de lui un danger mortel dans des vêtements

bien taillés, très différent des héros du Sinn Fein que Sean imaginait.

Il acheva les soldats posément, sans manifester le moindre sentiment. Seul son poing tressauta par deux fois sous l'effet du recul.

Ce n'est qu'alors qu'il s'adressa à Sean, et ses paroles furent bien la dernière chose à laquelle s'attendait le gamin :

— Fiche le camp, dit-il d'une voix étonnante, frêle, prête à casser et qui, elle non plus, ne correspondait pas à ce que Sean aurait pu attendre d'un rebelle meurtrier.

Le gosse eut l'impression d'avoir commis une faute impardonnable. En trois mots, son sauveur l'avait renvoyé au rang de coupable. « Qu'est-ce que j'ai fait ? »

C'est aussi ce que se demandait l'homme, pâle de rage, qui avançait jusqu'à la palissade vermoulue où Sean était juché. Deux essais, deux échecs. Sa blessure à la jambe l'empêchait de passer.

Sean le vit serrer les dents puis lui lancer un regard noir. « Fallait vraiment que tu te conduises en héros ! » se maudit-il, tout en sachant qu'il ne pouvait pas laisser les Anglais abattre le gamin. Maintenant, sa cachette ne valait plus rien, sa blessure pissait le sang et le reste de la troupe ne tarderait pas à suivre !...

Les douilles vides sonnèrent sur les pavés. Une par une, avec application, il glissa des balles neuves dans les chambres avant de claquer rageusement le barillet.

Les yeux verts de l'enfant prostré en haut des planches l'observaient fixement. De près, le tueur paraissait encore plus jeune et fatigué. Plus humain aussi, et avec tout le sang qui coulait de sa jambe, moins déplacé au milieu du carnage.

— Allez, file ! Au moins profite-en et disparais ! lâcha-t-il d'une voix grinçante et qui était encore montée d'un ton.

Ses larmes, sans bruit, s'entassèrent au bord de ses paupières. Sean tenta de les retenir. En vain. La première sembla hésiter puis sous la poussée des autres entrepris de rouler. Tout un fatras d'émotions se libérait chez l'enfant : la frayeur et le soulagement, l'abandon et l'horreur tout autant que la peine s'y mêlaient.

— Oh, bon Dieu ! Secouant la tête, le Sinn Feiner lui tourna le dos pour se diriger en boitant vers la sortie du passage.

De son perchoir, le gosse voyait le terrain vague, la voie qui était libre et à un jet de pierre, l'abri des maisons toutes proches où personne ne viendrait le chercher. C'était par là qu'il devait aller pour retrouver ses amis, ses parents, son univers familial.

La voix grêle de son sauveur le fit se retourner.

— Hé, petit ! Tu connais le quartier ?

Le blessé se tenait presque au bout de l'allée et visiblement ne savait pas vers où se diriger.

Sean secoua négativement la tête :

— Pas trop, m'sieur.

Le jeune homme eut une moue de dépit, réfléchit brièvement puis haussa les épaules :

— Laisse tomber !

Sean le regarda s'éloigner, hésiter un instant, choisir un côté au hasard, puis disparaître et redevenir une proie facile pour ceux qui le traquaient.

Le gosse se retrouva seul, indécis.

Un court moment de doute.

L'idée de ce qui doit être fait s'installe. Et la peur avec elle.

« Je lui dois. »

Sean ferma les yeux et sauta du mauvais côté.

*

Blake, De Havilland et les soldats qui les accompagnaient venaient de s'arrêter, s'entassant en un amas indécis à l'angle de deux ruelles étroites. Le colonel sentait qu'il fallait faire vite, ne pas donner à l'assassin le temps de se retourner, mais il ne savait pas vers où aller.

Dès l'instant où il avait entendu les coups de feu, son esprit s'était mis à fonctionner à toute vitesse. L'espacement des tirs, les armes que cela impliquait ; la direction prise par ses hommes à la poursuite de Sean ; le tueur isolé : tous ces éléments

s'étaient mis à leur place comme les pièces d'un puzzle pour lui donner une image précise de ce qui avait pu arriver. Il ne se trompait que sur un point : Blake croyait que l'enfant savait où se cachait le Sinn Feiner et qu'ils étaient de mèche.

Malgré la rage froide qui le tenaillait, il dut se résoudre à scinder le peloton en petits groupes, pour d'abord trouver les corps et, à partir de là, reprendre la poursuite. L'officier n'aimait pas ça : l'Irlandais était dangereux et c'était autant de temps de perdu. Du temps que cet assassin saurait mettre à profit.

La mort de ses hommes l'atteignait comme un échec personnel. L'idée d'en perdre d'autres, abattus par derrière dans une traverse boueuse, était insupportable. Ils étaient sa chair, le bras armé de l'Empire.

Blake devait aussi tenir compte de la foule des prisonniers qu'il avait laissé derrière lui. Elle n'était plus surveillée que par un groupe réduit, et en son absence, privé de toute initiative. Si quelque chose arrivait sur la Grand-Place... En attendant, il se devait d'agir : ne pas donner d'ordres eut été signe de faiblesse. D'ailleurs, il sentait que sans directives, déjà, l'esprit de ses hommes se dispersait.

L'appel vint, confus : à une cinquantaine de mètres, l'un d'entre eux agitait les bras en tous sens, s'égosillant pour qu'on vienne le rejoindre.

— Avec moi ! hurla Blake.

Autour de lui, le groupe se raffermi.

Un sourire de loup.

La traque reprenait.

*

Un trottement le fit se retourner : jambes maigres et foulée désordonnée, le gosse courait vers lui. L'homme s'essuya le visage ; un peu de sang vint cimenter sa moustache. Intérieurement, il continuait à maudire cet enfant qui l'avait fait se découvrir, bien qu'il se sente soulagé de ne plus être seul.

— Hé ! M'sieur, appuyez-vous sur moi, m'sieur.

Sean lui avait déjà pris le bras et l'homme dut se pencher en avant pour pouvoir lui faire face :

— Écoute, petit, dit-il, le mieux pour tous les deux ça serait que tu t'en ailles : tu vas seulement te fiche dans un drôle de borbier. Eux et moi, on joue pas aux gendarmes et aux voleurs ; les soldats veulent vraiment me tuer.

La petite tête bouclée s'agita en tous sens :

— Vous connaissez pas le quartier, m'sieur ; aussi bien vous allez leur retomber dessus, insista le gamin, sourd à ce qu'on lui disait. Là, faut qu'on retourne un peu en arrière parce que je suis un peu perdu ; mais dès que je me serai repéré, je pourrai vous conduire et vous montrer où vous cacher.

C'était tellement tentant.

Que le gosse le prenne par la main et le cache ; que le temps passe ; que sa jambe ne le fasse plus souffrir ; que les Anglais l'oublient...

L'homme grogna. Le gosse crut qu'il avait mal et tout naturellement se cala contre lui pour servir de béquille.

— Il faut que tu saches une chose : je ne suis pas une espèce de héros tombé du ciel pour te sauver ! Si les deux autres, en te tirant dessus, n'avaient pas forcément attiré le reste des Anglais, peut-être que je ne me serais pas montré... Je n'aurais rien fait pour toi, tu comprends : je... je ne t'aurais peut-être pas aidé.

Le Sinn Feiner avait eu du mal à se l'avouer : cela aussi avait joué, même s'il n'aurait plus jamais pu se regarder en face... L'adulte fixa intensément l'enfant au fond des yeux, espérant que ses paroles se graveraient quelque part derrière ce front bombé ; qu'elles traduiraient la peur qui l'avait fait intervenir, pas celle qui lui demandait de l'aider.

Un silence hésitant s'installait, que Sean vint briser d'une phrase :

— Vous avez fait ce que vous avez fait, m'sieur. Je vous dois.

Sean saisit la main de l'homme, s'étonnant à peine des phalanges si fines, des ongles si soignés, avant de l'arrimer à son

épaule. Sans attendre, doucement pour qu'il puisse le suivre, l'enfant entreprit d'avancer. Le Sinn Feiner se laissa emmener. Cela lui rappelait quelque chose, mais quoi ? Si ; la reproduction d'une gravure allemande. Un sourd-muet guidant un aveugle. Deux infirmes.

Helen la lui avait montrée un jour, entre deux éclats de rire, sans pouvoir dire lequel était lui, lequel représentait la Cause. C'était l'année dernière. Toute une éternité.

Il rattrapa son cynisme sur le bord de ses lèvres : le gosse était gentil, ça lui aurait fait de la peine.

— Comment tu t'appelles, petit ?

— Sean Brady, m'sieur. Et vous ?

— J'ai connu un Brady. Emmett Brady. Il est en Amérique maintenant. Drôle de type...

« Un rêveur, un poète, poursuivit-il pour lui-même. Quand le Sinn Fein avait décidé d'entamer un campagne d'attentats, Emmett s'y était opposé. Je n'étais pas là quand on l'avait exclu. J'aurais voté contre lui. »

Les joues brûlantes de curiosité, Sean le regardait par en-dessous sans toutefois oser l'interroger.

De toute façon, maintenant, il ne pouvait plus que l'aider.

*

Fiché au garde-à-vous, le soldat attendait Blake. Son débit haché trahissait la vitesse de sa course et les cris perçants qu'il avait dû pousser :

— J'étais en patrouille avec le soldat Beams, sir. On a vu passer les soldats Scott et Laughton. C'est après qu'on a entendu des coups de feu dans leur direction. Le soldat Beams est resté en faction, et moi je suis allé chercher des renforts.

— Parfait, exactement ce que j'attendais. Vous avez pu situer précisément les détonations, soldat ? demanda Blake.

— Non, sir. Y a pas mal de petites ruelles par là, mais on devait pas être très loin. En tout cas, j'ai une bonne idée d'où ça vient !

— Allez, passez devant au pas de course ! Cette fois, pas question qu'il nous échappe.

De Havilland s'élança avec les autres, son pistolet à la main, tous ses sens en éveil, aiguisés comme jamais. Le jeune officier regarda autour de lui, et ce qu'il vit lui fit réaliser, dans un mélange douteux de honte et de plaisir que, comme les autres, l'odeur du sang l'aiguillonnait.

*

L'enfant soutenait l'homme. Ils progressaient un peu plus vite maintenant, longeant les clôtures disjointes des potagers qui tentaient de s'extraire du moindre bout de terre, à l'arrière des maisons.

Le plus vieux des deux fuyards savait que c'était dans les instants qui venaient que tout se jouerait, qu'ils passeraient ou non entre les mailles du filet qu'était en train de leur tendre l'armée anglaise. À lui de profiter de ce délai de grâce avant que tout le sang perdu ne l'affaiblisse trop.

Sa jambe...

Pour le moment, il parvenait à ne pas trop y penser, mais la douleur viendrait.

Beaucoup trop tôt, beaucoup trop vite.

Peut-être avant que le filet ne se referme.

Peut-être après.

Le gosse s'arrêta à une intersection et lui sourit largement.

« Bon Dieu, petit, si tu avais la moindre idée du pétrin dans lequel tu es en train de te fourrer... Dès qu'on sera sur la bonne voie, je lui dirais de filer. »

La voix joyeuse de Sean l'interrompt dans ses pensées :

— C'est Doyle street, et là c'est Forrest ! Hé, m'sieur, je sais où on est, m'sieur !

L'enthousiasme du gamin lui aurait fait plaisir s'il n'avait su, bien mieux que Sean, dans quelle situation ils se trouvaient. Peut-être pourtant que le gosse parviendrait à les sortir de là.

— Attends un peu *gosson*¹, je laisse du sang partout.

Le Sinn Feiner sortit un couteau de sa poche ; en dégagea la lame du manche de corne et découpa, d'une main maladroite, le bas de son pantalon pour disposer d'un pansement de fortune. Il ôta sa ceinture et s'en servit pour faire tenir le paquet d'étoffe, mais il avait serré trop fort et tout en grimaçant, dut la relâcher d'un cran. Tout le temps que dura la manœuvre, il ne cessait de surveiller les alentours par de rapides coups d'œil.

— Allez, on y va. Passe devant, je m'arrangerai bien pour te suivre.

Sean s'avança vers Doyle street. La rue n'était qu'un alignement de maisonnettes brunes, si basses et si étroites qu'on se demandait bien par quel miracle des familles de huit ou dix enfants pouvaient s'y entasser. De l'autre côté du trottoir, se dressaient leurs exacts reflets, comme une rangée de jouets tous identiques et accolés l'un à l'autre. Ceux qui vivaient ici ne connaissaient pas leur chance : les maisons étaient presque neuves et avaient l'eau courante. Sean aurait bien aimé y habiter. Juste derrière, un étroit chemin de terre longeait entre les herbes le petit canal où son frère et lui venaient parfois se baigner.

Il prit un peu d'avance et se retourna pour voir comment ça se passait.

Le gamin savait qu'il n'aurait pas dû être là. Dès qu'il pensait aux Anglais — à ce colonel Blake surtout — et ce qui arriverait s'ils débouchaient soudain au coin de la rue, tout son visage s'embrasait.

Mais l'homme qui claudiquait à ses côtés comptait sur lui maintenant.

Sean esquissa un petit signe pour l'encourager. La peur était toujours aussi forte, il avait même eut un moment de panique en réalisant ce qu'il entreprenait ; mais même si l'envie le tenaillait, il ne pouvait s'enfuir.

1. *Gosson* : garçon.

Son propre rôle l'avait déjà adopté.

« Un jour, je raconterai tout à Papa : il sera fier de moi ! »

Le Sinn Feiner ne clopinait pas si mal. Dans un élan de courage, il arriva presque à grimacer un sourire et s'épongea le front d'un revers de manche.

« Peut-être même que tu vas t'en sortir ; il n'y a toujours personne en vue et le gosse a l'air de savoir ce qu'il fait. »

À sa manière cahotante, un regain d'espoir lui permit d'accélérer le pas. Sean s'en rendit compte et en fut soulagé.

Les deux fuyards abandonnèrent Doyle street pour une ruelle en pente, faite de larges escaliers de pierre qu'une rampe métallique coupait en son milieu. L'homme pouvait s'y accrocher et progresser un peu plus vite. En haut de la rue, il essaya de s'appuyer plus franchement sur sa jambe blessée ; la souffrance, immédiate, l'obligea à s'arrêter. Des dizaines de petites étoiles explosèrent dans tout son champ de vision ; une bouffée de chaleur vint lui gonfler le visage et le baigner de sueur.

« Cette fois je dois avoir mon compte, j'ai même l'impression d'entendre des chants ! »

Ce n'était qu'une aveugle qui, un peu plus loin, se tenait assise contre le mur, tout près d'un landau où trônaient les ruines d'un théâtre de marionnettes. La voix puissante, la tête rejetée en arrière, elle tanguait en cadence, plaquant les paroles d'une chanson à boire sur la musique d'une complainte gaélique. Sautillant à ses côtés, un petit singe agitait furieusement une sébile au bout de son poing minuscule.

« Tu dois retrouver ton calme. Tu dois avoir l'esprit clair si tu veux t'en sortir, sinon ils ne vont pas te manquer. »

Par habitude, comme un tic qui lui servait à reprendre le contrôle de lui-même, le Sinn Feiner enleva ses lunettes et en essuya les verres avant de les rechausser.

« Tu es calme. »

C'est ce qu'il avait fait et s'était répété à l'aube, devant la boulangerie, juste avant de tirer.

L'homme inspira profondément et se remit à marcher.

— À vot'bon cœur, m'sieurs dames, une piécette pour l'aveugle et son animal. Y font pas d'mal ; que des chansons ! tonna la chanteuse tandis que le singe, dévalant du sommet du landau, tirait sur sa chaîne pour se rapprocher d'eux.

Le ciel s'était couvert ; les premières gouttes d'une pluie grinçante se mettaient à tomber.

Sean se sentait mal à l'aise. L'aveugle l'effrayait. Instinctivement, l'enfant se rapprocha de l'adulte pour qu'il le protège, autant que pour l'aider du mieux qu'il pouvait. La chaîne cliquetait comme un serpent métallique, au rythme des secousses que l'animal provoquait en se lançant vers eux. Autour des deux fuyards, les gouttes grossissaient, s'écrasant lourdement sur le sol en des menaces humides. Plus qu'une dizaine de mètres avant de disparaître dans un couloir de briques brunes.

Tous deux les franchirent sans un mot, unis par la peur, pressés d'en finir et poursuivis par le regard du singe.

Le blessé et l'enfant se contractèrent un peu plus.

Une seule et même question résonnait dans leurs têtes :

« Et si elle voyait ? »

*

Beams venait peut-être de gagner ses galons de caporal. Il aurait pourtant espéré les obtenir autrement : c'est lui qui avait trouvé les corps et rameuté le reste de la troupe. Scott n'était qu'un salopard, mais on pouvait compter sur Laughton. Ceux qui s'étaient fait tuer le matin lui étaient inconnus : des types de Liverpool qui venaient tout juste d'arriver.

Là, c'était différent. Ils avaient partagé la même chambrée, bu les mêmes bières, baisé les mêmes filles à soldats. Beams avait entendu sonner le glas ; la grande faucheuse se rapprochait. Une prochaine fois, ça pourrait être lui.

Un goût fade et aigre ; un mélange de rancœur, d'envie de vomir, de tuer aussi, lui emplissait la bouche : la tête de Scott n'était pas belle à voir ; celle de Laughton était déformée par la

dernière attitude qu'avait pris son visage et qu'il avait conservé ; ses côtes fracassées saillaient en esquilles rouges et blanches des lambeaux de sa veste...

Seule l'arrivée de Blake lui permit de s'arracher à cette fascination. L'officier se planta face à lui et fit office de paravent en masquant les cadavres sanglés dans leurs cartouchières. Il offrit même un peu de répit au soldat, le temps que celui-ci se reprenne. Puis Blake, d'un très discret raclement de gorge, manifesta son impatience. D'une voix rude, le soldat délivra son rapport.

— J'ai repéré des traces de sang dans la ruelle, sir ! Nos gars ont quand même dû le toucher.

Blake se tourna brusquement vers De Havilland.

— Une guerre ! Rappelez-vous ce que je vous disais.

Le jeune lieutenant avait les mains moites, la bouche sèche et trouvait ça idiot. Il s'essuya les paumes sur l'étoffe trop rêche de sa veste tout en essayant vainement de retrouver sa salive.

— Peut-être sont-ils partis par là, sir, dit-il en indiquant la palissade.

— Le sang, De Havilland ; le sang ! Les traces vont vers l'autre côté ! Cette racaille est blessée : elle ne peut pas être loin. De toute façon, s'il a filé par le terrain vague, on ne le retrouvera plus : autant le chercher là où on a une chance de l'attraper.

— Et eux ? dit De Havilland en montrant les cadavres.

— Postez un homme sur place pour éviter que leurs armes ne disparaissent. C'est vous qui ferez la lettre aux familles, lieutenant. Précisez bien aux parents que leurs fils sont morts lors d'une banale opération de police ! Cela les consolera sûrement.

De Havilland blêmit et Blake lui tourna le dos.

Le jeune officier transmet les consignes en évitant de regarder les cadavres défigurés. Il tira sur son col qui semblait vouloir l'étrangler, puis s'éloigna rapidement, maudissant Blake pour le courrier dont il l'avait chargé.

La poursuite avait repris. Le sang que perdait l'Irlandais leur était d'une aide précieuse : à tous les croisements, deux hommes partaient dans chaque direction jusqu'à ce qu'une trace sur le sol, une marque sur un mur, parfois une simple goutte diluée dans une flaque de pluie trahissent les fuyards et remettent les soldats sur la voie.

Compte tenu des circonstances, les soldats progressaient assez vite, suffisamment en tous cas pour que l'écart se réduise. Les hommes soufflaient, suaient, étouffaient dans leurs uniformes ; les bras souffraient sous le poids des fusils, mais ils étaient sur les talons de ceux ou celui qui avait abattu leurs frères d'armes, le savaient et étaient plus que jamais décidés à retrouver leur proie.

Et plus ils s'en rapprochaient, plus cette proximité attisait leur désir.

Arrivés en haut de Doyle street, une chanson attira les soldats. Ils montèrent une petite rue sculptée en larges escaliers coupés par une rampe de fer. Au-dessus d'eux, une aveugle à la stature imposante tenait un petit singe en laisse, à côté d'un landau éreinté et aux couleurs si criardes qu'on l'aurait cru peint par un dément. Chaque marche qu'ils escaladaient le leur faisait découvrir un peu mieux, tandis qu'elle chantait à tue-tête, comme pour les accueillir.

*

Liam sanglotait.

— Liam, je ne fais pas la grosse voix...

— Si, tu fais la grosse voix !

Patrick serrait les poings pour ne pas gifler à toute volée son fils. Il s'obligea à respirer lentement plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il puisse offrir au moins l'apparence du calme.

Morte d'inquiétude, Mary fixait le bout de la rue en se tortillant les mains, espérant à chaque seconde que Sean surgisse au bout de l'allée. Elle montait sur le trottoir, se dressait sur la

pointe des pieds pour voir un peu plus loin, tout en se répétant constamment que la fugue de Sean n'impliquait pas que la rafle l'ait emporté.

C'est en entendant des coups de feu que le couple avait dévalé les escaliers pour mettre les enfants à l'abri.

La nouvelle s'était répandue dans tout Dublin, fusant le long des trottoirs jusqu'aux arrière-cours, rebondissant d'un toit à un autre et, de là, à la maison en face. Certains de ceux qui avaient échappé à la rafle s'étaient empressés de faire les importants dans les pubs ; les petits marchands de journaux se l'étaient crié entre eux ; elle avait atteint le marché, rebondi sur la place, et maintenant toute la ville savait : les Anglais poursuivaient le membre du Sinn Fein qui avait abattu deux soldats.

Et tout Dublin savait aussi que dans ce genre de cas, ces mêmes Anglais n'avaient jamais hésité à tirer sur la foule, sans se soucier des hommes, femmes ou enfants que leurs balles pouvaient atteindre.

— Écoute Liam, je vais pas te gronder ! Je veux juste savoir où est allé Seanny, lui demanda son père.

— Je lui ai dit que tu lui collerais une raclée... répondit l'enfant entre deux sanglots.

— Si tu veux je le punirai pas ; mais il *faut* que tu me dises où il a pu aller : des soldats anglais pourraient l'emmener. Je *dois* aller le chercher ; tu as entendu les coups de feu tout à l'heure...

— Je veux pas que les Anglais emmènent Seanny ! Ils sont méchants les Anglais, explosa le petit en se remettant à pleurer de plus belle.

— Moi non plus, je ne veux pas, Liam. Dis-moi où il est allé.

— ... Voir Kathleen.

Et Liam fila se réfugier dans les bras de sa mère.

Mary aussi avait entendu. La gamine habitait tout près de là où s'était produite la rafle.

La mine défaite, traînant les pieds, un voisin du nom de Brendan Lassiter s'approcha. Sa pipe d'argile voyageait inlassablement d'une de ses mains à l'autre, jusqu'à ce qu'il finisse

par l'ensevelir dans sa poche pour s'en débarrasser.

— C'est ton grand que tu cherches, Brady ? finit-il enfin par demander après s'être raclé la gorge.

— ...

— On dit que les Anglais poursuivent un garçon de son âge.

Mary serra Liam un peu plus fort et baissa la tête pour l'enfouir dans le cou de son fils. Son mari l'entendit se mettre à parler toute seule à voix basse. Il s'approcha pour l'entourer de ses bras et la réconforter ; mais une fois tout contre elle, Patrick comprit ce qu'elle faisait.

Il tomba à genoux et se mit à prier avec elle.

*

Le crachin semblait s'être arrêté, mais le ciel restait bas et menaçant. Par deux, les soldats s'étaient engagés dans toutes les ruelles avoisinantes. Le colonel Blake était allé directement vers la grande aveugle qui n'en finissait plus de s'époumoner sur l'air de *Molly Mallone*. Émergeant de dix épaisseurs de vêtements défraîchis, sa main droite battait vigoureusement la mesure.

D'un geste ferme, le colonel Blake bloqua le bras qui s'agitait en tout sens. Le petit singe bondit sur l'épaule de sa maîtresse et montra les dents comme s'il voulait la défendre.

— Alors amiral, on n'aime pas la musique ? ironisa l'aveugle en caressant l'animal pour le calmer.

Blake se déplaça pour se retrouver exactement en face d'elle. La femme était immense et l'incroyable quantité de vêtements qu'elle portait la faisait paraître encore plus forte. Le colonel s'approcha encore, si bien que leurs visages n'étaient plus séparés que par une quinzaine de centimètres. Blake essaya sans succès de percer du regard les verres épais qui masquaient les yeux lui faisant face.

— Pourquoi est-ce que tu m'appelles comme ça ?

— Y a qu'à entendre ce qui se passe ici : les bruits de bottes,

les ordres secs ! C'est vous le chef : vous causez trop bien pour être un matelot et vous demandez son avis à personne. Alors vous êtes un amiral ou un truc dans ce goût-là ... J'en ai connu tellement de marins ! Saluer tout ce qui bouge et repeindre le reste ! Pas vrai, Bart ?

Le petit singe se livra à un simulacre de salut militaire tout en poussant de petits cris aigus. De Havilland eut l'impression de se faire insulter. Seul, il n'aurait jamais laissé passer cet outrage, pourtant Blake ne bronchait pas.

— Et qu'est ce qui t'as fait délaïsser la Navale ?

— Gibraltar, Malte, Alexandrie ; la Corne même ! reprit-elle avec emphase sans vraiment lui répondre. C'est là que j'ai rencontré Bart. Partout on vous traite comme des moins que rien. Oui, m'sieur ! Et finalement de retour chez elle, amiral ! Ça, on peut dire qu'elle en a vu du pays, Angela Nolan ! La femme étira tout son corps, ce qui la fit paraître plus grande encore ; puis elle se remit à bramer les premiers vers de *Molly Mallone* en découvrant quelques dents noires et éparées.

De nouveau Blake l'arrêta en lui saisissant le poignet.

— Peut-être as-tu quelque chose à me dire, femme ?

— Comme quoi ? Des nouvelles d'un homme qui boite et du gamin qui l'accompagne ? M'ont pas laissé un penny, et pourtant je chantais...

— Tu as vu où ils allaient ?

— J'entends mais je vois rien, amiral ! P't-êt que mon associé est au courant de quelque chose, dit-elle pendant que le singe, en piaillant, se juchait sur sa tête.

— Peut-être qu'il pourrait nous le dire ?

— C'est moi l'artiste, amiral. Lui, il est dans les affaires !

Le singe se pencha en avant et se remit à pousser ses cris suraigus en agitant sa sébile sous le nez de Blake. La soi-disant aveugle riait grassement dans le vide, et l'animal, accroché à son crâne comme une excroissance, hurlait de plus belle.

— Quelques *pence* suffiraient, je suppose, à lui raviver la mémoire...

— Quelques *pence* ! Z'êtes incroyables, les Anglais : la peau d'un homme de ce pays, c'est vraiment rien pour vous !

— Un *shilling* alors.

— Ça, c'était le prix à l'époque de... de... Elle cherchait un nom qui lui aurait permis de dater cette proposition. De Cromwell ! Non, non... de... des druides ! clamait-elle, parfaitement indignée.

— Donnez-lui une livre, De Havilland. Et toi, ne tire pas trop sur la corde : elle pourrait bien finir autour de ton cou.

— Par saint Patrick, une livre ! Amiral, mon singe va vous aimer !

La pièce tinta dans la sébile de l'animal qui en devint surexcité.

— Alors, qu'est-ce que ton singe a à nous dire ?

— J'en sais foutre rien, amiral ! J'ai bien essayé d'y apprendre à parler, mais je perdais mon temps et le singe s'ennuyait !

La femme explosa de rire, postillonnant au visage du colonel, le noyant sous sa mauvaise haleine et manquant de s'étouffer. Une fraction de seconde pour comprendre qu'on se payait sa tête, puis le revers de la main de Blake vola ; l'or de sa chevalière cinglât le visage de l'aveugle, arrachant ses lunettes et la jetant à terre. Le singe hurlait, bondissait, mais Angela Nolan riait, riait, riait...

Blake, froid comme la mort, sortit son arme et en releva le chien.

— Amiral, t'es pas sport, tu manques de *fair play* !

Elle riait tellement qu'elle dut s'interrompre pour tousser.

— Peut-être que tu vas nous dire ce que tu as vu maintenant ; à moins que tu préfères que je tue ton voleur d'associé ?

— Les officiers, z'êtes la lie de la terre ! Si Bart savait c'que j'sais, y préférerait crever !

Elle cracha devant elle et redressa la tête en direction de la voix de Blake. Sans lunettes, la fixité du regard ne pouvait pas tromper. Un soldat, qui se tenait à quelques mètres dans un garde-à-vous parfait, s'interposa :

— Sauf votre respect, sir, c'est vraiment une aveugle ; la moitié de Dublin la connaît !

Deux de ses hommes l'interpellèrent d'un peu plus loin :

— Sir ! Ils sont passée par là !

Blake hésita : L'officier faillit bien l'exécuter, là, maintenant. Mais cela aurait montré à ses hommes qu'il ne se contrôlait plus.

— Embarquez-la, dit-il en tournant les talons.

Le soldat aida l'aveugle à se redresser pendant que toute la troupe s'éloignait au pas de gymnastique.

— Tu vas t'attirer des ennuis, garçon... Qu'est ce qui t'as pris ? demanda la chanteuse des rues au soldat.

La question resta sans réponse jusqu'à ce que tous les autres soient partis.

— Mon grand-père : il était comme toi. Et puis les Irlandais, moi, je m'en fous, mais ce colon je peux pas l'encadrer : ça m'a fait plutôt plaisir que t'aies pu le moucher. De toute façon, dans onze jours je rends mon paquetage. L'armée, c'est fini pour moi !

— Alors dans onze jours vient au *Inishfree bar* et demande Angie Nolan ! Tes copains ont oublié de me reprendre ma livre ; j'te dois bien un coup à boire, répliqua-t-elle en riant.

— Si d'ici là on t'a laissé sortir *Paddy*...

— Avec mon barda et mon singe, qu'est ce que tu veux qu'ils fassent de moi ?

Ça faisait se tordre de rire la femme, et essayer d'imaginer la scène amusait franchement le soldat : il voyait très bien l'aveugle moulinant sans discontinuer derrière les barreaux, en bramant *Molly Mallone* à s'en briser les cordes vocales, accompagnée par les hurlements de son singe. Pour sûr, n'importe quel geôlier aurait comme premier réflexe de s'en débarrasser, avant qu'elle ne le rende fou et donne des idées au reste de la prison !

— J'serai dehors ce soir ! Ne manque surtout pas ça : j'vais composer une chanson que tout Dublin chantera ! Comment

il s'appelle ton amiral ?

— Le colonel Blake.

— Il va adorer ça : toute la ville va se payer sa fiole !

Et sur un air de mirliton, l'aveugle commença a s'égosiller :

*« It was the colonel Blake,
who believed that monkeys talk.
He threw a pound in the air,
and Bart the monkey walked...¹ »*

— Et toi, comment tu te nommes, soldat ?

— Peter Evans.

— Dans onze jours, tu seras plus soldat, tu seras redevenu un homme. Faut que t'apprennes à chanter ! Blake... Dès ce soir, tout Dublin noiera son nom sous l'écume crémeuse de la plus noire des bières !

Par habitude, Evans regarda autour de lui. L'aveugle et lui étaient seuls et l'armée anglaise lui paraissait bien loin. Avec cette folle et son singe, il se sentait parfaitement libre, comme ça ne lui était plus arrivé depuis des années. Le soldat éclata de rire, l'aveugle aussi ; même le singe s'y mit.

L'animal sauta sur l'épaule du militaire et d'un coup de sa petite patte envoya rouler sa casquette.

— Et si on la chantait en canon pendant que je suis encore soldat ? Ravi de son bon mot, il se lança le premier : *“It was the colonel Blake...”*

Aux anges, l'aveugle lui emboîta le pas :

*« It was the colonel Blake...
who believed that monkeys talk.
who believed that monkeys talk.*

He throwed a pound in the air,

1. C'était le colonel Blake, qui croyait que les singes parlaient. Il lança une livre en l'air, et Bart le singe se mit à marcher.

*He threw a pound in the air,
And Bart the monkey walked ! »*

Brook envoya un coup de pied dans sa casquette. L'infirmier avait fichtrement raison : ça ferait du bien de redevenir un homme !

« And Bart the monkey walked. »

Le drôle de couple tourna le coin de la rue et vint heurter d'immenses lettres vertes, dont la peinture coulait encore et écorchait tout un mur.

« SINN FEIN »

C'est ce qu'elles proclamaient.

« Nous-mêmes. »

« Nous seuls. »

Des rires plein la bouche, deux adolescents s'enfuyaient, encore incroyables d'avoir affiché aussi grand leur courage tout neuf.

Ceux-là, qui les arrêterait ?

*

— Allez, m'sieur ! On dépasse ce croisement et on y est !

C'était la deuxième fois en cent mètres que le Sinn Feiner avait du s'arrêter.

La première, quand il avait voulu de nouveau s'appuyer sur sa jambe blessée pour essayer de progresser un peu plus vite.

La souffrance l'avait paralysé. Seuls les encouragements du gosse et un dernier sursaut de volonté l'avaient fait repartir : à chaque seconde qui passait, les Anglais se rapprochaient un peu.

Là, il n'y croyait simplement plus.

Des cris semblaient s'élever derrière eux ; peut-être était-ce les soldats, sûrement même... À la longue, ils ne devaient plus être bien loin.

Non, ce qui l'avait saisi à la gorge, c'était les traces de son sang restées derrière lui comme des marques au fer rouge. De plus en plus nettes, de plus en plus rapprochées. Ses forces s'enfuyaient avec elles et les Anglais ne pouvaient plus les manquer : il leur suffirait de suivre ce fil pour finir par le prendre.

Et autour d'eux, ces portes closes, ces volets fermés ! Personne dans les rues. À la différence de Sean, lui pouvait sentir la présence de tous ceux qui, bien à l'abri, les épiaient. Tapis au fond de leurs trous, les yeux cernés, les joues creuses... Ces âmes grises ne feraient pas un bruit et n'essaieraient pas de l'aider ; mais leurs regards s'accrochaient à ses pas ; méfiants, incertains jusque dans la conduite à tenir et le choix de leur camp... Le mieux était de ne rien faire, de courber l'échine comme on le leur avait appris. Non, ça personne ne les dénoncerait : le boycott des voisins et même de la famille rendrait fou de solitude le premier qui s'y laisserait aller. Mais personne non plus ne lèverait le petit doigt pour leur venir en aide.

Trop de crainte ; les Anglais avaient bien fait leur travail. Pas de conscience politique. C'est même pour ça qu'il se battait : pour qu'ils ne renoncent pas ; pour qu'un jour ces esclaves se dressent et disent qu'ils en avaient assez.

Seul le gosse avait eu ce courage.

Ou cette naïveté.

Intérieurement, il l'en remercia.

— Un dernier effort, m'sieur : mes parents habitent un peu plus loin ; ils pourront vous cacher.

La phrase tomba comme une hache sur le cou d'un condamné : « Mon Dieu ; tout ça pour rien ! »

Même s'il n'avait pas été blessé, les Anglais contrôlèrent toutes les familles du quartier ayant un enfant correspondant au signalement de Sean. Sans savoir pourquoi, il avait cru que le gamin connaissait une cave, un entrepôt où se cacher. Pas qu'il l'emmènerait chez lui !

« J'ai été stupide. Le gosse a fait la même chose que pour n'importe quel balourd qui lui aurait collé une giflette et lui aurait couru après ! »

Sean essaya de le tirer. D'un geste brusque l'homme le repoussa en grognant. De la main, il s'appuya au mur. Quelques secondes plus tard, il serrait les mâchoires à s'en briser les dents pour se retenir de hurler : sa paume et ses doigts s'affichaient sous ses yeux en une empreinte sanglante, tranchant le brun des briques et signant son arrêt de mort.

Déseparé, le petit se balançait d'un pied sur l'autre, se demandant ce qu'il avait bien pu faire, qu'est-ce qui lui avait encore échappé... Prêt à exploser, le Sinn Feiner regardait de tous cotés à la recherche d'une issue qui l'aurait libéré. Mais cette fois il était pris au piège et la chaîne refusait de céder. Il fixa le gamin et pendant une fraction de seconde faillit passer sa rage sur Sean. Mais ce qu'il en voyait — la marque bleue sur sa tempe imprimée par la crosse ; le sang qui raturait sa salive ; cet air de victime offerte et plus que tout, écrit au fond des yeux, ce désir de l'aider — le rendait incapable de lui en vouloir.

Quoi qu'il fasse et même probablement quoi qu'il ferait jamais.

Non, ce n'était pas le gosse qui l'avait conduit jusqu'ici.

Tout s'était décidé bien avant.

Le Sinn Feiner eut un soupir, si lourd de lassitude qu'il terminait une vie. Lui-même ne se considérait plus qu'en sursis.

Bien peu de choses pouvaient encore être mises en ordre.

Pour la troisième fois, il essuya ses lunettes et força sa respiration pour retrouver son calme. Puis il attira doucement l'enfant vers lui et, pour bien se faire entendre, conserva sa main posée sur son épaule.

— Sean, on va devoir se séparer. Ne rentre pas chez toi, compris ! C'est là que les Anglais iront en premier ! Tu as sûrement des amis, un grand-père...

— Il est mort.

— Un oncle ?

— Il est en Amérique.

— Alors, va trouver ton curé et explique-lui tout. Il prévientra tes parents et fera le nécessaire.

— Le père Lonergan ! Mais je...

— Écoute-moi !

Il l'avait coupé plus sèchement qu'il le voulait, mais le temps s'écoulait comme de l'eau dans un poing.

— Va voir le père Lonergan. Je sais qu'il t'aidera.

Les cris de la meute, tout à l'heure encore confus, devenaient de plus en plus nets.

— Tu entends, Sean ? C'est une question de secondes. Je vais les ralentir un peu ; toi, ils ne te cherchent pas vraiment. File te cacher, reste tranquille quelques jours et tout sera oublié. Oui, surtout oublie tout ça : c'est pas des choses qu'à ton âge on doit voir.

— Et vous ?

Il n'eut pas de réponse, mais en durant le silence devenait éloquent.

Sean hésitait.

Comment tourner le dos quand c'est rester qui signifie quelque chose.

Jusqu'au bout.

Parce que ça ne sert à rien ; sauf à dire qu'on est là.

Le Sinn Feiner eut un sourire amer : « Ni Cognac ni dernière bouffée... » Si jamais une raison de se battre lui avait été nécessaire, elle tenait bien plus à tout ce qu'emportait avec lui ce gamin qu'aux grandes idées qui agitaient les nuits des membres du Sinn Fein... Sans l'attentat du matin, Sean n'en serait pas là : le gosse jouerait tranquillement avec des enfants de son âge sans se soucier des Anglais...

— C'est moi qui te dois, Seanny...

Il l'avait énoncé tout simplement, comme on parle à un ami, de ceux qui peuvent tout admettre, qui ne posent pas de question. Pour rendre les choses plus faciles, il y ajouta un mensonge :

— Que Dieu te bénisse, toi et toute ta famille... Je m'arrangerai pour te retrouver quand tout sera calmé.

Sean savait qu'il mentait pour lui faire plaisir mais ne trouvait rien à dire.

L'enfant lui rendit son sourire. C'était une piètre imitation ; au moins avait-il essayé.

Un caillot de larmes vint obstruer sa gorge, si durement qu'il lui brouilla la vue. Ce n'est pas comme ça que doit se conduire un homme ; pas comme ça qu'aurait agi son père ; mieux valait s'en aller. Sean fit le premier pas. Il eut froid tout d'un coup, il se sentait fatigué. Ce n'était plus qu'un enfant de dix ans qui voulait rentrer chez lui pour retrouver les bras de sa mère, s'y enfouir et pleurer.

— Seanny...

Le petit Brady s'arrêta sans pour autant oser se retourner ; n'offrant au regard que des épaules raidies, une tête baissée, des poings enfouis dans les poches pour contenir ses sanglots. À l'homme d'imaginer les yeux rouges et gonflés, les lèvres closes pour qu'aucun son n'en sorte.

Le Sinn Feiner hésita, avant d'offrir la seule chose qu'il avait à donner :

— Mon nom est Michael O'Connor. Tu peux m'appeler Mike.

Sean sentit une houle d'émotion déferler, exploser sous ses yeux, l'emplit de peine et de fierté. D'un revers de sa manche, l'enfant s'essuya la joue, avant de ravalier sa salive pour pouvoir parler :

— *Slàn Mike*, bafouilla-t-il sans s'être retourné.

Au revoir.

C'était pratiquement le seul mot de gaélique qu'il connaissait.

Une première balle siffla à côté d'eux, puis les détonations s'enchaînèrent.

Chapitre 6

Si les premiers soldats avaient été moins pressés, ou simplement moins nerveux, ils les auraient tirés comme des lapins ; mais surpris de tomber sur ces deux cibles statiques, en pleine conversation et qui semblaient les attendre, ils les avaient manqués.

En tous cas, la journée aurait connu moins de morts.

Le Sinn Feiner répondit au jugé, plus pour faire du bruit que pour se défendre. Les deux soldats anglais reculèrent : pâles et glabres, c'était la première fois qu'ils affrontaient le feu ; la première fois que de vraies balles sifflaient autour d'eux ; que leurs épaules incertaines se disloquaient sous l'effet du recul et ça ne ressemblait en rien à ce qu'ils avaient connu en manœuvre. La peur les trempait d'une sueur acide et leur brûlait les yeux ; leur cœur cognait sous leurs côtes comme une machine folle ; ils maudissaient le hasard qui les avait mis là et, sans même se concerter, décidèrent de se terrer à couvert en attendant les autres. À peine osaient-ils risquer un œil, par à-coups, sur ceux qu'ils poursuivaient, de crainte que le blessé et l'enfant ne se jettent sur eux.

— Fiche le camp !

Sean s'était pétrifié. O'Connor dut s'arracher malgré la douleur, l'agripper par le bras pour l'entraîner plus loin et faire les quelques pas qui les mettraient à l'abri, de l'autre côté de l'angle de la rue.

— Cours, je te dis !

Déjà les Anglais étaient presque tous arrivés, sans toutefois franchir le pas qui les mènerait au combat. Sur une impulsion,

De Havilland s'engagea le premier, pour aussitôt se retrouver seul à découvert, dans une rue vide et sale sans que rien ne se passe. « Pauvre idiot ! Une bravade pour te donner en spectacle en te jouant aux dés ! »

Blake l'avait vu et maintenant l'épinglait du regard comme un papillon sur une feuille de papier. « Trop d'excès ; peu fiable ; incapable de commander. » Son supérieur aurait pu l'écrire sous l'insecte et tout dans ses yeux l'énonçait. De Havilland se sentit nu, démasqué, ayant fourni la preuve par l'absurde de ce qu'il était.

— Essayez donc de rester en vie, lieutenant. Peut-être un jour aurez-vous l'occasion de servir la Couronne : sait-on jamais...

— À gauche ! indiqua d'une voix d'outre-tombe un des soldats qui avaient tiré. « Cette fois aux autres de s'y coller ; j'en ai fait bien assez. À leur tour d'aller se faire crever la paillasse. » se disait la jeune recrue, en se plaquant contre le mur comme si cette pierre sale avait pu l'absorber.

Hébété, De Havilland s'était pratiquement arrêté. Une bonne partie de la troupe, lancée au grand galop dans le sillage de son supérieur, le laissa derrière elle. Seule la bousculade des tout derniers, rameutés par un sous-officier, le refit avancer.

Sean vit sa mère, folle de bonheur, crier son nom et se mettre à courir. Son père tenait Liam dans ses bras et déposa le tout petit à terre.

Le Sinn Feiner courait aussi, ou tout au moins essayait, traînant sa jambe comme un poids mort. Il se déplaçait en crabe, pratiquement de côté, et brûlait de rage, parce que sa vie était déjà achevée. Absurde la Cause ; absurde d'avoir quitté une femme pour elle. Absurde parce qu'il voulait vivre et que c'était terminé ; parce que tout continuerait sans lui ; comme s'il n'avait jamais existé ; comme s'il n'avait rien fait ! O'Connor aurait voulu emmagasiner le goût amer et doux de la bière ; la chaleur d'un gémissement de bonheur quand l'exhale une maîtresse ; repasser tous ses souvenirs ; gagner un peu de temps

pour en faire quelque chose, quelque chose d'important. Mais si près de la fin, plus rien n'avait de sens : tout se dissolvait comme un rêve au matin, parce qu'il allait mourir et qu'il n'y pouvait rien. Il les enviait tous. Tous les autres. Que connaissaient-ils de la vie ? Ils n'allaient pas la perdre, eux ; ils n'en savaient pas le prix. Fini ; c'était fini ! Ne restait que cette rage animale et ce sentiment d'injustice qui emportait tout avec lui. Tous les plaisirs du monde venaient, d'un coup, de prendre leur revanche et lui hurler ce qu'il avait manqué.

Pas moi ! Pas maintenant ! Pas encore !

La première balle le manqua ; la deuxième le fit chuter.

Michael O'Connor était déjà en train de mourir et vidait son barillet. Il toucha un soldat puis tira sa dernière cartouche. Le Sinn Feiner crut en avoir atteint un autre, mais n'en serait jamais sûr car ses yeux se voilaient.

Les Anglais ripostèrent. Un peu dans le désordre. Eux aussi crevaient de trouille ; deux d'entre eux étaient déjà tombés. Et puis il y avait la fumée, le fracas des détonations, les cris pour se donner du courage et les râles de douleur pour ceux qui se voyaient blessés.

Il y eut des balles perdues.

Sean reçut sa mère dans ses bras. Lourde, si lourde... Peut-être s'était-elle évanouie ? Ce devait être ça, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? D'ailleurs, elle lui parlait :

— Seanny, tu n'as rien ? J'ai eu tellement peur !

Sa mère toussa. Il la crut soulagée puisqu'elle souriait.

À leurs cotés, Patrick n'avait d'yeux que pour l'énorme tache rouge qui ne cessait de ronger le dos de Mary.

Sean était trop frêle pour soutenir sa mère plus longtemps : il se mit à fléchir, se refusait à lâcher ; essaya de résister jusqu'à ce que son père arrive ; mais quand elle ferma les yeux, il se laissa glisser.

Patrick dut se mettre à genoux pour voir le visage de sa femme. Elle reposait en partie sur la jambe de Sean et un filet de sang s'échappait du bord de ses lèvres.

— Mary ?

Il insista, la secouant par l'épaule.

— Mary ?

Elle ne répondit pas.

Seconde après seconde, Patrick se transformait. Chaque muscle de son visage se tordait en une treille terrible de lances dressées par la douleur ; les veines de son cou gonflaient pour mieux charrier la haine et la souffrance.

— Vous n'êtes que des monstres ! Vous me l'avez tuée !

Quelques pas le séparaient de l'arme qui semblait l'attendre à côté du cadavre. Sean vit son père les franchir ; la saisir maladroitement par le canon ; s'y cramponner à deux mains pour la tenir fermement et en relever le chien. Son doigt étreignit la détente, pour ne libérer que le bruit mat du percuteur qui frappe une douille vide.

Toute l'incrédulité du monde peinte sur le visage, Patrick regardait le pistolet devenu inutile : l'arme l'avait trahi et refusait de le venger.

Il n'alla pas plus loin ; les soldats ne lui en laissèrent pas le temps.

Quatre balles de fusil de guerre en firent un pantin dont on aurait coupé les fils.

Sean regarda jusqu'au bout les impacts secouer le corps de son père. Sur sa poitrine, quatre coulées écarlates n'en finissaient plus de s'étendre, jusqu'à dévorer sa chemise et l'engloutir tout entier.

Peu à peu, tout devint irréel tandis que le silence achevait d'asphyxier la placette. Ses parents, partis, ne lui étaient plus d'aucune aide ; son monde se vidait, il n'en restait que l'horreur.

L'horreur, et le temps qui s'était arrêté.

Puis l'horreur elle-même parut ne plus trouver d'accès.

L'enfant flottait dans une solitude glacée, hors d'atteinte ; si terrible, si emmuré que c'en était un péché.

« Mon Dieu, protégez-moi : je ne ressens plus rien... »

De Havilland avait perdu sa casquette.

La bouche béante, il essayait vainement de contrôler le mouvement convulsif d'une de ses paupières qui s'ouvrait et se fermait sans arrêt. L'arme toujours au poing, le bras le long du corps, quelques pas l'emmenèrent vers le cadavre de celui sur qui il avait tiré sans compter ; un homme qu'un instant plus tôt il aurait juré ne jamais avoir vu, jamais croisé et dont il ne savait rien. Effaré à l'idée de ne pas reconnaître quoique ce soit de ce visage anonyme, le jeune lieutenant évita de le regarder. Il ôta le pistolet de la main de Patrick en prenant bien soin de ne pas la toucher. Un Webley à canon court ; le même que le sien. La seule chose qu'ils aient eu en commun. Mécaniquement, sans vraiment y penser, il ouvrit l'arme et en vida le barillet.

Six douilles vides sonnèrent leur décompte en rebondissant à ses pieds.

Et De Havilland réalisa que l'homme qu'il avait abattu ne lui avait fait, à aucun moment, courir le moindre danger.

Blake se trouvait à ses côtés.

— Ne vous reprochez rien. Vous vous êtes défendu. En soldat. Vous ne pouvez même pas être sûr que vous l'avez touché.

— C'est ce que l'on dit aux hommes qui forment un peloton d'exécution, répondit amer, le jeune officier : "L'un d'entre vous a un fusil non chargé !"

De Havilland secouait la tête, fasciné par les six tubes de laiton qui traînaient sur le sol, dessinant une étrange figure géométrique, un oracle dont le sens lui échappait. La voix de son supérieur vint lui fouetter le visage :

— Que croyez-vous que soit un commandement, lieutenant ? Notre charge est là où se forge l'honneur : dans le sang, dans la boue, et par le sacrifice... Pas dans les défilés ou sur un terrain de polo !

— C'était un civil, un civil innocent, se répétait à voix haute le jeune homme, sans s'en apercevoir. Je ne le connaissais pas et je l'ai tué...

— Dans quel monde croyez-vous vivre De Havilland ? Ces

gens haïssent jusqu'à la plus petite parcelle de ce que vous êtes : ils savent que même le cuir de vos bottes est plus doux que la peau de leurs femmes ! N'attendez rien d'eux ; rien en retour de ce que vous pourriez leur donner : s'ils en avaient l'occasion, ils promèneraient votre tête au bout d'une lance et déchireraient votre dépouille pour la semer aux quatre vents ! Vous êtes un Anglais ; un officier anglais ; le fils d'un *lord* anglais !

De Havilland s'écarta brusquement. Peut-être pouvait-on encore faire quelque chose pour la femme et l'enfant. Il se mit à courir jusqu'à Sean et Mary, indifférent aux regards de ses hommes qui s'activaient autour des soldats blessés et ne le lui pardonneraient jamais.

Pour eux, il venait de trahir son propre camp.

Mary n'était pas morte ; un léger souffle faisait frémir une petite bulle de sang à la commissure de ses lèvres. De Havilland s'en rendit compte dès qu'il fut à ses cotés.

— Cette femme est encore vivante ! Faites venir un chirurgien !

Mary essayait d'économiser ses forces ; la voix de l'Anglais lui parvenait de loin. Elle sentait autour d'elle les bras de son petit enfant, trop minces pour offrir la chaleur dont elle avait besoin ; elle sentait sa main, le bout de ses doigts lui caresser le visage. Mary aussi se battait contre le temps.

Tenir, tenir... Pas encore ; pas maintenant...

De Havilland se contraignit à parler posément :

— Ne t'inquiète pas petit, le docteur va venir. On va la sauver ; j'en suis sûr !

Sean explosa, l'image de son père vacillant sous les balles encore gravée au fond des yeux :

— Allez brûler en enfer, vous et tous les soldats anglais !

C'est à peine si la voix de l'enfant tremblait.

Aucune trace de peur ; uniquement de la haine, du mépris... Mary laissa entrevoir un sourire. Sans pouvoir l'expliquer, la réaction de son fils l'emplissait de fierté. Peut-être parce que

c'est ainsi que l'on doit grandir dans un peuple martyr.

L'officier ne parvenait plus à respirer, ne savait plus que faire. Même ceux qu'il voulait aider le repoussaient. Une mèche lui barrait le front trempé de sueur. Son arme inutile pendait au bout de sa main. Il essaya de la cacher. À peine capable de marcher, De Havilland recula. Blake s'était détourné et s'occupait déjà des blessés. Le seul soldat dont le jeune officier croisa le regard, visiblement, le maudissait. Sa tête lui faisait mal. Un cri comme il n'en avait jamais entendu lui perçait les oreilles, se vrillait sous son crâne, hurlant sa culpabilité. Ce n'était qu'une note, une seule ; haute, si haute ; tenue à n'en jamais céder, implacable, impossible à ignorer...

Il n'était pas difficile d'en trouver l'origine : un tout petit garçon, seul à quelques mètres de là.

On lui aurait donné trois ans, quatre peut-être.

Liam se dressait, tendu comme un arc, bras collés au corps, la tête rejetée en arrière, la gorge rouge et prête à éclater. Il hurlait sans s'arrêter, sans reprendre son souffle, dans un registre aussi aigu qu'il en était capable.

Plus le cri s'élevait et plus Sean étouffait. Rien ne venait l'interrompre. C'en était inhumain et jaillissait avec une violence effroyable d'un corps bien trop petit pour pouvoir le contenir. Sean suffoquait, incapable de le supporter parce que, sans leurs parents, il ne s'adressait plus qu'à lui. Rien pour se cacher, aucun endroit où le fuir. L'interminable hurlement de son frère le renvoyait en arrière, taraudait obstinément la fragile barrière qui le séparait de l'horreur jusqu'à ce que finalement, elle vole en éclats.

Grâce à Dieu, sa mère ne semblait pas l'entendre.

L'officier à ses côtés venait de se mettre à vomir.

Livide, les yeux hors de la tête, De Havilland déboucla son ceinturon, défit la cordelette qui le liait à son arme et jeta le tout loin de lui pour s'en débarrasser. Puis ce furent les boutons de sa veste : l'un d'entre eux résistait. Sans le savoir, mais pour les mêmes raisons, comme l'avait fait un vieux tailleur juif le

même matin, De Havilland l'arracha. Sa veste maculée tomba à ses pieds ; il ouvrit son col de chemise et essaya de respirer, d'échapper au fiel qui lui noyait la gorge, à l'aigreur qui saturait ses narines. Rien n'y faisait : les morts innocents et le cri atroce de l'enfant se collaient à sa peau.

Une grande femme s'approcha du cordon de soldats qui tenait la foule en train de se former à distance des corps. Chacun de ses pas la révélait tant sa démarche, son port de tête et le moindre mouvement de ses bras attiraient le regard.

Un fusil fit office de barrière et l'empêcha de passer.

— Écarte-toi soldat. Je vais chercher l'enfant : il s'appelle Liam Brady ; comme son grand-père. Mais celui-là, vous l'avez déjà tué.

Nora Drennan parla d'une voix si assurée que le soldat obéit : Canto Pantrych avait des ordres mais aussi des enfants ; il bénissait Dieu que les siens soient gallois, que le roi soit leur prince et que, jamais, jamais, ils n'aient à craindre de choses comme celles-là. Silencieusement, Pantrych eut une courte prière pour ces Brady qu'il ne connaissait pas.

Nora saisit Liam pour l'arracher au spectacle du sang et des morts. L'enfant se débattait, hurlant sa peine. Il la bourrait de coups et s'agitait en tout sens ; pourtant la femme ne sentait rien, ni les poings ni les pieds de l'enfant, si petits qu'elle les aurait tenus dans le creux de sa main. Son visage de marbre finit par se couvrir de larmes, mais elle repassa le cordon de soldats d'un pas égal, sans qu'aucun d'eux n'entende l'ombre d'une plainte ou d'un gémissement.

Épuisé, Liam, peu à peu, s'amollit tout contre elle. Alors en s'éloignant, droite et digne, la femme se mit tout doucement à chanter une comptine pour bercer ses sanglots.

Sean l'avait vu, son grand châle brun sur la tête comme tant d'Irlandaises, en ouvrir les pans pour y cacher son frère. Leurs regards se croisèrent. Il comprit qu'elle s'excusait de ne pouvoir en faire plus, de devoir le laisser là, assis dans le sang et seul à affronter l'horreur.

De Havilland aussi les regarda partir, jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'on n'entende plus les pleurs de l'enfant. Il savait désormais ne pas être ce que l'Armée royale exigeait dans ce genre de circonstances : un tueur froid et discipliné, assez semblable, au costume près, à l'assassin irlandais qu'ils avaient pourchassé.

Une pluie lourde vint brutalement se déverser en torrents glacés d'un ciel noir, lui cingler les épaules et frapper le pavé.

Blake n'était pas loin, surveillant la foule qui s'accumulait et en mesurant le danger. De Havilland, désarmé, dégoulinant, la cravate et le cheveu en déroute, se mit au garde-à-vous une toute dernière fois.

— Ma lettre de démission sera sur votre bureau quand vous y retournerez.

Il tourna les talons, tandis que son colonel esquissait tout juste un haussement d'épaule. En un sens, Blake était libéré. Ce qui l'occupait était bien plus sérieux que les problèmes existentiels d'un jeune aristocrate : ses blessés tout d'abord, et la masse de plus en plus nombreuse des catholiques, pressant sa petite troupe, qui commençait à l'inquiéter.

— Soldat Beams, prenez un homme, allez chercher du renfort et revenez avec l'automitrailleuse. Les foules n'ont pas de cervelle, celles que composent des papistes encore moins que les autres.

— À vos ordres, sir.

Et Beams, qui après dix ans d'Irlande savait que ça n'allait qu'empirer, s'empressa de disparaître.

La première pierre venait d'être lancée.

La masse des gens avait enflé par vagues, déferlant de toutes les rues avoisinantes en longues marées entrecroisées. Arrivé en courant, un groupe de jeunes bravaches, armés de crosses de *hurling*¹, hurlaient leur envie de s'en servir sur des crânes bri-

1. *Hurling* : un des sports nationaux irlandais, croisement incroyablement violent entre hockey et rugby.

tanniques. À chaque seconde, l'incrédulité de la foule devant ce qui s'était passé cédait la place à la colère. Cette résignation dont elle s'était vêtue pour survivre en ce monde, y déguiser sa rage, pour masquer son mépris ; cette résignation qui la faisait paraître si torve, si servile, elle s'en dépouillait comme d'une harde en entrant sur cette scène, pour mieux exhiber sa fierté.

Et de toutes ses voix elle pleurait de rage et de colère :

— Sainte Mère de Dieu : deux orphelins ! Comme s'il y en avait pas assez à Dublin. C'est Nora qui l'a pris, Dieu la bénisse ; mais que voulez-vous qu'elle en fasse : elle en a déjà six !

— Mary, je l'ai connue toute gosse. Elle se serait pas entichée de Pat Brady, aussi bien je l'aurais épousée. Maintenant, ça serait ma femme qu'ils auraient tué.

— Mon père et son père étaient les meilleurs amis du monde ; d'ailleurs, on a pratiquement été élevés ensemble. Quand le mien est mort, c'est le sien qui nous a aidés : je peux pas laisser faire !

Elle hurlait :

— Tiens bon, Seanny, mon gars ; on les laissera pas t'emmener !

Ou encore :

— Ils sont pas si nombreux. J'vous dis que c'est maintenant qu'il faut régler leur compte à ces pourris d'Anglais ! Faut pas attendre qu'il en vienne d'autres. Moi j'en suis !

D'autres, plus discrets, ne se nourrissaient pas que de mots et de colère :

— C'est bien compris ? disait Buchanan le tenancier du pub : on se retrouve ici avec toutes les armes et les cartouches que vous pourrez porter. Gardez les fusils pour vous, distribuez les pistolets. Vic, Jimbo, Simon, avec O'Donnel ; les autres avec moi !

Même l'orage qui continuait à flageller leurs visages ne pouvait les calmer.

Max aussi était là, abasourdi, croyant avoir rouvert par erreur un vieux livre d'histoire. Il avait l'expérience du ghetto ;

enfant, il avait connu les cosaques. Que ses yeux se ferment et les amas de corps, la masse des gens en fuite, ceux qu'on piétine sans les voir ; même les cris des mourants et le martèlement des sabots lui revenaient sans effort. Le vieil homme s'était juré de ne jamais y entrer pourtant, lancé à contresens de la foule, il se ruait vers l'église, espérant y trouver la seule personne qui à sa connaissance, pourrait s'interposer.

Mary n'avait plus que peu de temps. Son fils balbutiait une histoire où il était question d'ours et de miel ; celle qu'elle lui répétait tous les soirs pour l'endormir quand Sean était petit. Quel autre moyen avait-il de tout nier, de revenir en arrière, là où aucune balle anglaise n'avait couché son père, là où sa mère ne pouvait le quitter ? Mary s'efforça d'ouvrir les yeux pour pouvoir profiter de son enfant encore quelques instants.

Sean se noyait ; du sang visqueux s'écoulait sur sa jambe, la vie imbibait le tissu. Et il parlait toujours, de peur que, s'il s'arrêtait, elle s'en allât pour de bon.

— Seanny...

En murmurant son nom elle l'obligea à revenir, à ne pas se perdre dans le passé, et sans qu'elle le sache, dans la folie de l'oubli.

Son fils eut l'impression qu'on lui arrachait la peau et les ongles ; pourtant sa chair à nu trouva encore la force de la reconforter. D'essayer tout au moins — parce qu'il savait qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

— Ne t'inquiète pas, Maman, j'irai en Amérique. Oncle Emmett va nous envoyer les billets ; je ferai bien attention à Liam, je le laisserai plus. Plus jamais !

Sa mère ne voulut pas le priver de l'espoir de la rassurer, bien qu'elle sache qu'en ce monde, personne ne délivre de visas aux orphelins.

— Maman, je m'excuse pour avoir... laissé Liam et avoir...

Sean hoquetait. La gorge nouée, il poussait les mots, devait se battre avec eux pour les faire sortir :

— Avoir... fait... tout... tout ça.

— Seanny... Mary rassembla tout ce qui lui restait de forces pour parler à son fils. C'était maintenant qu'elle devait le faire, maintenant qu'elle devait le préparer à oublier « tout ça ».

— Seanny... c'est pas de ta faute. Ton père voulait partir depuis longtemps ; c'est *moi* qui ai voulu rester. *C'est moi, moi, moi, tu entends...* Si seulement j'avais su...

Elle toussa un peu, se sentit glisser, mais s'efforça de continuer.

— Promets-moi que quand tu seras grand tu partiras en Amérique.

— Je te le promets, répondit-il en se remettant sans bruit à pleurer.

— Emmène ton frère. Je ne veux pas que vous grandissiez là où un enfant fait que des gens meurent, simplement parce qu'il voulait jouer.

— C'est promis, Maman, ne parle plus.

Chaque mot qu'elle prononçait le torturait ; chaque phrase sonnait comme un message d'adieu.

— Repose-toi : le monsieur a dit que le docteur allait arriver, dit-il sans y croire.

Mais sa mère ne l'écoutait pas.

— Peut-être que tu pourras pas partir tout de suite. Je t'en supplie, Seanny, n'essaie pas de te venger. Ça aussi tu dois me le promettre : tiens-toi loin des Anglais. Ils ont tué quelqu'un de ta famille à chaque génération de Brady.

— D'accord, Maman ; tout ce que tu voudras, mais repose-toi.

L'enfant essaya de ne pas la regarder, pour ne pas être dévoré par ce qu'il était en train de voir. Mais quoi qu'il fasse, ce serait le sang poisseux sous ses mains, ce regard vitreux, ce ton rauque de la voix qu'il garderait en mémoire.

— ... Liam ! C'est encore un bébé et il n'a plus que toi... tu l'emmèneras, jure-le moi !

Sean se consumait, chacune des paroles de sa mère lui faisait

endurer un calvaire. Il lui aurait promis la lune pour qu'à chacun de ses mots, un peu de cette vie cesse de s'en aller.

— Je le jure ! Il brûlait.

— Maintenant je peux me reposer.

Mary put enfin fermer les yeux, presque s'assoupir. Un instant, Sean la crut morte, mais de temps en temps, même si c'était faiblement, sa mère gémissait.

L'orage s'était un peu apaisé, mais un vent tourbillonnant semblait aiguïser la moindre goutte de pluie. Max courrait vers l'église aussi vite que possible, la main maintenant fermement enfoncé son chapeau sur son crâne pour ne pas être découvert sous le regard de Dieu. Chaque pas le renvoyait au cauchemar de ce qu'il avait vécu. Presque cinquante ans plus tard, il lui arrivait encore de se réveiller glacé, hurlant au beau milieu de la nuit et incapable, quoi qu'il fasse, de retrouver le sommeil où l'attendait le sifflement des lames cosaques. Max avait bien cru qu'ici ils ne le rattraperaient pas, mais d'autres les avaient remplacés. Sans chevaux, sans sabres, parlant une autre langue... Une partie de bonneteau macabre où une boule chassait l'autre : les Russes se changeaient en Anglais pour peupler ses nuits de fantômes. Quelle importance s'ils ne le tuaient pas lui, puisqu'ils l'avaient retrouvé ! Les milliers de kilomètres franchis, toutes ces années passées à oublier la terreur s'effondraient comme un château de sable au premier coup de botte.

Max n'avait d'yeux que pour ces pauvres gens affolés, perdus, peut-être bientôt décimés. Et tout roux, blonds, grands ou catholiques qu'ils soient ; à chacun de ceux qu'il croisait, son esprit hurlait :

— Juif !

— Juif !

— Juif, toi aussi ! *Juif comme moi !* »

Il dut s'arrêter pour s'appuyer contre un mur, vacillant malgré cela sous un torrent de pluie : les fantômes assassins l'avaient presque submergé.

Le père Lonergan devait déjà être au courant. Max pouvait le voir parler avec sept à huit personnes qui avaient eu la même idée.

Le tailleur les rejoignit pour se mêler à la discussion enfiévrée qui se tenait sous le porche de l'église. Ce n'était pas que des badauds ou des grenouilles de bénitier qui étaient là ; mais des mères de familles, des petits commerçants qui avaient tenu le même raisonnement que lui, et à qui tout cela ne disait rien qui vaille.

— ... *Bear George*¹ O'Rourke est debout sur une caisse avec son crochet de docker : il est en train de tous les remonter ! déclara Mikey Molloy, un homme presque chauve qui était un de ses clients occasionnels.

— Et Deirmoit Buchanan distribuait des armes : elles devaient être cachées dans sa cave. Même à des types que je connaissais pas ! ajouta une femme, les mains enchaînées à son rosaire.

Lonergan étendit les bras pour imposer le silence : le temps était compté. Le curé s'adressa à Matt O'Shea le boulanger, si rieur d'habitude, mais qu'aujourd'hui Max trouvait livide. Son ventre opulent, ses joues rebondies semblaient figés comme une graisse malsaine. L'attentat avait eu lieu juste devant chez lui ; peut-être avait-il tout vu ; peut-être aurait-il pu tout empêcher.

— Toi ! Trouve-moi le facteur O'Hara : je sais qu'il fait partie du Sinn Fein ; c'est le seul capable de réfléchir là-dedans, et ça fait vingt ans qu'il va boire chez Buchanan : il réussira bien à le calmer. Les autres, venez avec moi. Dites aux femmes et aux enfants de rentrer chez eux ; certaines arriveront peut-être à décider leur mari à les accompagner : il y a eu bien assez de morts innocents comme ça. Je me charge de Big Bear O'Rourke et de ses frères.

Un peu plus de deux à trois minutes suffirent pour parvenir sur place ; mais ensuite, la foule devenait si compacte qu'on ne pouvait plus avancer. Lonergan dut remonter sa soutane pour

1. *Bear George* : Georges l'ours.

grimper sur une de ces carrioles typiquement irlandaises où l'on s'assoit perpendiculairement à la route. La bête qui y était harnachée ressentait la tension autour d'elle ; à deux reprises elle fit mine de s'élancer, faisant vaciller le prêtre qui essayait de se dresser sur le *jauting-car* pour voir ce qui se passait.

— Molloy, tenez-la, bon sang ! Vous voulez que je me fende le crâne ?

Avec l'aide de son paroissien, il put enfin se mettre debout pour juger de la situation.

Les Anglais n'étaient guère qu'une quinzaine et visiblement de plus en plus nerveux : la foule en s'amassant les avait peu à peu repoussés. Elle limitait leur liberté à l'espèce de large square où s'était produit le drame, et en bloquait les accès. L'endroit était jonché de projectiles divers, du tesson de bouteille au pavé, en passant par un cadavre de chat.

Au milieu des Anglais, Sean, que tout le monde semblait avoir oublié, avait dû à plusieurs reprises baisser la tête et se pencher en avant pour mieux protéger sa mère : la plupart des lanceurs se tenaient à l'abri de la foule et projetaient ce qui leur tombait sous la main, sans même savoir qui ils risquaient d'atteindre. C'était tout ce que Sean pouvait faire. Les Anglais empêchaient quiconque de passer et l'emmèneraient sûrement à Kilmainham jail dès que sa mère serait morte. De toute façon, ça n'avait plus vraiment d'importance. Lentement, brique par brique, l'enfant, de nouveau, s'emmurait vivant.

Tout ce qu'il désirait c'était que, pour le peu qu'il restait, rien n'arrivât à sa mère ; Liam était déjà en sûreté.

Le prêtre scrutait les toits, les fenêtres les plus hautes, l'abri des cheminées, à la recherche de tireurs isolés ou d'un mouvement quelconque qui aurait pu les trahir. Malgré le rideau de pluie, Lonergan en repéra au moins deux et commença à vraiment prendre peur. Combien d'autres lui avaient échappé ? Combien étaient en train d'escalader des marches quatre à quatre pour aller se poster ; leur sang circulant à toute allure et char-

riant jusqu'à leur dernière cellule un désir affolé de revanche ? La vieille O'Leary avait raison : il était parti trop longtemps. Comme c'était facile, à l'abri d'une soutane et d'un col, de prêcher pour que ces pauvres gens tendent la joue gauche. Des siècles de violence ne leur avaient appris qu'à baisser la tête dans la crainte du coup qui suivrait, et à attendre qu'un jour un dos se tourne, pour pouvoir se venger.

La masse des souvenirs revenait pour l'ensevelir sous le poids du passé. Toutes les rancœurs entendues, les insultes déversées jusque dans l'obscurité de son confessionnal... Cette rage qu'il avait portée en lui bien avant d'être prêtre, confinée comme une tache noire sous le sceau du pardon ; cette haine était sienne et se dressait soudain au grand jour : il était l'un des leurs.

Sans pouvoir les dénombrer exactement, c'était plusieurs centaines de personnes qui maintenant assuraient ce siège improvisé, et Lonergan ne donnait plus très longtemps aux renforts anglais pour arriver en masse et les prendre à revers.

À ce moment-là, un tiers de sa paroisse serait dans la nasse, forçant les portes d'une poudrière qu'elle voudrait embraser.

« Seigneur, que j'aime ces pauvres gens ! » Peut-être avait il fallu cela pour qu'il s'en rende vraiment compte. Et il les aimait tous, avec leur bagou incessant, leur manière incroyable de marchander Dieu comme s'Il était le diable, leur façon de boire et de chanter, de jouer leur existence aux courses — une semaine de travail sur un cheval, les meubles sur un lévrier — de se repaître de ragots quand la faim les dévorait... Il y avait plus de vie dans ses maisons lézardées, empestant le mois et l'urine, dans ces vêtements en lambeaux qui cachaient la crasse et la vermine, que dans tous ces pays lointains où il s'était caché. Oui, lui, Francis Lonergan était des leurs et aurait dû le rester.

Tous ceux qu'il avait rameuté s'employaient à faire cesser les jets de pierres et convaincre au moins femmes et enfants de ne pas rester là. Mais ce n'est que très lentement que les derniers

rangs se clairsemaient. Cela prendrait un bon quart d'heure avant que peut-être la foule ne s'éparpille. Si jamais elle se laissait convaincre.

D'ici là, tout aurait explosé.

Fébrilement, la douzaine de soldats restant comptait les minutes qui passaient. Ils n'envisageaient même plus de repousser ces gens et se contentaient de tenir la position, jusqu'à l'arrivée de renforts qui inverseraient le rapport de forces. En attendant, ils enduraient les insultes, les crachats et, apparemment stoïques, ne réagissaient pas à tout ce qui leur tombait sur la tête. Les Anglais, eux aussi, savaient que le moindre vent de panique qui saisirait ce troupeau signifierait leur perte.

Du coin de l'œil, comme le prêtre, Blake surveillait les fenêtres. Même s'ils crevaient de trouille, même si certains avaient reçu des pierres, il savait pouvoir tenir ses hommes tant qu'on ne leur tirerait pas dessus.

Le colonel avait réussi à regagner un peu de terrain en demandant au cordon de se rompre et aux soldats de s'aligner sur deux rangs, baïonnette au canon. Les catholiques les plus proches s'étaient quelque peu reculés ; en désordre, se marchant sur les pieds dans un concert d'injures. Tout aussi vite, la poussée derrière eux avait dilué cet avantage, au point que maintenant il n'en restait plus rien.

Encore un mètre ou deux, peut-être une minute. Le temps que les Irlandais, en se gargarisant de leur nombre, se laissent emporter par leur folie suicidaire, et Blake devrait exiger leur dispersion.

De toute évidence, ils n'en tiendraient pas compte : les plus ivres de vengeance se porteraient en avant. Blake devrait ordonner une première salve, peut-être tirée en l'air ; un moyen de calmer les trois hommes du Sinn Fein qu'il avait repéré ou bien de déclencher le drame quand, leurs fusils déchargés, ses hommes n'auraient plus que leur baïonnette pour arrêter la foule si sa colère l'emportait.

Blake se demanda fugacement comment la cour martiale traiterait le lieutenant De Havilland, si d'aventure, son colonel et toute sa section devaient mourir piétinés.

La pluie semblait vouloir s'arrêter, mais le ciel restait noir, électrique. Le père Lonergan se força à conserver espoir. Il avait pu apercevoir O'Hara secouant Deirmoit Buchanan par le col, après que Matt le boulanger lui eut arraché son pistolet. De plus, un au moins des tireurs du Sinn Fein avait fermé sa fenêtre et on ne jetait presque plus rien sur les Anglais. Les plus enragés se regroupaient autour de Big Bear O'Rourke, juché sur un tonneau et entouré de ses frères. Pour le prêtre, le plus difficile était de fendre la foule tout en répétant sans arrêt : « Rentrez chez vous ! » Certains l'écoutaient, mais l'attroupement était devenu si compact que ceux qui voulaient partir avaient le plus grand mal à s'en dépêtrer. Dans l'autre sens, des gens du quartier arrivaient tout le temps et tout aussi vite s'enflammaient. Malgré l'énergie qui poussait le curé au travers de cette masse grouillante, les chances d'éviter un massacre ne tenaient qu'à un fil.

Pourtant, Lonergan progressait, luttant pied à pied, ancré à sa résolution de tout faire pour l'empêcher, même si en son for intérieur le prêtre avait failli renoncer. Seule sa foi, qui le faisait croire aux miracles, l'en avait dissuadé.

Bear George méritait bien son surnom : même pattes, pareilles à des rondins de bois, et toutes prêtes à vous renverser d'un seul coup à la tête ; même petits yeux sombres, profondément enfoncés, annonçant qu'une fois à terre, le pire allait vous arriver. Dominant l'attroupement, ses presque sept pieds de haut et ses deux cent cinquante livres de viande maniaient un manche de pioche comme une simple baguette. Son crochet de docker à la ceinture, le géant roux descendit de son tonneau sous les hourras, sans que Lonergan ne pût l'arrêter. Une nouvelle fois, le prêtre hurla pour le retenir, mais ses cris se perdaient dans ceux de la foule. Bear George, entouré de ses quatre

frères presque aussi grands que lui, les bras au ciel et saluant ceux qui le supportaient, se dirigeait vers les Anglais. Tous ceux qui l'en séparaient s'écartaient pour le laisser passer. Il se regroupaient aussitôt derrière lui et puisaient dans son sillage la cohésion qui leur manquait.

Le père Lonergan hurlait, poussait, n'hésitant pas à frapper tous ceux qui entravaient sa marche. Mais à chaque pas il voyait ce coq de village, sa crête rouge et ses frères s'éloigner. Le curé n'eut bientôt plus qu'à baisser les bras.

Ce fut le moment choisi par le ciel pour le doter d'un double, d'un ange accompagnateur, jurant étrangement dans une langue qu'il ne comprenait pas. L'ange l'aiguillonnait, écrasait les pieds des gêneurs, plantait ses coudes dans leurs côtes et rejetait sans ménagement derrière lui ceux dont il s'affranchissait. Lonergan trébucha en reconnaissant celui qui marchait sur ses pas : unique juif au milieu d'un océan catholique, Weil s'était toujours tenu à sa place. Pourtant, Max plongeait dans ce maelström où tous le dépassaient d'une tête et les invectivait en yiddish dont il croyait avoir perdu l'usage. Max Weil avait perdu la tête au propre comme au figuré : son chapeau s'était envolé dans la tourmente, il l'avait rattrapé de justesse ; mais plutôt que de se recouvrir, le vieil homme s'en servait comme d'une arme, giflant et frappant tout ceux qui l'empêchaient de passer. Max, tête nue sous le regard de Jéhovah, ne pensait qu'à l'implorer :

« Pas celui-là, mon Dieu, lui répétait-il. Prends les autres si vraiment Tu le veux. Je n'ai pas eu de fils, Tu n'as pas besoin d'enlever celui que Tu m'as apporté ! Prends le vieux Max qui t'a si peu prié. Lui, c'est un agneau qui ne connaît pas le péché. »

Le prêtre gaélique et le juif polonais, s'entraînant côte à côte, arrivèrent à rattraper Bear George, prêts à tout faire pour le maîtriser.

Au même moment, l'espoir changea de camp.

Blake, qui n'attendait que cela, pouvait se laisser aller à sourire : parce qu'il le guettait, l'officier fut le premier à

reconnaître le bruit si particulier, à la fois sourd et grave, du moteur de l'automitrailleuse. Elle était encore loin, on l'entendait à peine, perçant le brouhaha de la foule ; mais dans une poignée de secondes, une minute tout au plus, la machine surgirait dans leur dos, dominant tous les papistes de sa puissance de feu et prête à leur faire rendre gorge.

Le colonel savait qu'il aurait dû attendre, que l'ordre venait un peu trop tôt, qu'un seul mot de sa part pouvait tout faire basculer. Pourtant il ne résista pas au désir de dicter leur conduite à ses hommes : il s'était trop refréné.

C'était son rôle, sa fonction, son privilège.

C'était un officier.

— Soldats, chargez vos armes !

Comme des mécaniques bien huilées, tous les militaires s'exécutèrent et firent monter une balle dans le canon de leur fusil. Ce simple geste les avait rassurés. Le crépitement martial qu'il avait déclenché était une oraison :

« Nous sommes armés et prêts à tirer. Nous sommes l'Armée royale, la loi et l'ordre depuis des siècles et nous entendons le rester. »

Les premiers rangs irlandais furent agités d'une vague ; c'est au moment du ressac que tout allait se jouer.

Ils reculèrent et, sous la pression de la foule soudain compressée, furent rejetés en avant. Qu'une seule poitrine vienne s'empaler sur une baïonnette et tout le square, comme ses alentours, se transformerait en charnier.

Au même instant, le lieutenant Cornwell arrivait avec les renforts anglais. Dès que le soldat Beams lui avait décrit la situation, il avait choisi de libérer tous les prisonniers pour disposer de l'ensemble de l'effectif. Dressé sur l'automitrailleuse que Beams dirigeait, le lieutenant avait ouvert la marche, une centaine d'hommes suivant au pas de gymnastique.

Tout droit sorti d'un cataclysme dont Cornwell n'avait aucune idée, De Havilland les croisa sans les voir, ne répondit pas bien qu'on l'eût appelé, et continua sa route, aveugle et sourd à tout ce qui l'entourait.

Il fuyait.

Un timbre de voix, le regard d'une femme lui avait ouvert les yeux sur cette humanité repoussante : ils étaient l'origine, le berceau du monde, et ils l'avaient chassé. L'Eden n'existait plus nulle part. L'argent et la naissance n'était qu'une oasis opiacée ; le ciel un mirage bleu d'où on ne pouvait s'évader. Dieu les avait oublié. Devant ses pas ne restait qu'un abîme qu'il n'avait pas la force de contempler.

Ce n'est qu'au dernier moment que Cornwell ralentit pour donner ses directives aux chefs de section afin que, d'un seul coup, le quartier soit bloqué. La manœuvre avait magnifiquement réussi : personne ne pouvait plus en sortir et la mitrailleuse tenait la populace sous son feu ; les servants étaient à leur poste, poupées dociles sanglées dans leurs uniformes, l'œil sur la mire, prêts à la balayer.

Une pendaison publique avait fait d'Eamon O'Shaughnessy un membre du Sinn Fein. Avec les années, sa haine des Britanniques ne s'était pas tempérée, encore qu'une femme et huit enfants lui aient pris trop de temps pour qu'il se considère toujours comme un activiste. De tous ceux du premier rang, Eamon était loin d'être un des plus enragés, pourtant les soldats ne l'avait pas épargné quand, à l'aide de leurs crosses, ils avaient voulu le faire dégager.

D'instinct, le crépitement métallique des culasses le mit sur ses gardes, mais Eamon n'avait pas prévu le ressac.

Lentement, très lentement, bien que sans jamais s'arrêter, la poussée de la foule l'avait renvoyé vers l'avant. De toutes ses forces il avait tenté de lui résister, les yeux fixés sur l'acier bleu de la baïonnette toute prête à l'embrocher.

Le soldat à l'autre bout du fusil fut pris de panique à l'idée de ce qui allait se passer, pourtant le regard de Blake, tout le poids de son autorité, des années de soumission aux ordres l'empêchaient de bouger.

Eamon s'arc-bouta pour ne pas s'empaler, mais la pression se fit plus forte : centimètre par centimètre, le pauvre homme avançait, entendant déjà le crissement de la lame qui s'enfonçait dans son ventre, le froid du métal perforant ses entrailles.

Eamon saisit le canon du fusil comme un verre de cristal : par deux doigts, entre le pouce et l'index, et au fur et à mesure qu'il s'en approchait, le repoussait vers le haut.

Le tout jeune soldat hésitait, son visage imberbe inondé de sueur, ne sachant plus s'il devait résister ou au contraire laisser faire. Son champ de vision rétrécit : seuls subsistaient les yeux exorbités qui lui faisaient face et la pointe de son arme, tendant l'enveloppe de peau avant de la crever.

Les deux hommes se retrouvèrent plaqués l'un à l'autre comme des amants. La bouche grande ouverte, Eamon n'osait plus respirer. La longue lame d'acier, fichée sous son menton, s'enfonçait assez pour faire perler le sang et l'obligeait à se tenir sur la pointe des pieds, tête rejetée en arrière aussi loin qu'il pouvait. Pendant quelques secondes rien ne se passa, bien que tout cela lui parût durer une éternité.

Blake, Lonergan, Max et O'Rourke, tous regardaient et retenaient leur souffle, sachant ce qui était en train de se jouer.

Sans que l'on sache comment, un silence de cathédrale s'était abattu sur la foule, maintenant prête à exploser. Le silence s'étira encore, strié par trois fois d'une sirène lointaine. Puis même la sirène venue des quais interrompit ses menaces. Le moindre son se fit absent, reculant au plus profond de chacun pour éloigner l'avalanche qui sans nuances, au premier craquement, les ensevelirait tous.

Dans le dos de la foule, le servent de la mitrailleuse s'épongea le front. Son doigt blanchissait sur la détente ; ses épaules lui faisaient mal tant il contractait ses muscles ; ses yeux le brûlaient à force d'être fixés sur ces gens.

Eamon, lui, haletait sans bruit. Il baissa le regard pour agripper celui du tout jeune homme qui, foudroyé de terreur, ne savait comment y faire face. Tout doucement, Eamon relâcha

le canon et écarta les mains jusqu'à hauteur de sa tête. C'était à lui de les sortir de là :

— Respire petit. Fais bien ce que je vais te dire et tout se passera bien.

L'Irlandais eut du mal à reconnaître sa propre voix : c'était un feulement rauque d'où les mots se détachaient juste assez vite pour les voir flotter sur le visage imberbe de celui qui, d'un haussement d'épaule, pouvait le tuer.

Il reprit sur le même ton :

— Fais-moi confiance. Tu vas pas mourir : t'es bien trop jeune pour ça... C'est de ça que t'as peur mon garçon, n'est-ce pas ?

Le tout jeune soldat hochait imperceptiblement la tête et, sans y prendre garde — juste sous l'effet de la tension —, enfonça un peu plus la baïonnette. Le sang rouge se mit à couler tout doucement le long de la flèche d'acier. Les bras du jeune Anglais n'étaient plus que deux pièces de métal soudées à l'arme qu'il tenait entre les mains. Il n'en sentait même plus le poids, et le peu qui pénétrait son cerveau était la voix de l'homme qu'il s'appropriait à tuer. Le seul qui pouvait le sauver. Si c'était bien ce que la voix avait dit. Ou tout au moins il le croyait.

Eamon se força à incliner un peu plus la tête pour mieux capturer son regard. Il sentit la baïonnette pénétrer plus avant. Sa pointe aiguë lança une explosion de chaleur qui lui fit gonfler le visage. O'Shaugnessy dut parler sans même bouger les lèvres :

— C'est bien, petit, respire encore ; détends-toi... Il doit être bien lourd ce fusil...

Le jeune soldat relâcha imperceptiblement les épaules. Pendant un instant le voile qui épaississait son regard s'entrouvrit. Eamon le sentit et s'engouffra dans cette faille en refusant de tenir compte de l'effroyable douleur qui lui vrillait le crâne.

— Comment tu t'appelles mon garçon ?

Les narines de son vis-à-vis frémissaient, il reprenait vie :

— John Barlow, monsieur.

— On peut pas dire qu'on ait beau temps, Johnny...

— Non, m'sieur ; mon père dirait qu'c'est juste bon à embêter les vaches...

Il avala bruyamment sa salive et imperceptiblement baissa son arme ; à peine assez pour que la menace s'éloigne. Eamon O'Shaughnessy se passa la main gauche sur le cou. Les yeux toujours rivés à ceux du soldat, il avança lentement le bras et essuya sa paume maculée de sang sur le visage de John Barlow. Tremblant de tout son corps, le jeune Anglais faillit lui donner son fusil et s'enfuir.

Mais Blake était là, à quelques mètres du soldat.

De nouveau le loup transparut sous l'uniforme. L'officier s'adressa directement au prêtre et Bear George, en qui il avait reconnu un meneur :

— Je crois que cette comédie a assez duré. Dites-leur de tous rentrer chez eux calmement. Très calmement. Mes hommes vont les filtrer.

— Les filtrer ? C'est-à-dire ? vociféra Big Bear sur la défensive.

— Les fouiller, prendre leurs noms, voir s'il y a là-dedans des gens que l'on recherche. Les autres ne seront pas inquiétés.

Le prêtre s'interposa :

— Écoutez, colonel, une femme est en train de mourir et je dois lui donner les derniers sacrements pendant qu'il en est encore temps. Elle se meurt par votre faute, alors montrez un peu de compassion. Pourquoi ne partez-vous pas tout simplement en nous laissant prier nos morts ?

Big George explosa en se tournant vers le prêtre :

— Vous voulez qu'ils se défilent comme ça ? Comme si rien ne s'était passé ?

Blake et lui se mesurèrent du regard.

— On sait qui sont les assassins ici, et c'est pas les pauvres gens que vous voulez fouiller ! Essayez seulement, et il y aura une émeute si c'est ce que vous voulez !

Le père Lonergan connaissait ce regard : les pupilles réduites à des têtes d'épingles, les paupières rétrécies à l'abri des sourcils

qui se rapprochaient, au fur et à mesure que le front se plissait.

D'une voix grave, un par un, il détacha ses mots :

— George Marion O'Rourke, tu n'es qu'un tas de muscles sans cervelle. Comme toute ta famille ! Entreprends seulement d'élever encore une fois la voix, de haranguer ces gens pour les pousser au martyr et tu ne mettras plus les pieds dans mon église. Peut-être qu'il ne te reste que quelques minutes à vivre. Tiens-tu vraiment à ce que je t'excommunie ?

O'Rourke aurait assommé qui que ce soit d'autre qui lui aurait parlé sur ce ton, mais face à la menace du prêtre, sa foi, profondément enracinée, ne lui laissait pas le choix.

Leurs chefs se divisaient, Blake saisit son avantage :

— Des hommes en armes sont cachés dans la foule ; des membres du Sinn Fein aussi, donc des complices de celui que nous recherchions. Il est inenvisageable qu'ils puissent repartir ! De plus, tant que cette populace ne se sera pas dispersée, dit-il montrant la masse qui le séparait du lieutenant Cornwell, mes hommes et moi ne seront pas en sécurité. Que ces gens dégagent le passage pour qu'on puisse s'en aller. Il n'est pas question qu'un imbécile armé, caché au milieu des femmes et des enfants, abatte à bout pourtant un autre militaire britannique.

La foule, qui s'était un instant apaisée, recommençait à être agitée de rumeurs parties de ceux qui entouraient Blake, Loneragan et Bear George. Elle savait bien qu'après une éclaircie l'orage, de nouveau, menaçait d'éclater.

— Je laisserai pas un soldat anglais fouiller ma femme ! cria quelqu'un. Et d'autres voix l'encourageaient.

Du côté de Cornwell, certains, menés par Matt O'Shea, voulaient partir et rentrer chez eux. Les militaires, coupés de leur colonel et sans ordres formels, les en avaient empêchés.

La tension, d'un coup, était remontée.

Coup de pieds contre coups de crosses. Injures, crachats.

Un éclair vint raturer le ciel, puis passé un bref sursis, un coup de tonnerre assourdissant se prolongea et fit trembler le

sol. Tout annonçait l'affrontement final.

Blake réalisa alors qu'il s'était peut-être trompé et que, dans ce cas, il venait d'ôter la vie à chacun de ses hommes.

Il avait cru qu'avec l'arrivée des renforts, les Irlandais se laisseraient mater, mais leur colère n'arrêtait pas de sourdre. Le colonel voyait leurs visages de près ; il pouvait juger de leur détermination et de la rancœur accumulée. Il aurait même pu dire lesquels étaient prêts à tout ; à mourir, à tuer ; ceux qui iraient au bout de l'enfer pour se venger de l'Anglais. Trois ou quatre imbéciles, probablement à moitié saouls, riaient grassement ; d'autres se tassaient sur eux-mêmes, comme s'ils allaient bondir. Aucun ne voyait ce qui leur pendait au nez.

La foule était au bord de l'émeute, stupide comme toutes les foules, menée par son nombre et sa fierté.

À son message d'ordre, elle avait répondu par le défi. Le désir de vengeance, le besoin de mesurer sa force, le pouvoir de sa masse la rendaient comme folle.

C'était une foule, pas une armée.

Là résidait son erreur : personne ne pouvait la contrôler.

Blake s'était conduit en joueur d'échecs.

Pas en stratège.

Pas en officier.

La première bévue de sa carrière.

« En tirer une leçon si jamais j'en réchappe : l'ennemi a sa propre vision des choses, il ne se compose pas de pions. »

De plus, Cornwell ne s'était pas aperçu que le vent avait tourné : trop jeune ; pas assez d'expérience ; embarqué dans une direction, il ne réduisait pas la toile et gardait son cap inchangé. À sa place, Blake les aurait fait reculer, fait claquer un ordre pour garder le contrôle et ouvert un passage pour pouvoir les filtrer. Mais on ne pouvait rien lui reprocher : lui-même s'était trompé et se retrouvait par sa faute impuissant, isolé, à regarder le désastre avancer.

Le jeune lieutenant ne maîtrisait pas ses hommes : l'un d'entre eux finit par se laisser aller et, parce que c'était le plus

facile, pour montrer qui était le maître, il tira en l'air.

« Trop de protestants, de nationalistes et d'Ulsteriens dans mon régiment, pensa Blake. Celui-là en fait partie. »

L'officier se reprochait maintenant de les avoir si bien choisis.

Un Irlandais noyé dans la masse, puis un second, sortirent un pistolet. Manches de pioches, piques, couteaux, crocs de bouchers ; les armes de pauvres fleurissaient.

Blake comprit qu'il allait mourir.

Le premier, la cible idéale : un symbole abattu sur l'autel du rejet.

Alors, la mitrailleuse se mettrait en action et ouvrirait des tranchées de chair, crachant ses balles, faisant gicler le sang et se briser les os. Prise de panique, la populace essaierait de fuir. Entravée par les corps et les hurlements des blessés, elle se déverserait sur sa section acculée au mur, qui tenterait de se défendre, mais serait laminée.

Les autres soldats voudraient les venger et Cornwell laisserait faire.

Une boucherie, un massacre sans nom.

Peut-être même que dans tout Dublin naîtrait une insurrection.

Un autre fusil tira en l'air, résonnant comme un ultime avertissement, aussi vain qu'un cri de passager quand les wagons d'un train sont déjà arrachés à la voie.

L'émeute ne serait pas évitée ; l'avoir vue venir avant les autres était une piètre consolation. Juste au moment où Blake avait compris tout ce qui lui faisait défaut : cette perception des masses comme une entité dotée d'une volonté propre ; ce dont ces émigrés russes ou allemands, ces troublions sans pouvoir, ce Marx, cet Engels se gargarisaient. Il faudrait en tenir compte si l'on voulait sauver l'Empire. Malheureusement ce beau savoir partirait avec lui ; l'Angleterre comme Rome finirait par tomber. Thomas Blake se sentait fautif, responsable du charnier que deviendrait ce square et de ses conséquences. Ce n'était pas les morts ; encore

moins leur nombre. C'était le sens qui leur serait donné.

Deux cents martyrs : De Havilland avait raison.

Les dés étaient jetés.

— Allez aider cette femme, curé ; pour les autres, vous n'aurez pas le temps, dit Blake.

Le colonel ajusta sa cravate et attendit sa fin dans le plus parfait des garde-à-vous. Tous ceux qui l'entouraient n'avaient qu'à lire sur son visage pour comprendre où leur destin les conduisait.

Sans un mot, le père Lonergan se dirigea vers Sean et sa mère.

George O'Rourke, dit « Big Bear », glissa une main dans son dos pour dégager le crochet de dockeur que retenait sa ceinture. Une seconde, deux peut-être, il profita de la douceur de la poignée, dont le bois s'était parfaitement poli au fil des ans. Puis ses pupilles rétrécirent jusqu'à ce que la seule chose qui subsiste en se monde soit l'endroit exact, sur la gorge d'un colonel anglais, où il le planterait.

Ses frères, Tony, Tim, Padraig et Michael, se regroupèrent comme un pack, redressant la tête et fixant haineusement les soldats.

Sean n'attendait plus que ça.

Tout était allé trop vite, trop loin.

L'enfant était prêt. Après tout ce qui s'était passé, ça ne pouvait pas finir autrement. En un sens, il était soulagé. Plus rien ne resterait, plus rien ne pourrait arriver. Pas de promesse à tenir, pas de peine à porter. Une pensée pour Liam, fermer les yeux, laisser le temps couler...

Parce qu'il pensait devoir sauver un enfant qu'il connaissait à peine, un vieux tailleur juif était tombé à genoux. Cheveux et barbe emmêlés par la pluie, le visage raviné de larmes, Max Weil trébucha sur les premières syllabes d'un *Ave Maria* désespéré.

D'interminables secondes s'étirèrent avant que le père Lonergan ne comprenne. Gorge nouée, jambes tremblantes, il suivit son exemple le premier. Incapable de cerner ses desseins,

c'était sa façon de louer Dieu aveuglement ; de s'abandonner à sa foi, avant de guider dans la nuit ce troupeau qu'il appelait à lui.

Puis ce fut Eamon O'Shaugnessy, qui était passé si près. Le cou encore brûlant, là où l'avait piqué la baïonnette, il ôta sa casquette avant de s'agenouiller.

Son bébé à l'abri dans les lambeaux de son châle, une femme du nom d'Etta Kennedy fit fléchir ses deux autres enfants, et les accompagna d'un chant vibrant et doux.

Par rang, par vagues, tous s'agenouillaient : le facteur O'Hara qui jamais ne s'était imaginé prier une idole, et Dermoit Buchanan le tenancier du pub ; Matt O'Shea le boulanger, qui ne pensait plus qu'à sa femme ; Big Bear O'Rourke lui-même, imité par ses frères, encore qu'ils fussent dans les derniers.

Seule restait debout la vieille Miss O'Leary. Écueil minuscule au milieu de cette mer venue battre ses pieds, elle refusait de céder une fois de plus face aux soldats anglais.

— Agenouille-toi femme ! l'exhorta un homme à ses côtés.

— Ni devant toi ni devant eux, m'entends-tu ! Plus jamais !

La foule tout entière s'était mise à chanter. Ce n'était plus qu'un chœur immense, dont la voix d'une vigueur inouïe exprimait la ferveur. Le cantique semblait maintenant être repris partout, surgir des fenêtres, de maisons éloignées, puis dévaler les toits noirs et humides, sauter par-dessus les quais, et envahir tout Dublin pour embraser l'Irlande.

Clair comme un cristal, le chant continuait à monter, s'élevait vers les cieux, reflet d'une pureté parfaite de l'âme de tout un peuple.

Les soldats, eux-mêmes, sans qu'on leur donne d'ordre, avaient baissé les armes et assistaient stupéfaits à cette scène incroyable, menée par ce petit bonhomme si évidemment déplacé.

Blake regardait ses hommes, ébranlés au plus profond de leurs convictions ; effrayés, éblouis par ce douloureux mélange de grandeur et de beauté, sans que rien, jamais, ne les

y ait préparés. C'était arrivé brutalement, sans le moindre signe qui l'aurait annoncé et avait percuté leur conscience, leur révélant un autre visage du monde, un autre point de vue sur leurs adversaires et leur rôle, face à cet ennemi qui venait de changer.

Aussi loin qu'ils posaient leurs yeux, ces femmes au dos courbé ; ces enfants qui semblaient ne jamais avoir eu assez d'air, de nourriture, de lumière ; ces hommes flétris avant l'âge ; ces gens qui tous paraissaient porter des vêtements faits pour d'autres, qui tous paraissaient savoir que de ce côté du fleuve l'hiver n'aurait jamais de fin ; tous à genoux, les défiaient. Ils ne formaient plus qu'une mer de poitrines offertes d'où jaillissait un chant religieux, unies pour dire :

« Nous sommes l'Irlande. Nous sommes catholiques. Nous sommes celtes, gaéliques. Tuez-nous et il y en aura d'autres. Toujours. Nous sommes trop nombreux. Trop fiers. Trop vivants. Et vous êtes bien peu. »

Blake mesurait maintenant l'ampleur de son échec. Au moins lui fallait-il reprendre ses hommes en main ; les arracher sans attendre à cette fascination pour qu'un jour, peut-être, quelque chose soit sauvé.

— Ramassez les blessés !

L'ordre sonna comme un roulement de tambour, annonçant la retraite et fut immédiatement suivi par des soldats soulagés d'en finir, de s'en remettre à leur chef et de quitter les lieux. Leur colonel fermant la marche, les Anglais s'en allèrent, traversant à pas lents, avec le plus grand égard, un océan de foi, une identité si fièrement proclamée que de toute leur vie ils ne pourraient l'oublier.

Une vieille femme à la peau desséchée les poursuivait du regard. Dure comme une statue de chair, les dominant tous, debout au centre de la place, Sinhead O'Leary contemplait leur débâcle : « Tout a changé ; complètement changé. Une beauté terrible est née... »

Viendrait le temps — cinq, dix, quinze ans peut-être — où cette foule partirait en croisade.

D'ici là, pensa le colonel, il faudrait être prêt : « Forger un sanctuaire dans le Nord, en Ulster, là où nous sommes plus qu'eux ; là où nous pouvons les dominer, accumuler les armes et préparer nos hommes à se battre pour vaincre. L'Ordre d'Orange en sera l'instrument. On peut toujours compter sur l'aide de Londres. Au pire sa complaisance. Les papistes se briseront les dents un siècle sur cette forteresse si on en vient jusque-là. Assez longtemps en tous cas pour que personne ne puisse nous en chasser... »

Non, tout n'était pas perdu ; il serait encore chez lui en Irlande dans cent ans ! Tout ce qui pourrait les affaiblir devrait être utilisé : pénétrer les ligues gaéliques ; infiltrer les cercles littéraires, les théâtres ; retourner l'ami contre l'ami, le frère contre le frère. C'est au sein même des catholiques qu'il faudrait se trouver ; ce ne serait pas le plus difficile : pour douze apôtres, il y a toujours un Judas...

Blake s'interrompit à la hauteur de Weil, essayant vainement de comprendre pourquoi la main du Seigneur — qu'il soit d'Israël ou de Rome — avait désigné expressément celui-là, ce mouton noir, l'étranger, pour tout faire basculer et tous les épargner.

L'Élu s'était recouvert tandis que Thomas Blake, toujours tissant sa toile pour emprisonner l'avenir, finit par s'éloigner.

Isolé au premier rang de la foule, unique et seul avec son Dieu, au nom de tous les autres, Max Weil lui rendait grâce dans sa langue, en hébreu.

Épilogue

Les soldats avaient presque déserté l'endroit. Le bruit de leurs pas, s'éloignant en cadence, peu à peu s'éteignait. Étrangement, une once de soleil arrivait à briller en même temps qu'une pluie finissante s'obstinait sans y croire. En d'autres circonstances, Sean eut appelé Liam pour s'émerveiller avec lui de ce ciel versatile, mouillant les ombres qu'il contribuait à créer. Mais Liam n'était pas là. Pour le pire ou le meilleur, Nora Drennan s'en occuperait.

La foule continuait à chanter tandis que Max s'efforçait vainement d'accrocher le regard de Sean. Le vieil homme savait ce que l'enfant cherchait : un trou noir où se perdre dans l'oubli ; un gouffre où pourrait se dissoudre le cortège de sang et d'horreur qui l'avait amené jusqu'ici.

Le père Lonergan s'approcha lui aussi, mais seul l'écho de ses mots lui parvint : Sean était avalé par un gouffre qu'il ne cherchait pas à fuir. L'apaisement, le repos étaient maintenant à portée de sa main ; ils s'emparaient de lui.

Seconde après seconde, Max vit le petit s'éloigner un peu plus, s'engager sur une passerelle décidée à céder puis, ayant offert toutes ses larmes, s'arrêter de pleurer. Cette fois, Max l'avait perdu ; plus rien ne retenait l'enfant ; plutôt que de souffrir, il s'effaçait lentement.

Mary frissonna.

Quelque chose s'était passé, elle n'était plus toute seule. Au fond de sa conscience, tremblotant de frayeur, un embryon de vie était venue la rejoindre : Sean avait choisi cette petite mort pour ne pas la quitter. Mary le laissa se nicher auprès d'elle, le réchauffa de son amour jusqu'à ce qu'il soit calmé. Le lien le

plus ancien du monde, celui de la mère et l'enfant, ne demandait qu'à se reformer. Dans ce brouillard ouaté où le temps s'éti-rait à loisir, elle le prit par la main. Son contact était doux, familier. Pas un son ne venait déranger l'ordonnance paisible du chemin qu'ils traçaient.

Quelle tentation... Se fondre avec Sean dans un dernier voyage, ne plus faire qu'un pour une éternité.

Elle devait pourtant la repousser. La mort dans l'âme, Mary s'arrêta pour exhumer le courage de redonner vie à son fils, en coupant pour la seconde fois le lien qui les réunissait.

Elle eut besoin d'un peu de temps, puis :

— Liam... tu dois.

La voix de sa mère. Rien qu'on lui ait appris à fuir.

Trois mots auxquels se raccrocher, et aussitôt la solitude, la peur : Mary l'avait renvoyé.

Un premier souffle brûlant, avant le premier hurlement suivant la délivrance. Sang, mort, vie, s'y mêlaient. Comme toujours.

Max, incrédule, assista à cette renaissance et bénit ce même ciel que l'enfant injuriait en hurlant.

Sean avait blêmi.

Ses traits étaient changés.

Il arrêta de hurler, étouffa un gémissement, avant enfin d'apaiser sa mère d'un mensonge, puisqu'elle le demandait :

— J'irai en Amérique, j'emmènerai Liam.

Ses premières paroles d'adulte dans un monde sans pitié.

Mary sentit l'immense main du prêtre se poser sur son front. Tout était en ordre maintenant, à sa place.

Elle était presque partie, son mari l'attendait.

— J'entends des chants, murmura-t-elle.

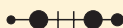
— Ce sont les anges, Maman ; ils vont t'accompagner..

Table

<i>À propos de l'œuvre</i>	5
<i>À propos de l'auteur.....</i>	7
Chapitre 1	13
Chapitre 2.....	17
Chapitre 3.....	29
Chapitre 4.....	41
Chapitre 5.....	73
Chapitre 6.....	99
Épilogue.....	131

L'exemplaire numérique est livré dans un format nommé PDF (Portable Document Format), développé par la société Adobe®, qui permet d'avoir une vraie mise en page à l'écran et offre certaines fonctionnalités très utiles qui sont détaillées ci-après.

- [1] COMMENT NAVIGUER DANS L'EXEMPLAIRE NUMÉRIQUE ?
- [2] COMMENT FAIRE UNE RECHERCHE DE MOTS DANS UN PDF ?
- [3] COMMENT AMÉLIORER LA LECTURE À L'ÉCRAN ?
- [4] COMMENT SAUVEGARDER UN PDF REÇU PAR E-MAIL ?



[1] Comment naviguer dans l'exemplaire numérique ?

Vous venez de recevoir votre exemplaire numérique et vous l'avez ouvert en double-cliquant dessus. Celui-ci va ouvrir automatiquement le logiciel Acrobat Reader® que vous avez téléchargé auparavant. Dans Acrobat Reader, vous trouverez la barre d'outils suivante :



Affiche la page seulement.



Affiche à la fois la table des matières et la page. Vous pouvez ensuite cliquer sur le titre de chapitre pour aller directement à la première page du chapitre désiré.




Affiche à la fois les vues miniatures du document et la page.





Permet, au même titre que les curseurs, de faire défiler la page de haut en bas ou de gauche à droite.



Affiche la première page.

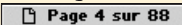
 Affiche la dernière page.

 Affiche la page précédente.

 Affiche la page suivante.

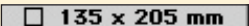
 Équivalent du « **back** » : retour à l'écran précédent.

 Équivalent du « **forward** » : retour à l'écran suivant.

Pour aller d'une page à l'autre, vous pouvez utiliser les outils ci-dessus ou bien utiliser l'ascenseur sur la droite de l'écran. Vous verrez les numéros de pages s'afficher si vous montez ou descendez le bouton de l'ascenseur. Ces numéros de pages sont également lisibles en bas à gauche de l'écran (exemple : page 4 sur 88...). Pour aller directement à une page précise, cliquez sur le symbole de la page, en bas à gauche de l'écran: 

Vous verrez s'afficher le message « **aller à la page** ». Saisissez le numéro de la page désirée et cliquez sur « **OK** ».



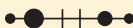
Si vous souhaitez régler le mode de défilement de la page, cliquez sur le bouton : 

- L'option « **une seule page** » permet de faire défiler le texte page par page.
- L'option « **continue** » permet de faire défiler le texte de façon continue.
- L'option « **continue page double** » permet d'afficher côte à côte le recto et le verso de la page.

[2] Comment faire une recherche de mot dans l'exemplaire numérique ?



Lorsque vous cliquez sur cette icône, une fenêtre apparaît dans laquelle vous pouvez saisir un mot, une expression, une phrase et même un racine verbale ; cliquez ensuite sur « **Rechercher** » et Acrobat Reader va parcourir tout le document pour trouver les occurrences du texte que vous avez saisi.



[3] Comment améliorer la lecture à l'écran de l'exemplaire numérique ?

Pour choisir votre taille de page visible à l'écran, utilisez les outils suivants :



Affiche la page courante dans une taille intermédiaire.



Affiche la totalité de la page courante à l'écran.




Affiche la page courante en occupant toute la largeur disponible pour un plus grand confort de lecture à l'écran (recommandé).



Sélectionnez cet outil et cliquez sur un passage du texte quand vous voulez en agrandir la taille des caractères.

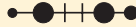


Ce bouton remplace le précédent:  lorsque vous appuyez sur la touche « **Ctrl** » (PC) ou « **alt** » (Macintosh) pour réduire la taille des caractères ou « zoomer » en arrière.

Confort de lecture:

Pour votre confort de lecture vous pouvez sélectionner ou non l'option « **Lissage du texte et des images monochromes** » dans le menu *Fichier/Préférences/Généralités*.

Cependant, pour éviter une légère impression de « flou » due au lissage des polices lorsque cette option est sélectionnée, nous vous conseillons de lire les ouvrages en mode « **pleine largeur** ».



[4] Comment sauvegarder un PDF reçu par e-mail ?

- **Sur PC** et pour la plupart des programmes de mails, qu'ils soient intégrés au navigateur ou non, lorsque vous cliquez sur l'icône du fichier attaché dans l'e-mail, celui-ci va s'ouvrir grâce au programme Acrobat Reader que vous aurez préalablement téléchargé et installé. Une fois ouvert dans Acrobat Reader, dans le menu « **Fichier** » cliquez sur « **Enregistrer sous** » et spécifiez l'endroit où vous désirez enregistrer votre PDF. Vous pouvez également sauvegarder très rapidement votre PDF en maintenant la touche « **Shift** » (Majuscules) appuyée tout en cliquant sur l'icône du fichier attaché dans votre e-mail ; une fenêtre de dialogue s'ouvrira alors et vous demandera où vous désirez enregistrer votre PDF.

- **Sur Macintosh** : vous pouvez effectuer les mêmes opérations que celles décrites ci-dessus, mais vous pouvez également sélectionner l'icône matérialisant le fichier attaché dans votre e-mail et la faire « **glisser** » sur le bureau ou dans le répertoire que vous désirez. Par la suite, un simple double-clic sur le fichier déclenchera son ouverture dans Acrobat Reader.

Remarque générale : Le programme Acrobat Reader contient un Plug-in qui, une fois installé, vous permet de lire directement les PDF dans les navigateurs Internet Explorer et Netscape (à partir de la version 3 pour chacun d'entre eux). Si vous avez installé ce Plug-in et que rencontrez des difficultés pour ouvrir et lire un PDF sauvegardé, vous pouvez essayer de le lire en déposant son icône sur celle de votre navigateur.

Remarque concernant les notes en fin d'ouvrage :

Dans certains textes les notes sont en fin d'ouvrage et un hyperlien permet d'y accéder (il suffit de cliquer sur l'appel de note pour accéder à la page des notes). Pour revenir au texte source, cliquez sur la note.